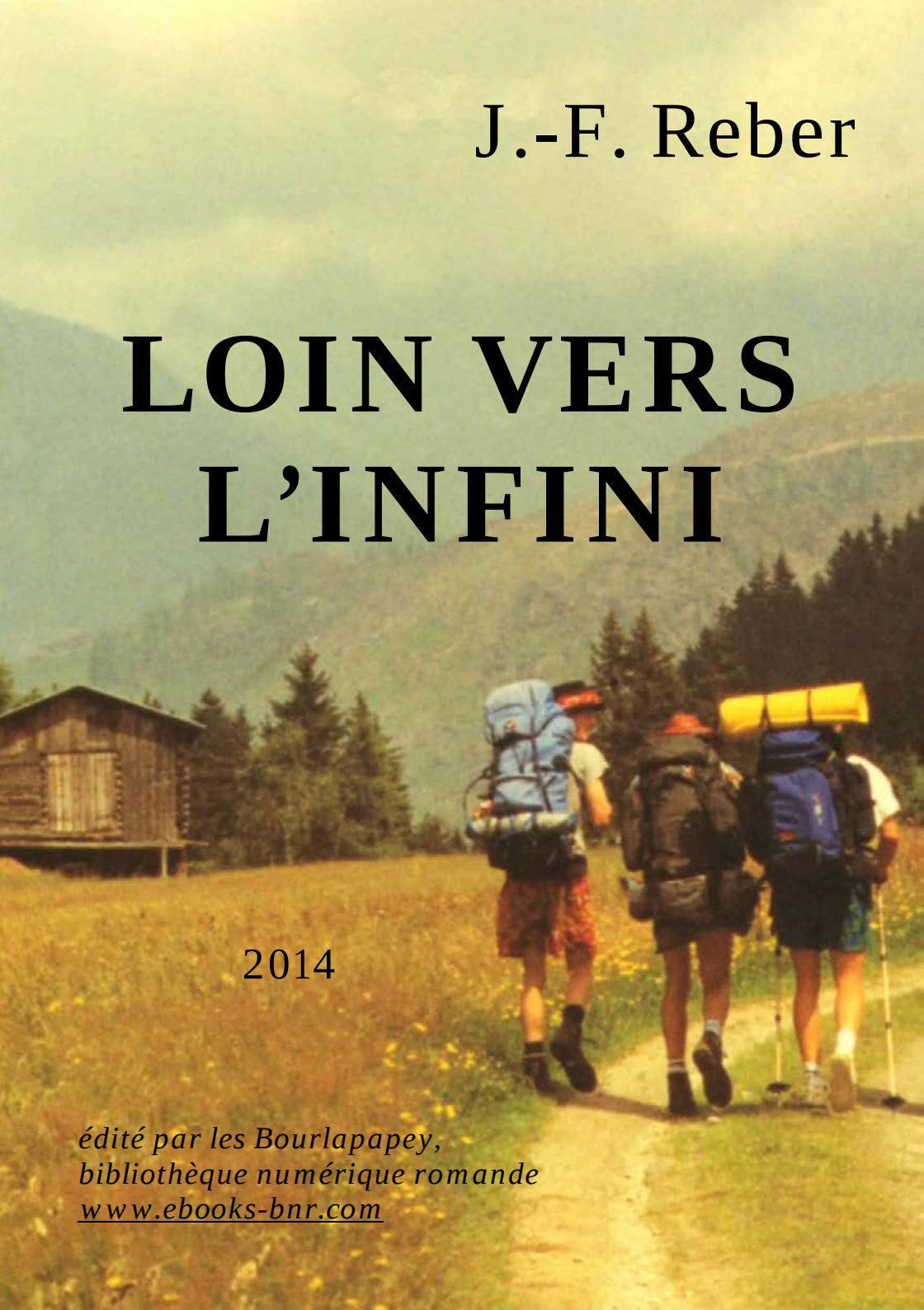


A photograph of three hikers with large backpacks walking away on a dirt path in a mountainous landscape. The hiker on the left has a blue backpack and red shorts. The middle hiker has a dark backpack and dark shorts. The hiker on the right has a blue backpack, a yellow sleeping bag on top, and dark shorts. They are walking on a dirt path that leads into a field of yellow wildflowers. In the background, there are evergreen trees and a small wooden cabin on the left. The sky is hazy and blue.

J.-F. Reber

LOIN VERS L'INFINI

2014

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

<i>Personnages</i>	7
<i>CHAPITRE PREMIER</i> Semer un rêve	9
<i>CHAPITRE DEUXIÈME</i> Les Tilleuls.....	19
<i>CHAPITRE TROISIÈME</i> Première marche ..	31
<i>CHAPITRE QUATRIÈME</i> Le départ approche	59
<i>CHAPITRE CINQUIÈME</i> C'est parti !.....	79
<i>CHAPITRE SIXIÈME</i> Premières fatigues	91
<i>CHAPITRE SEPTIÈME</i> Radio – Zinzin	115
<i>CHAPITRE HUITIÈME</i> Première veillée : la Déesse Stella	126
<i>CHAPITRE NEUVIÈME</i> Fées et amours.....	134
<i>CHAPITRE DIXIÈME</i> Forme et fugue	148
<i>CHAPITRE ONZIÈME</i> Deuxième veillée : des durs	168
<i>CHAPITRE DOUZIÈME</i> Faire du sport en route	175

<i>CHAPITRE TREIZIÈME</i> Troisième veillée : raconte encore !	188
<i>CHAPITRE QUATORZIÈME</i> Pierre-Paul ...	193
<i>CHAPITRE QUINZIÈME</i> Sous l'influence de la fête.....	200
<i>CHAPITRE SEIZIÈME</i> Les engoulements ...	219
<i>CHAPITRE DIX-SEPTIÈME</i> De falaises en orgues.....	240
<i>CHAPITRE DIX-HUITIÈME</i> Sous le signe de l'eau	273
<i>CHAPITRE DIX-NEUVIÈME</i> Plus qu'un jour.....	303
<i>CHAPITRE VINGTIÈME</i> Déjà la fin	315
POSTFACE.....	325
Contexte	325
Ah, si j'avais participé !.....	328
Que faisais-je dans cette galère ?	331
Annexes.....	334
Kilomètres-effort.....	334
Marches	335
Trajets principaux de J.-F. Reber.....	336

Ce livre numérique337

L'AUTEUR 340

*À mon épouse Claudine, qui aime la marche,
mais l'apprécie en doses... humaines !*

Cet ouvrage sur la marche ne peut commencer que par une citation de notre maître à marcher :

Rodolphe Töpffer

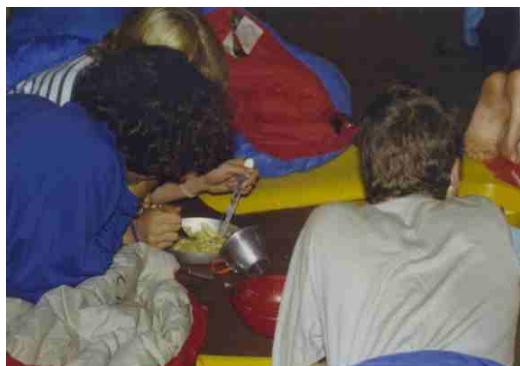
qui nous a précédés il y a près de cent huitante ans.

Faire son sac pour un heureux voyage

Il est très bon, en voyage, d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. Il est très bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades, plus que sur les curiosités des villes ou sur les mer-



veilles des contrées. Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux, et de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux.



Au moyen de ces précautions, on voyage partout agréablement ; tous les pays sont beaux suffisamment, on jouit de tout ce qui se présente, on ne regrette rien de ce qu'on n'a pas : s'il fait beau, c'est merveille, et s'il pleut, c'est chose toute simple.

(Second voyage en zigzag 1838 !)

Personnages

MEMBRES DE L'AMCE¹ (21 au camp)

Luc Massa, le Chef

Jean, Cadre, adulte

Sandro, Cadre, adulte

Philippe, Cadre, adulte

Joëlle, Femme de Luc (absente au camp)

Guillaume, Cadre, 20 ans, responsable carte

Étienne, Cadre, 19 ans, responsable nourriture

Michel, 21 ans

Claire, 19 ans

Anne, 18 ans

Raoul, 18 ans

Peter, 18 ans

Mathieu, 18 ans

Ève, 17 ans (avec Hélène, sa correspondante
imaginaire)

Thomas, 16 ans

Bob, 15 ans

Justine, 15 ans

¹ **AMCE** Association des **M**archeurs du **C**ollège d'Echallens. A été suivie par **Pieds Sans Frontière**, qui continue dans la même voie avec, au début, des anciens membres de l'AMCE comme moniteurs.

Florence, 15 ans
Steeve, 14 ans
Jacques, 13 ans
Sandra, 14 ans
Catherine, 13 ans

PENSIONNAIRES DES TILLEULS (9 au camp)

Ronald Gerber, Directeur (absent pendant le camp)

Maria, 18 ans
Christophe, 18 ans
Fabienne, 18 ans
Ruth, 17 ans
Valérien, 17 ans
Gabriel, 17 ans (ne participe pas au camp)
Josué, 16 ans
David, 16 ans
Simon, 15 ans
Barbara, 15 ans

* * * * *

CHAPITRE PREMIER

Semer un rêve

Ronald Gerber lit son journal, les deux pieds sur son bureau. Ce n'est pas que le travail manque, mais une pause ne fait pas de mal, et prendre connaissance des nouvelles, c'est sacré : dans un métier comme le sien, avoir une bouffée d'air frais est essentiel. Il tourne les pages, lit, survolant un article par-ci, un autre par-là, le corps chauffé par les rayons du soleil printanier traversant la grande baie vitrée de son bureau donnant sur l'infini des champs et des bois.

En nous approchant de la baie vitrée, nous découvrons un paysage moins agreste : les bâtiments du nouvel établissement modèle, les Tilleuls, dont Ronald Gerber est le directeur depuis cinq ans. De petites maisons individuelles, des ateliers, une impression de village paisible si nous ne regardons pas les murs qui les entourent, certes au loin et cachés par un large cordon boisé, mais bien présents quand même. Gerber est attiré tout-à-coup par

une annonce qui lui fait tout d'abord hocher la tête d'un air dubitatif :

*Vers une nouvelle thérapie
des cas sociaux difficiles*

L'AMCE est un groupe de marcheurs ayant une grande pratique des randonnées à pied de longue distance. Après plusieurs camps avec des adolescents « sans problèmes », ce groupe, sous l'impulsion de son chef Luc Massa, propose des camps encadrés pour de jeunes délinquants. Des expériences positives ont été menées il y a deux ans en Italie, et dernièrement au Canada. M. Luc Massa prend en charge avec son équipe la préparation des jeunes, dans leur cadre d'arrêts. Le participant doit être volontaire, ne pas se faire d'illusions sur les libertés...

— Eh bien, en voilà un qui y croit ! Je devrais directement lui envoyer Josué ou Fabienne, je les verrais certainement revenir au bout de deux heures. Ou plutôt non, ils disparaîtraient dans la nature. C'est un farfelu, ce gaillard, ou alors une blague de ce canard, en mal de sensation ?

Ronald Gerber poursuit cependant sa lecture, piqué au vif par ce sujet qui le concerne tant. Des essais, il en a fait dans sa carrière de plus de vingt-cinq ans dans des maisons de redressement. Il a

connu des succès, qui lui font encore chaud au cœur, mais aussi une série d'échecs plus ou moins retentissants, échecs qui, des années après, lui lancent encore leurs aiguilles douloureuses. Car sous son aspect rude et bourru, Gerber espère, chaque fois qu'un nouveau cas se présente ; comme un enfant, il est prêt à recommencer ; son expérience lui donne simplement un peu de méfiance, de retenue, les premiers instants en tout cas !

Il est donc en train de lire l'article, cette fois complètement plongé dans le texte, ponctuant sa lecture d'exclamations ou de coups du plat de la main sur le bureau de chêne. L'article fini, il plie son journal et reprend son travail là où il l'a laissé : 9 h 15, entretien avec Valérien. Le voyant annonçant une demande de visite est allumé depuis un moment, Ronald Gerber le voit enfin et il appuie sur « Entrez ». Valérien arrive, à la fois timide et arrogant.

— J'sais pas pourquoi je viens vous voir, de toute façon c'est inutile ! On s'emmerde dans votre maison. C'est pas parce que c'est neuf et moderne qu'on est mieux que dans la vieille tôle où j'étais avant. On entendait au moins les bruits de la ville, et avec un peu de chance on voyait les copains

dans la rue. Vous voulez qu'on s'améliore, mais on peut pas, on est foutu. Pendant ce temps vous lisez pépère votre journal, et le soir, le week-end, vous foutez le camp. Adieu, j't'ai vu. Nous, on croupit ici, pendant que Monsieur est en ville. Qu'est-ce que vous avez à redire à tout ça ? Hein ?

— Si je comprends bien, tu es venu pour me demander quelque chose, avant de te mettre hors de toi et de me dire que cela ne va pas !

— Ouais ! Mais cela n'sert à rien. Quand je suis dans ma chambre, les idées sont claires et quand j'arrive ici je vois ce que je ne suis pas ! En bas, j'peux rêver ici c'est pas possible. Vous, vous avez pas besoin de rêve, vous avez la liberté, la bagnole, une femme et des mioches. Vous en avez rien à branler de mes rêves !

— Oh, je pourrais te parler de mes envies, car moi non plus je ne peux pas vivre sans rêves. J'en fais même sur vous, sur toi. Mais je ne crois pas que l'important est ce que je pense, mais pourquoi tu es venu ici !

— Vous tenez à me coincer ! Je vous dis que cela ne sert à rien ! Deux fois j'ai essayé un truc qui devait me permettre de vivre normalement. Deux fois cela a foiré. Alors cela sert à rien d'en imaginer un troisième. Et vous n'allez pas vous emmer-

der avec un gars qui rêve. Vous, c'est tirer vos heures, et vous retrouver libre !

— Ton désir, c'est donc bien de te retrouver libre. Mais à quelle condition ?

— J'suis quand même pas un enfoiré. Je sais bien qu'on peut pas me lâcher comme ça dans la nature, j'suis comme une bête sauvage. Non, mieux, comme un bateau sans pilote. Pis, c'est là que j'suis embêté...

— Tu es embêté parce que tu dois t'appuyer sur ces imbéciles d'adultes pour aller un peu plus loin ! Tiens, tu tombes bien, regarde un peu l'article que je viens de lire, pendant que je me tournais les pouces en pensant à mon week-end prochain !

Valérien prend le journal et lit rapidement l'article. « Il est quand même doué, ce gars, pense Ronald Gerber. Quel gâchis. Tout ce désordre parce qu'il a été abandonné tout petit. Si on essayait avec cette équipe de marcheurs ? Attention Ronald, tu dérapes de nouveau. Ton côté Saint-Bernard optimiste va te mener tout droit à des ennuis de première ! » Pendant ce temps l'adolescent finit l'article, perplexe.

— Y sont fous. Nous, on ne se fait pas confiance, et eux sont prêts à nous prendre en pleine nature. Complètement dingues !

— Alors, leur projet, il te semble comment par rapport à ton envie de liberté ?

— J'dois réfléchir. Y a sûrement un piège. C'est pas possible autrement. Merci, Monsieur le Directeur, vous êtes quand même sympa !

Gerber reste un long moment sur cet entretien, à la fois touché par la gentillesse des dernières phrases, et préoccupé par la suite à donner au message de Valérien. Heureusement son programme prévoit une visite dans les ateliers, ce qui va lui changer les idées.



Luc Massa est à son bureau, et il prépare le tracé de la course de cet été. Il a un peu de retard, cette année, car généralement fin janvier, tout est prêt. Choisir un parcours reste un des grands moments d'un camp de marche. Tout d'abord, se trouver un but. Proche, lointain, dans les Alpes, en plaine. Ces premières idées, il les a lors des marches précédentes. Il rêve. « Et si j'allais à Strasbourg avec mes gars ? ou en Islande, voir les volcans et les dé-

serts, ou dans le Sahara ? », avec chaque fois une estimation des dangers, des joies, des coûts et autres détails pratiques. Cette fois, c'est depuis octobre qu'il sait où il va : « À la mer à pied ! » Il a depuis longtemps tracé son chemin en ligne droite sur la carte, puis cherché les passages aux cols les plus proches de cette ligne droite. Une fois ce point réglé, il a acheté les cartes au 1:25'000 couvrant les régions traversées et c'est là qu'il en est aujourd'hui. À l'œil, il a évalué le trajet à huit cents kilomètres efforts², et il se réjouit de voir si son estimation est juste. Il rêve sur ses cartes, voit les passages difficiles, imagine les panoramas, encadre, au milieu des rochers, de petites zones de gazon où il fera bon s'arrêter pour camper, bref, il rêve tout éveillé, aidé en cela par une imagination fertile et une très bonne connaissance des cartes. Le téléphone sonne, c'est justement Jean, un des fidèles des camps, qui vient aux nouvelles.

— Salut, Chef ! Je parie que tu es parmi tes cartes. « La mer à pied », cela avance ?

— Je termine, superbe ! Six cents kilomètres sur la carte, au moins seize mille mètres de montée...

² Voir dans Annexes : [Kilomètres-efforts](#)

et de descente ! J'espère que tu es des nôtres encore une fois.

— J'hésite. Toutes ces montées, cela commence à me faire peur. En fait c'est surtout les descentes que mes genoux centenaires commencent à refuser !... Mais oui, deux fois cinquante, cela fait cent !

— Je dois dire que je me sentirais un peu orphelin sans toi. Cela ne te fait pas envie, ces escapades de liberté, ces horizons vides de présence humaine, ces petits bivouacs, les bibines que l'on boit à l'arrivée, après une semaine de privation !!!

— Arrête, je me sens craquer. Tu as un art de semer le rêve dans nos esprits, un vrai drogué ! Je vais consulter mes genoux et te donnerai réponse. De toute façon indique-moi la date des entraînements, je viendrai avec vous.

Le récepteur reposé, Luc pense avec tendresse à ce compagnon d'une année son aîné, qui l'a accompagné dans presque toutes ses courses. Débonnaire, allant son train souvent solitaire, se détachant parfois du groupe, se perdant presque par rêverie, il est un des personnages essentiels de l'AMCE. S'il ne vient pas, qui sera là pour dire « Salut, les jeunes ! » à la cantonade. Mais rien n'est perdu ; au ton, Luc a senti que Jean avait à

nouveau mordu à l'hameçon ! Avec lui, cela fera une bonne vingtaine de jeunes et moins jeunes, avec peut-être dix ou douze pensionnaires à retarder, si le projet prenait forme. Un joli groupe une fois de plus !



Étienne, sur son banc d'Uni, suit un cours de géographie économique. Il a fait un peu la foire hier soir, et a du mal à se concentrer. « Comme vous le savez, les limites nationales ne correspondent souvent en rien aux limites économiques. Par exemple, prenons la région des Alpes. Elle regroupe... » – « Alpes..., montées..., ciel bleu foncé sur dentelle de granite³... Je donnais la main à Gabrielle qui n'en pouvait plus... Elle n'est pas revenue à une autre marche, pour ne pas abîmer le souvenir... Arrivés au col, nous étions trempes, un petit vent frais nous faisait frissonner, on se sentait les maîtres du monde, seuls sur cette montagne. Au loin, le col précédent, passé le matin, à peine visible dans le bleuté de la brume. Ce n'est pas possible tout ce que l'on a fait en six heures !... » – « ... Ainsi, les intérêts des popula-

³ Granite : écriture selon les géologues, préférée à granit [note de l'auteur]

tions montagnardes de l'Italie du Nord sont les mêmes que ceux de la Suisse ou de l'Autriche... » – « Allez, Étienne, ne te laisse pas détourner, les Alpes, ce sera cet été, maintenant, boulot ! »



Après quelques jours de réflexion, Ronald Gerber téléphone à Luc Massa et prend rendez-vous avec lui pour mieux comprendre sa façon de travailler, et voir si une coopération est possible. Il a en tête les noms de quelques-uns de ses pensionnaires pour qui l'expérience serait peut-être profitable. Mais à quelles conditions et à quel prix ?

* * * * *



CHAPITRE DEUXIÈME

Les Tilleuls

Gerber entend arriver son visiteur. C'est toujours intéressant d'attendre quelqu'un et d'avoir le choc entre la personne imaginée et la réelle. Quand Massa rentre, il voit au visage du directeur que celui-ci est un peu déçu, et qu'à la place du complet-cravate, il aurait bien envisagé les souliers de marche et les pantalons boueux ! Les deux hommes échangent quelques propos généraux, se présentent un peu leur parcours dans la vie, puis en arrivent à l'objet de leur rencontre.

— Je ne vous cacherai pas, Monsieur Massa, que, dans un premier temps, j'ai trouvé votre article farfelu, et en même temps prétentieux. Nous qui travaillons sans arrêt avec des jeunes à problèmes sommes vite sur le qui-vive quand on marche sur nos plates-bandes. J'ai quand même voulu vous contacter, car je fais partie des optimistes qui veulent sortir les délinquants débutants d'un milieu qui ne peut que les pousser à continuer dans cette voie. Mais c'est déjà un peu tard,

beaucoup de mauvais plis sont pris. Je reconnais votre travail de protection primaire avec les jeunes qui vous accompagnent, par la formation du caractère que vous leur donnez. J'ai plus de doutes sur un résultat semblable avec mes zouaves : un seul faux pas, une seule odeur de piège, ils se ferment comme des coquilles et on les perd.

— Je crois que vous avez parfaitement bien résumé la situation. Je ne me sens pas plus fort que les autres. Par mon métier, j'ai une pratique constante des adolescents et dans ma vie privée, j'ai eu affaire à des cas très difficiles qui m'ont montré mes limites. Mais je crois en la valeur curative de nos marches. Un défi fou nous pousse à aller vers ce qui est impossible. Nous vivons au rythme de la marche : notre volonté, le sens de notre coucher et de notre lever, le bienfait de se reposer, les camarades qui discutent avec nous, dépriment en même temps, ou nous relèvent dans nos moments de désespoir. Tant que j'ai la santé, nous vivons dans ces camps une vie très dure, où l'on avance quels que soient le temps ou l'état du groupe, où personne n'est épargné. Mais en même temps, vie riche car chacun se sent solidaire, responsable de lui-même et, peu à peu, au cours de sa maturité, intéressé par la gestion du camp lui-même.

— Beaucoup d'expériences avec des gars comme les nôtres ?

— Ici, je dois avouer que les journalistes ont un peu déformé la réalité. Les deux essais précédents portaient sur la prise en charge d'un ou deux cas difficiles de treize ou quatorze ans. Expérience réussie les deux fois, mais vu le nombre et l'âge de ces jeunes, c'était relativement facile. J'aimerais essayer maintenant avec un groupe plus important !

— Si je comprends bien, c'est une première que vous tentez. Vous parlez d'expérience dans le sens connaissance, et on doit comprendre cobaye ! Vous ne trouvez pas que c'est un peu gonflé, de venir ainsi proposer cet essai au directeur expérimenté de la plus grande centrale de la région, de lui proposer une maison clés en main, alors qu'on n'est pas sûr que le maçon sache poser des fondations !

— C'est risqué, je le reconnais. Mais j'aime le risque. Depuis dix ans, nos camps roulent comme du papier à musique. Je me dis que cette dynamique sert actuellement des jeunes qui en profitent, qui s'y font du bien, certes, mais qui n'en ont peut-être pas fondamentalement besoin pour la réussite de leur vie. J'aimerais avancer d'un pas de

plus, et faire profiter d'autres couches sociales de ce que j'estime être les bienfaits de la marche dans ces conditions !

— Vous avez vraiment besoin d'aider les autres, tout en vous valorisant. Vos camps marchent, tant mieux. Pourquoi chercher à vous casser la figure ? Toujours ce besoin d'aller plus loin dans l'aide, de vouloir ces jeunes heureux, d'essayer de les tirer de leur trou. Vous auriez dû être missionnaire !

— Pardon, mais en ce moment, vous parlez de moi, ou de vous ?

— D'accord, un à zéro. Je vois que vous avez deviné que je luttais contre moi-même. Votre histoire me fait rêver depuis quatre ou cinq jours. Une partie de ma personne trouve que c'est de la folie, mais l'autre, la plus cachée, vous envie et est prête à marcher dans l'affaire ! Voyons comment nous pourrions nous entendre.

Et dans le bureau inondé de soleil, avec comme horizon l'infini des champs et des bois, les deux hommes disparaissent dans le monde du rêve, ouvert aux imaginatifs et à ceux qui restent toujours un peu enfants dans la vie. Plus rien n'existe. Les kilomètres défilent, les cols sont durs, les pelouses douces, la mer déjà toute proche et la bande de

jeunes, braillarde et joyeuse, la plus vivifiante des compagnies.



Dix heures. Ronald Gerber descend à la salle de réunion de la section C, celle des délinquants légers. Une vingtaine de gars et de filles sont là, un peu tendus, car une entrevue générale avec le Directeur n'augure jamais rien de très bon. À les voir ainsi, on les trouve sages, presque de bonne famille, et pour un peu, on se demanderait pourquoi leur avoir retiré la liberté en les enfermant dans ce centre. Quand Gerber rentre, les chuchotements cessent, et à son salut tous s'asseyent.

— Pour une fois, je ne vous réunis pas pour vous faire un sermon ou pour dénicher l'auteur d'une bêtise. C'est pour quelque chose de plus subtil. Vous en avez certainement marre de rester enfermés aux Tilleuls ! Pour changer, un mois en plein air va vous être offert à certaines conditions. Il s'agit d'une sorte d'épreuve avec vous-mêmes. Si vous craquez, c'est le retour ici, où nous essayerons ensemble un autre moyen de vous réinsérer dans la société ; si l'expérience réussit, vous avez une chance de pouvoir disposer d'un tremplin pour un nouvel essai dans la vie. Réaction jusqu'ici ?

— Cela peut être bien, comme cela peut être totalement bidon, votre affaire. La liberté, bien sûr qu'on en veut, enfin, la plupart d'entre nous. Mais les conditions, genre boulot à la campagne sous surveillance, ou service civil avec assistante sociale moralisante, merci, j'ai déjà donné. Quel os alléchant vous nous proposez ?

— Merci, Maria, je vois aux réactions des autres que tu as un peu résumé votre attente. Alors, ouvrez tout grand vos oreilles, car voici le menu :

Une équipe de marcheurs, d'un groupe nommé AMCE, qui fait de grandes marches à travers l'Europe. Ils emportent tout sur le dos : nourriture, tentes, couchage, sans voiture suiveuse, avec un sac à dos de douze à quinze kilogrammes. Deux ou trois adultes autour dans la cinquantaine, une poignée d'ados de seize à vingt ans et une dizaine de jeunes de douze ans et plus. Garçons et filles. Raison d'être : vivre entre copains, marcher pour atteindre un but voisin de l'idéal, laisser derrière soi soucis et parents, bref, une vraie façon de voir qui on est et ce que l'on peut. But de cette année : Aller à la mer à pied, plus de huit cents kilomètres efforts, à raison de quarante kilomètres par jour. Préparation : deux cents kilomètres d'entraînement dans les trois mois qui viennent, où vous

n'allez pas être ménagés, pas plus que les autres d'ailleurs. Libertés : vous serez considérés comme normaux par les autres, qui ont une grande capacité à admettre de nouveaux copains dans le groupe. Une entrave : un émetteur camouflé dans une montre au bracelet scellée sur vous, pour une surveillance par satellite, afin de diminuer vos envies de fugue.

Gerber fait une pause, puis il reprend :

— Vous avez deux jours pour venir me donner votre réponse. Dans une semaine, Monsieur Luc Massa viendra répondre à vos questions et faire connaissance avec les candidats. Je vous laisse digérer l'info !

Le directeur parti, un silence de quelques minutes plane sur l'équipe de jeunes. Chacun fait l'inventaire de ce qu'il a entendu, et cherche surtout les pièges possibles de l'affaire. Puis les langues se délient et chacun y va de ses remarques. Valérien, qui avait eu un avant-goût de l'affaire lors de son entrevue, regarde son monde un peu de côté. Un sourire sur les lèvres. Lui, son choix est fait, il ira certainement. Et pour une fois, il ne trouve pas l'affaire pourrie, bien qu'il faille mieux connaître les cadres de cette entreprise et

voir s'ils ne sont pas moralisants et redresseurs de tort. Peu à peu, une dizaine de camarades sortent de la salle. Déjà plus d'espoir, aucune envie de faire un essai, ou simplement la résignation : autant être là qu'ailleurs. Ceux qui restent semblent combler les départs par une augmentation des décibels. Il y a longtemps qu'un projet n'a pas donné lieu à un tel débat. Maria, la plus forte en gueule, s'est assise en tailleur sur une table, et semble diriger le débat de sa voix profonde :

— Alors quoi, vous avez envie de marcher des jours entiers, en vous coltinant un sac pour le seul plaisir de devenir de petits Saints, genre boy-scouts ? Toi, Simon, tu te vois te dandinant sur des kilomètres en suant ta graisse, tout cela parce qu'un fou veut faire une expérience ?

— Je suis peut-être petit et gros, mais je me déplace sans problème. Et je crois que j'ai envie de m'inscrire rien que pour te prouver qu'il n'y a pas que les grandes et belles filles qui peuvent arriver à leurs fins !

— Merci pour le compliment ! Mais te vexe pas, je ne voulais pas être méchante. Je m'étonne que personne n'ait réagi au coup du bracelet-émetteur. Moi, cela me révolte, on se croirait au temps où l'on marquait les bagnards au fer rouge !

David, grand adolescent blond, aux yeux brun-vert, sort de son calme habituel. Il lui en coûte beaucoup de donner une idée devant tout le monde, mais ce projet lui fait chaud au cœur. Il a déjà opté pour lui, et, comme il aime le groupe, il cherche à avoir le plus de ses camarades avec lui dans cette aventure :

— N'oubliez quand même pas qui nous sommes ! Vous savez bien que, mis en liberté, la plupart d'entre nous chercherons à nous sauver, pour ce que nous jugerons de très bonnes raisons. C'est un garde-fous. Gerber nous fera confiance, c'est sûr, mais il doit se couvrir aussi vis-à-vis de l'administration !

— Administration mon c... ! on est des humains, pas des numéros. Moi, si j'y viens, c'est pour montrer que leur truc, c'est pas valable ! Je vais faire suer ce Massa qui croit avoir tout trouvé...

Gabriel réagit violemment aux paroles de Josué :

— T'es complètement naze de penser ça. Tu coules l'affaire et tu te scies toi-même. Tu parles toujours comme si tu voulais te détruire et les autres avec toi. Tu me fous les boules, rien que de t'entendre ! Et toi, Valérien, tu as l'air de te marrer dans ton coin, qu'est-ce quetu en penses ?

— Moi j’suis pour. J’suis au parfum depuis quelques jours déjà, car j’étais dans l’bureau de Gerber quand il venait de lire l’article et qu’il me l’a montré. Je trouve qu’il faut essayer, et tous les dix. On se retrouve de nouveau un peu les mêmes qu’à chaque discussion, à part Ruth qui est nouvelle. Y faut essayer !

Chacun y va de ses *pour* et de ses *contre*. Peu à peu la discussion dévie sur ce que c’est que la marche, puis sur la nature, qui a fait du camping, et peu à peu la conversation se meurt, chacun retrouvant un petit coin de son jardin secret où il était heureux, avant... avant.



Une semaine plus tard, Luc Massa réunit les dix volontaires pour répondre à leurs questions. Début d’un entretien assez difficile, teinté de méfiance et de pièges. Un ado « normal » ne se livre déjà pas facilement, que dire alors des pensionnaires des Tilleuls ! Luc, assis sur le coin de la table de conférence, ne se démonte pas sous les attaques, un sourire au coin de la bouche.

Son souci principal est de ne pas faire de faux pas. À la moindre parole protectionniste, au premier sous-entendu vexant, cela peut tourner court. Avec des filles comme Maria, c’est relativement fa-

cile, on sait ce qu'elle pense, même si elle ne mâche pas ses mots. Ruth, au regard profond, mais qui semble être un abîme de mystère, semble moins simple à cerner. Christophe, lui, lâche des plaisanteries pour cacher habilement ce qu'il pense. Ce sera plus difficile à le cerner ! La discussion avance, et Luc se sent déjà attiré par plusieurs de ces jeunes. C'est chaque fois comme cela ; très vite il investit, comme s'il décelait un énorme potentiel dans son vis-à-vis. Il sent comme un fil le relier à certains, et en retour, il a l'impression qu'une bonne partie de son message passe. La petite rencontre se termine avec la promesse du premier rendez-vous, quinze jours plus tard.

* * * * *



Petites baguettes ou gros mollets, tous mèneront
aussi bien au but



Le camp, promesse de liberté et de contact avec la nature !

CHAPITRE TROISIÈME

Première marche

Dans les couloirs de son Collège, où se trouve le dépôt de matériel de l'AMCE, Luc Massa attend son équipe pour seize heures. Première réunion, pour la distribution du matériel. Chacun reçoit son équipement personnel : un sac à dos, une pèlerine, une bande lumineuse, un sac de couchage et une natte. Puis en commun, d'après les forces et les goûts, il faudra se partager les tentes, les réchauds et petites casseroles, bâtons de secours et autres accessoires triés sur le volet de la stricte nécessité et du poids. Comme chaque année, Luc se sent tout drôle. Il faut redémarrer, renouer des contacts, s'apprêter à ne pas s'énerver quand les circulaires ne sont pas lues, les consignes mal suivies ou les rendez-vous oubliés.

Depuis le temps qu'il pratique ces jeunes, il sait qu'ils sont positifs, veulent marcher, aident leurs camarades, mais planent totalement quand il s'agit de trouver des fonds ou d'assurer les contingences administratives. Il suffit de le savoir, et de

ne plus ramer à contre-courant : la vie devient plus facile pour le responsable, et les vrais contacts se réalisent dans d'autres situations ! Étienne arrive. C'est l'un des plus anciens membres de l'AMCE. Il est encore tout étonné d'être peu à peu passé de l'état de simple marcheur, se moquant un peu des cadres, à celui de responsable de la nourriture. Immuablement en shorts fantaisie, le chapeau vissé sur la tête, il avance à grands pas, galbant ses mollets impressionnants : « Bonjour, Chef en Chef ! Heureux de recommencer ! Il paraît qu'il va y avoir du nouveau cette année, vous voyez, je lis vos circulaires ! » Derrière lui, Guillaume, encore plus ancien, au mollet tout aussi impressionnant, au short aussi fantastique, et au pas encore plus ample. À Guillaume, la seule chose qu'il ne faille pas demander, c'est de courir ! C'est maintenant le lecteur de carte : magicien merveilleux, il fait apparaître des escaliers au milieu d'une grande ville, escaliers menant à un trottoir suspendu, conduisant justement au pont que l'on cherchait. Autant Étienne a la parole et la plume faciles, autant Guillaume est peu prolix. « Salut Chef ! » Arrivent ensuite les autres, garçons et filles mélangés au gré des rencontres. La distribution du matériel commence. À cette notion s'associe pour beaucoup l'idée d'armée. Ce n'est pas le

cas ici. Certes, le Chef essaie de tenir un registre de qui prend quoi, les tentes, sacs de couchage et batteries de cuisine sont numérotés, les pèlerines sont personnalisées par un nom dans leur capuchon, mais il y a chaque fois des erreurs. Cela le met en rogne, car il passe pour une personne organisée, et lors de la reddition du matériel, il s'aperçoit régulièrement qu'un objet ne figure pas à l'inventaire, ou il oublie de biffer ce qui revient. Enfin, heureusement que les participants sont honnêtes, et que, parfois six mois après, un sac de couchage rentre avec un « j'ai retrouvé ça chez moi » embarrassé et aux jambes entortillées ! Pour l'instant chacun cherche du matériel à sa taille, et surtout veut celui de l'année passée. « Mon sac à dos ! » Cri de joie, explosion inhabituelle de sentiments devant ce compagnon inséparable, objet de tous les soins du marcheur.

Une partie du matériel a été mise de côté pour les nouveaux venus. Par circulaire, les membres de l'AMCE ont été avertis de l'enjeu de cette année, et de l'encadrement qu'ils auraient à faire. Accompagné de ses dix protégés, Ronald Gerber arrive dans un vaste champ de bataille : pèlerines multicolores étalées, sacs appuyés contre les murs, matériel personnel, bruit et rires des jeunes, heureux de se retrouver en préparation de camp. Luc Massa

pousse un cri, puis sort son sifflet et siffle ! Le calme revient enfin, et ceux qui s'équipent se rendent enfin compte de l'arrivée des nouveaux, qui sont là un peu nerveux devant ce qui les attend.

— Je ne vais pas faire de discours, voilà les camarades dont j'ai parlé dans la circulaire, que vous avez lue avec soin, je sais ! Vous aurez l'occasion de faire connaissance lors des entraînements. Voici les sacs qui vous sont réservés, ils sont tout neufs et de très bonne qualité, et vous cherchez votre bonheur comme les autres dans ces tas de matériel ! Au boulot, on part marcher dans une demi-heure.

Vingt minutes plus tard, chacun est à peu près équipé. Les débutants se sont glissés entre les anciens, appuyés comme eux contre le mur, assis avec entre les jambes leur sac rempli un peu à la va-vite. Jean, qui finalement s'est décidé à faire encore un camp, possède ses affaires personnelles, mais n'est quand même pas prêt ; il n'est pas satisfait de sa pèlerine, et la roule à nouveau soigneusement. Joëlle, l'épouse de Luc, est également là. Cette année, elle ne participera pas au camp, mais elle suivra les entraînements. Quant à Sandro, l'autre adulte ayant participé à ces marches dès

l'origine, il viendra, mais il est trop pris ces temps-ci pour venir régulièrement aux entraînements.

— Un petit mot avant de partir. Je crois que pour que notre entreprise réussisse, il nous faut être clairs les uns avec les autres. Les nouveaux venus sont ici comme participants de plein droit, et ils vont, et nous avec eux, essayer de se refaire une santé morale par la marche. Chacun sera libre de dévoiler ce qu'il veut de sa vie aux autres, mais dans un premier temps, le but est de lutter contre soi-même. Les nouveaux ont pris un engagement moral avec Monsieur Gerber de ne pas fuguer. Vous devez tous, non pas vous surveiller, mais aider quelqu'un qui a cette tentation à en parler et à y résister. Les plus anciens savent que l'ennemi du marcheur, ce n'est ni le sac, ni le mauvais temps, ni même la cloque, pourtant souvent douloureuse. Le pire ennemi du marcheur, c'est la perte de moral ; on n'en peut plus, on se croit à bout, on se demande ce qu'on fait dans cette galère. À ce moment-là, pensez aux autres, qui eux ne dépriment pas forcément en ce moment-là, et vous découvrirez la joie de l'amitié. Aujourd'hui, mise en train de vingt kilomètres dans la région, histoire de faire connaissance et de sentir un peu le terrain. Guillaume est devant, je ferme la marche. J'ai une pharmacie sur moi en cas de besoin. Il est dix-sept

heures trente. Arrêt à dix-neuf heures pour souper. Retour vers les vingt-deux heures trente. Monsieur Gerber nous accompagne.

Fabienne, celle qu'on pourrait appeler la vamp blonde de la section C, suit le flot de ses compagnons. Mince à se demander comment elle ne ploie pas sous son sac, elle détonne parmi cette équipe de baroudeurs. Fardée avec soin, bien qu'un peu outrageusement, elle fait penser au mannequin enfilant la tenue juste le temps d'une photo. « Il a parlé d'une future perte de moral ! Moi c'est dès maintenant. Qu'est-ce que je fais là ? Je suis un peu folle, ce n'est pas mon genre. Dis, ma fille, depuis six mois que tu es aux Tilleuls, est-ce que tu ne te serais pas fait ton petit cocon, est-ce que tu ne serais plus capable de vivre ailleurs que là ou dans les boîtes de nuit ? »

Après dix minutes de marche, la colonne s'étire déjà sur plus de cinq cents mètres. En tête, les mollets de Guillaume. Puis Joëlle. Elle se croche ; de condition physique moyenne, mais tenace, elle sait qu'il faut rester en tête, sous peine de perdre du terrain, de montée en montée. Catherine, toute menue et la plus jeune, voue une adoration profonde aux grands garçons et leur colle aux trousses à l'avant.

Un troupeau de têtes baissées complète ce peloton ; eux ne voient rien du paysage, ils marchent ; le lecteur de carte doit annoncer son intention de s'arrêter, s'il ne veut pas recevoir le bloc de leur tête dans les reins. Puis un vide, et un groupe en grande discussion sur le dernier match de volleyball ou l'ordinateur plus performant qui vient de sortir. Ensuite quelques solitaires, dont David, qui se sent tout de suite attiré par cette forme de compagnie. Être seul avec les autres. On ne lui demande rien, il n'est plus entre quatre murs, il fait beau et la région est splendide. Un groupe animé ferme la marche, autour de MM. Massa et Gerber. Cinquante mètres derrière, Jean se promène en humant l'air et à l'allure bienheureuse d'un rêveur lâché dans la nature. Les nouveaux arrivés restent un peu ensemble, ou du moins ils essayent. Car assez vite, leurs jambes commandent plus que leur esprit. Certains se trouvent prendre de l'avance, d'autres se contentent d'un pas modéré. Assez vite, Maria va marcher à côté d'Anne, une ado à peu près de son âge. Pas très grande, une tête volontaire, la bouche grande et souriante, Anne est habituée, par son entraînement familial, à discuter, à tenir compte de l'avis de l'autre, mais aussi à se battre à mort pour une idée, à argumenter, à ergoter des heures durant s'il le faut. Le courant

passé immédiatement entre les deux filles, sans que l'on sache pourquoi. Et les kilomètres de ce soir vont passer, sans qu'aucune des deux ne s'en aperçoive.

Discutant, jouant ou méditant, la petite troupe a traversé une région campagnarde de gros villages. Ils longent des fermes cossues, aux étables et réserves de foin au nord, aux appartements plein sud, et découvrent quelques villas modernes, une ou deux fontaines, le tout séparé par des jardins à la terre travaillée avec soin. Les plates-bandes sont garnies de tulipes multicolores, de primevères décoratives, et les fruitiers sont en plein épanouissement. Les adultes admirent le velouté des pétales, la délicatesse du rosé des premiers pommiers ; ils aimeraient faire partager leur découverte aux jeunes. Mais ils savent par expérience qu'un appel du genre : « Regardez comme c'est beau !!! » coupe dans le meilleur des cas les conversations en cours ; quelques têtes se tournent dans la direction du bras pointé, un ou deux esprits spécialement ouverts cherchent le sujet d'un tel émoi, les plus polis disent « oui, oui » et la conversation reprend de plus belle sur ce qui est vraiment essentiel pour l'instant ! Luc, lors de la vente des photos du camp, s'amuse à tester les goûts des marcheurs. En première place, la photo

de Sandra, tombée totalement dans un lit de boue ; puis le groupe perché sur un pic rocheux ; enfin, à un seul exemplaire (et encore, n'est-ce pas une faute de commande ?) une splendide église devant laquelle le groupe a fait une pause ! Ce qui ne l'empêche quand même pas, de temps en temps, de pousser son cri : « Regardez ce beau... ! Vous avez vu cette... ? Bande de nuls, vous avancez comme des brutes sans rien voir ! Ouvrez un peu les yeux ! »

Après cet éclat qui le soulage, il rit, conscient que la vraie vie est ailleurs, pour les jeunes. Un jour Anne lui a déclaré : « Vous savez, vous organisez des camps pour aller un peu partout, pour varier. Moi cela m'est un peu égal. Je viens pour les copains, alors ici ou ailleurs... ! » Et pourtant, Luc la classe parmi les filles ouvertes et cultivées !

Il en est là de ses réflexions, quand la tête s'arrête, Guillaume revient en arrière pour demander si le coin convient pour souper. Il est dix-neuf heures, et les estomacs crient famine. On est sur un chemin de gravier, à l'ouest d'une haie bordant une falaise, et les derniers rayons du soleil donnent au tout une teinte chaude et accueillante. « Arrêt pour manger ! Départ dans une demi-heure ! » En très peu de temps, les sacs sont à

terre, et les mâchoires vont bon train. Les derniers arrivent ; certains vont se regrouper avec des copains de tête, mais beaucoup restent dans la formation où ils étaient pour marcher. Steeve, plaisantin à la tête de taurillon, râleur de première et câlin à ses heures, a tout de suite trouvé son maître en Christophe, auréolé de son prestige de dur en redressement. Gabriel est aussi dans les parages. Ronald Gerber est content de s'asseoir un instant. Pendant que Luc Massa va se promener entre les mangeurs, il s'installe à côté de Jean. C'est fou ce que marcher fait vite oublier les soucis : pas de téléphone, plus d'heure, sinon celle de l'estomac, et assez vite cette impression d'être hors du temps.

Il sent bien qu'il n'a encore vu qu'un tout petit bout de l'iceberg, mais il commence à comprendre comment vit l'AMCE : une très longue pratique, des connaissances qui s'acquièrent par imitation, se rationalisant avec le temps. Jean, qui semble suivre sa pensée, lui dit :

— Quand je pense qu'au début on prenait une journée pour monter les tentes dans la cour du Collège, en exercice préparatoire. L'année dernière, lors d'un entraînement général de cent kilomètres en trois jours, nous n'avons pu établir le

bivouac que vers les onze heures du soir, dans un bois, sous une petite pluie fine. La moitié des participants n'avait jamais vu une tente, l'autre n'avait pas de lampe de poche ! Et bien, en une demi-heure, tout le monde était casé !

— Vous voulez dire par là que le niveau monte ?

— Oui, et on ne se l'explique pas autrement. Les nouveaux admirent assez vite les anciens, et cherchent à faire aussi bien. C'est d'ailleurs joli de voir des grands gaillards comme Étienne ou Peter devenir tout doux pour une petite de douze ans qui ne sait pas monter sa tente. Ce sera intéressant de voir où vont se situer vos pensionnaires. Qui va être heureux d'être petit, de se faire aider, qui va entrer en concurrence avec les grands et sur quel plan ?

Dans l'herbe, un peu à l'écart, Josué mâche son sandwich. À la fois il est bien, à la fois il a mal. Il a mal de voir tous ceux qui semblent être amis, il remarque Maria et celle qui s'appelle sauf erreur Anne.

« C'est fou, Maria, ce qu'elle est bien. Pourquoi a-t-elle été placée avec nous, elle semble équilibrée. Elle qui parle beaucoup n'a jamais voulu nous raconter sa blessure. Moi je ne sais pas si je vais pouvoir me lier. Gabriel a raison, quand il dit

que j'ai du suicidaire. Mais je peux pas, je peux pas » Devant ses yeux noirs passent des souvenirs, et tout à coup se superpose à la vue de cette prairie l'image d'un pique-nique avec son grand-père. Gamin heureux, il court autour de lui, lui demande des histoires ; il a dix ans, et se sent bien. Dans un coin de sa cervelle, une petite tache, un petit doute sur son origine, mais c'est encore trop flou. Et pour l'instant Josué est retourné à cette époque, et flotte entre deux eaux.

— Encore cinq minutes !

« Voilà, pense Ronald Gerber, la marque de quelqu'un qui tient son groupe. Il fait ce qu'il a annoncé. Il discute avec nous, passe dans les groupes, mange et s'amuse, mais dans sa tête, l'horloge trotte. C'est ce dont mes gars ont besoin, une personnalisation des réalités de la vie. Fixer un cadre de ce genre, en maison d'arrêt, a toujours un air artificiel et c'est reçu comme une brimade. Je trouve drôle de voir Barbara, avec son caractère de râleuse, emballer son reste de sandwich et se préparer à suivre les autres. Elle n'est pourtant pas du genre mouton ! »

— Sac au dos !

Luc se met en tête, et compte ses ouailles, qui défilent devant lui à la suite de Guillaume. Les

plus lents à se préparer courent, une bretelle encore libre et le sac de travers, pour reprendre leur place de tête. D'autres n'ont pas enlevé le chandail passé à la pause, et devront déjà s'arrêter dans cinq minutes, pour alléger la tenue. Ce comptage du groupe fait toujours rire les participants. Chacun essaie de perturber le Chef : « Cinq, deux, trois ! » crie Peter en passant. Mathieu, lui, essaie de passer derrière, mais une ruade lui montre qu'il a été vu et il réintègre les rangs. « Il en manque deux ! » Ce sont Anne et Maria qui démarrent calmement, l'esprit bien au-dessus de la piétaille ; elles inaugurent une ère de retards chroniques qui mettront parfois Massa hors de lui.

Au bout d'une heure de marche, la nuit est presque tombée, et Guillaume s'arrête devant un vallon. Au fond coule le ruisseau responsable de cette entaille. Il n'est déjà presque plus visible. Il est difficile de croire qu'un tel filet d'eau ait pu à lui seul creuser cette gorge de cinquante mètres de profondeur, aux parois à plus de quarante-cinq degrés, en perpétuel éboulement. Nous sommes dans une zone de grès lacustres et marins, qui recouvrent toute la région, qu'on appelle ici « Molasse », de meule, en latin, semble-t-il. À la vue du vallon, des anciens se réjouissent, piétinent, crient : « On y va, on y va ! » D'autres moins en-

thousiastes savent déjà que le Chef ne saura résister à un tel vallon. De conviction écologique, il a soin, dans ses tracés, d'éviter les zones fragiles, de respecter la nature, de ne pas fouler l'herbe inutilement. Mais ici, d'après lui, on peut y aller. Premièrement leur passage à cet endroit va être le seul sur plusieurs années ; deuxièmement, pendant ce laps de temps l'eau et le gel auront fait bien plus de dommages que les pieds de nos trente marcheurs. Dans tous les cas, voilà ce que se force à croire le Chef pour justifier une envie irrésistible de passer dans cette profonde dépression. Jean rit d'avance, car il voit en trente secondes son ami redevenir enfant, et reprendre les habitudes acquises dans de longues journées de jeux en forêt, il y a bien longtemps. Guillaume, d'habitude calme et presque muet, pousse un cri de guerre, et disparaît aux yeux de tous, suivi d'Étienne, de Justine, Raoul, Peter, Mathieu et Michel. Valérien et Gabriel, aux réflexes rapides, sautent derrière eux au moment où un sanglier hurlant les dépasse, fait des bonds entre les arbres accrochés à la pente et se retrouve en tête de la course sur l'épaisse couche de feuilles en putréfaction : le Chef est passé, quittant sa place de queue de groupe. Par instant la marche n'est plus possible, ils sautent pieds joints, avec à chaque bond une rotation du torse,

comme dans une forte pente à ski. Souvent ils glissent, un genou en terre ou les fesses se noircissant dans l'humus noir. Plus ils disparaissent dans l'ombre, plus les cris de plaisir montent fort, pour se terminer au moment du dernier coup de frein empêchant les plus habiles de glisser sur la roche nue et de passer à l'eau.

Le reste du groupe a suivi, chacun à sa manière. L'admiration et l'envie ont remplacé l'ahurissement des premiers instants. Anne et Maria descendent par petits sauts, s'apercevant à peine du changement de terrain. De quoi parlent-elles ? Personne ne le sait. Peut-être de classe ou de profs ; en les interrompant brusquement, on les aurait beaucoup surprises en leur rappelant qu'elles ne se connaissent que depuis deux heures à peine.

Les premiers attendent de l'autre côté du ruisseau, et jouissent du spectacle semi-nocturne de leurs camarades aux prises avec ce terrain difficile, mais sans danger. Parfois, une fusée part du milieu de la pente ; une gerbe de feuilles et de terreau, une jambe désespérément tendue en avant dans l'espoir de se freiner, et un « merde ! » retentissant quand ce mélange de terre noire, de bras, de sac et de jambes finit sa course dans le ruis-

seau. Quand tout le monde est en bas, il faut remonter ! Jean a la tâche de fermer la marche, car Luc reste devant. Lors de la montée, chacun a mieux l'occasion de sentir l'odeur de l'humus, de molasse effritée, de champignon que dégagent ces vallons typiques. Liée à cette odeur, une impression de liberté.

— Vous voulez rencontrer un ami que vous n'avez pas vu depuis longtemps ? Allez en voyage au Kenya, ou en Chine, vous le trouverez. Vous désirez être seuls pendant deux ou trois heures, croire que le reste du monde a disparu ? Marchez donc le long d'un ruisseau de ce genre ! Quand ils arrivent en haut, la nuit est complètement tombée.

— Mettez les bandes lumineuses. Rappel pour les prochaines fois : une taxe à celui ou celle qui l'oublie, c'est essentiel pour votre sécurité !

Guillaume sort sa frontale, un ou deux autres leur lampe de poche. Il reste encore plus d'une heure de marche, et la troupe s'ébranle dans le calme. L'effet conjugué du violent effort et du manteau étoilé qui les recouvre de son mystère fait baisser le ton. Pour beaucoup, habitués aux lumières de la ville, c'est la première fois qu'ils sont ainsi en contact avec le ciel. Ce dernier donne tout d'abord une impression de protection familière,

mais il prend à l'observation continue une texture de vide. Qu'y a-t-il entre ces deux étoiles ? Rien. Et plus loin ? Rien. Et quand ce rien se termine-t-il ?... De rassurant et couvrant, ce toit devient vide et absorbant. Celui qui marche ainsi dans la nuit se sent peu à peu partie de l'Univers, petit objet pensant au milieu de ces immensités, et il s'envole. Cette sensation étrange dure un instant, une fraction de seconde, une absence qui vous coupe le souffle. L'envoûtement permet aux souvenirs d'enfance enfouis de ressortir. Même David, le solitaire, s'est approché de quelqu'un. Il marche avec Michel, un autre calme. C'est l'heure de la philosophie, des grands pourquoi. L'heure passe. Au loin, les lumières de la ville sont le signe de la fin de cette soirée. Les pattes se font lourdes, les sacs dansent d'une épaule à l'autre, l'écart se creuse entre ceux qui sentent l'écurie et le groupe des moins entraînés. Ronald Gerber prie pour qu'aucun de ses pensionnaires ne se soit enfui, ce serait la fin précoce de cette expérience. Il fera le point demain ; car, pour l'instant, il se sent raide, nettoyé. Il marche pour suivre les autres, avec la pensée honteuse du bonheur que représenterait une voiture suiveuse venant le ramasser ! Il sait bien ce qu'il fait, ce gaillard, en n'en voulant pas ! Il se souvient alors de la citation d'un livre de

Töpffer que Luc Massa lui a fait lire pour comprendre l'esprit dans lequel il travaille.

« Il est à remarquer qu'en voyage, lorsqu'on est loin, bien loin de tout véhicule, nul n'est éclopé, tous ont bons jarrets et cheminent gaiement. Mais dès qu'il y a un char dans le voisinage, ou chance de char, ou seulement le mot char prononcé par la bouche royale de M. Töpffer, aussitôt prennent naissance les éclopés ; deux, trois d'abord, quatre ensuite, jusqu'à ce que, ce compte fait, il y a vingt-huit éclopés [= toute son équipe, note de J.-F. R.], qui affirment tous être hors d'état de pousser plus loin. Si l'on ne trouve point de char, aussitôt la vigueur revient, la gaieté avec, et l'on pousse encore quatre lieues le plus facilement du monde. Oh ! le bon, le meilleur remède de tous que la nécessité ».



Le lendemain, Ronald Gerber a l'air tout à fait normal, à condition d'être assis à son bureau. Le tableau change totalement quand il doit se mettre debout ; il veut se lever comme d'habitude, d'un coup de reins, et s'arrête à mi-chemin, les poings appuyés sur le bureau, la figure crispée. Il fait quelques pas, un peu courbé, puis se redresse par à-coups ; au bout de quelques secondes, il pré-

sente le visage radieux d'une personne en bonne santé ! « Quelle équipe. Je me croyais capable de faire vingt kilomètres à pied, mais les descentes et montées n'étaient pas comptées dans le total. Il faut reconnaître qu'ils ont un joli physique ! » Il se dirige vers la baie vitrée, et contemple la cour. Sous la pluie de ce samedi matin, elle est triste et Ronald projette sur elle les paysages ensoleillés du soir précédent. Il est revenu ce matin pour avoir les impressions à chaud de ses marcheurs, et il les attend d'ici quelques minutes. Cette fois, la réunion aura lieu autour de la table de conférence, la position circulaire devant aider chacun à parler. À l'appel du voyant il va leur ouvrir, et ils entrent, Valérien qui connaît les lieux en tête. Pour certains, c'est la première fois que le saint des saints leur est ouvert, et ils observent la pièce avec des yeux en coulisse. Gerber les fait asseoir autour de la table, et il se place au siège vide, entre Maria et Valérien.

Gerber

— Alors, vos impressions ? Avant que je dirige le débat, s'il le faut, voulez-vous partager directement le vécu de hier soir ?

Simon

— Contrairement à ce que croyait Maria j'ai tenu aussi bien qu'elle !

Maria

— Écrase, tu ne vas pas ressortir cela des années ! Mais c'est vrai, j'ai trouvé qu'on s'était dépassés, pour des zonards. Ces gars semblent dans leur milieu et on voit qu'ils n'en sont pas à leur première course.

Christophe

— Moi j'ai fait la connaissance de Steeve. Un drôle de type. Il a à peine quatorze ans, et je ne pensais pas que j'aurais du plaisir à jaser avec un moutard si jeune. Mais il a de grandes frangines, et il est plein d'histoires drôles.

Gerber

— Et toi, Ruth, j'aimerais bien savoir ce que tu penses. Tu es toujours un vrai mystère ! Est-ce que quelque chose t'a frappée ?

Ruth (après un silence)

— Ce qui m'a frappée, c'est qu'ils ne nous regardaient pas comme des animaux spéciaux. Ils semblent habitués à tout et, du moment qu'on marche avec eux, on est des leurs. Ève, une de ceux qui sont allés à Venise à pied, par les Alpes, m'a dit

qu'un jour, à une pause, une fille italienne est arrivée avec ses parents. Ils ont causé cinq minutes, et la fille a déclaré qu'elle voulait terminer avec eux les trois derniers jours du voyage. Et dix minutes après, ils repartaient, avec un membre de plus !

Josué

— Ce qui est sûr, c'est qu'ils nous foutent la paix !

Gerber

— C'est une pierre dans mon jardin ?

Josué

— Vous le prenez comme vous voulez. Je sais qu'ici, c'est pas la nature, mais je le redis : j'ai eu la paix. Ça n'a pas résolu mon problème, ça ne le résoudra pas, mais j'ai eu la paix. Je veux retourner pour voir.

Gerber

— Et les adultes ?

Maria

— Moins collants que je pensais. Jean, on le voit pas, et Massa est souvent en arrière, sauf quand il nous dépasse. Dans ce cas-là, il vaut mieux se tirer et serrer ses lacets, c'est qu'il y a un os à ronger !

David

— Tu n'as pas vu Jean parce que tu étais au milieu. D'ailleurs, collée à ta nouvelle copine, Anne je crois, je ne sais pas qui ou ce que tu as vu ! Moi j'ai marché un moment avec Jean ; j'étais comme avec un père. Il ne m'a pas tiré les vers du nez, mais on a causé de moi, de ses fils dont un me ressemble un peu, paraît-il, et le chemin a passé je ne sais comment. Je lui ai demandé si cela n'était pas trop pénible de vivre sous la loi de celui qu'ils appellent (et lui aussi, d'ailleurs !) le Chef. Il m'a dit que non. Quand il avait quelque chose à dire, il le disait, et que cela le reposait de suivre sans avoir à se poser de questions. Je lui ai déclaré qu'ils étaient tous des mous de suivre comme cela les ordres. Il a ri, et il m'a dit que je verrais, qu'il trouvait que Luc avait une patience folle de discuter des heures durant avec les ados et que lui les aurait déjà envoyés au diable avec leur art de couper les cheveux en quatre tout en ne voulant pas prendre de responsabilités !

Valérien

— Bing ! Coup de gong ! Caltez volailles, ramassez vos billes !

Barbara

— Il ne faut en tous cas pas qu'il compte sur nous pour nous aligner ! Mais à part cela, moi j'ai aimé cette marche dans la nuit. Il m'a semblé que je renouais avec mes ancêtres, là-bas au Canada. Il doit y avoir en nous des souvenirs ancestraux qu'on oublie de faire remonter et, tout à coup, ils nous sautent à la figure. J'ai eu cette impression-là cette nuit.

Fabienne

— Je vois que comme moi tu es très pointilleuse sur la notion de liberté. J'ai eu très peur, à la distribution du matériel, que l'on tombe sur un militariste. Mais j'ai compris que, pour équiper trente personnes rapidement, il faut un peu d'ordre et beaucoup de voix ! Je me suis ensuite crue au cinéma, dans un film, avec mon physique étudié au milieu de ces gros mollets. Quand je me suis cassé la figure, dans le ravin, et que j'ai glissé de trente mètres sur mes beaux stretchs en imprimé, j'ai cru que j'allais me payer une crise de nerfs. Et les autres qui riaient. Mais je ne sais pourquoi, j'ai su tout de suite qu'ils riaient de l'événement, et non pas de moi...

Gerber

— Tu as entendu ce que tu as dit, Fabienne ? C'est la première fois que je te vois faire une analyse publique de ton physique !

Fabienne

— C'est vrai. Dans les milieux que je fréquente, je suis *in*. Avec eux je me suis sentie différente. Leurs regards me l'ont montré. Ils souriaient, j'ai compris après pourquoi. Ils connaissent très bien leur Chef, et savent que la course d'introduction commence toujours par un tout-terrain. Alors, ils devinaient la suite avec délice, ces gredins !

Gerber

— Et toi, Gabriel, tu n'as rien dit...

Gabriel

— Je ne viens plus ! Vous pouvez reprendre son matériel et le lui rendre. Je vais me faire avoir, je le sens. Ce mec, il a l'autorité naturelle plus le chantage. Je sens qu'il travaille aussi par le sentiment. Michel m'a raconté qu'en Alsace, ils s'étaient perdus, ou plutôt il avait perdu sa femme et Sandro, partis aux commissions dans une fausse direction. Y se retrouvent vers cinq heures le soir, en automne. Les deux perdus débarquent à quatre pattes d'une deuch fourgonnette, au milieu

de chiens de chasse, et de bouff que dalle. Heureusement y a un petit village, une sorte d'épicerie, on fait les achats. Cinq heures et demie, la nuit tombe. Lui veut aller encore cinq kilomètres, pour dormir en plein air sous un kiosque qu'un pote lui a indiqué. Y pleure presque de loucher ce coin super. Les autres veulent pas trop. Sa femme Joëlle se fâche presque, surtout quand elle voit qu'il arrive à retourner le groupe grâce à une ou deux de ses admiratrices qui lui disent : « On va y aller, pour pas vous priver ! » Ils marchent encore plus d'une heure dans la nuit, et ils arrivent sur un plancher salle de bal, couvert d'un toit et fermé sur deux côtés. Bref, dormir en plein air en étant protégés.

Le lendemain, le soleil se lève sur la plaine d'Alsace, à leurs pieds. Le château du je ne sais plus quoi est à côté d'eux, pas un bruit que les oiseaux. Et le Michel termine en disant : « Le Chef avait raison ! »... Moi, je veux pas de ça. Je coupe.

Gerber

— Je pense que tu as bien réfléchi, et chacun sait qu'il faut être volontaire pour cette expérience. Si c'est vraiment ta décision, et que tes camarades ne

te sont d'aucun secours, tu peux rester avec nous, ou déjà descendre vers les chambres.

Gabriel s'en va. Suit un moment de silence.

Gerber

— Je regrette beaucoup pour Gabriel, je pense qu'il faudra un long long travail pour qu'il ne se sente plus menacé par l'affection des autres. Je continue par la présentation de l'objet qui vous a le plus révoltés lors de notre dernière discussion : l'émetteur-montre.

Il pose sur la table une série variée de grosses montres fantaisie, qui ont l'air anodines. À les regarder de plus près, on voit que le bracelet traverse le boîtier, et que la fermeture a l'air spéciale.

— Voilà vos gardiennes. Ne sont-elles pas jolies ! Vous avez compris que c'est le minimum que nous vous demandons, mais que, pour beaucoup d'entre vous, cela demande un grand sacrifice. Au prochain entraînement, je viens encore avec vous, mais vous serez seuls ensuite. Dès que vous vous sentirez prêts, mais au plus tard dans trois semaines, il faut vous faire poser ces bijoux par M. Dubreuil. Courage ! Je coupe ici la discussion, car je ne veux pas avoir à justifier cet objet.

Le débat serait faux et stérile, puisque vous n'avez pas prise sur cette décision, et moi très peu !

Ronald Gerber se lève, oubliant ses courbatures. Serrant les lèvres, il se redresse en espérant que les autres n'ont rien vu, et il leur montre la porte d'un geste aimable. Dans les yeux de David et de Ruth, il voit un petit rire moqueur. Rien ne leur échappe, à ces deux-là !



Dans la semaine, il sera appelé à affermir ses muscles ! En effet, une délégation composée des neuf marcheurs viendra lui demander un entraînement supplémentaire, sous prétexte que si on y va, il faut au moins être à la hauteur des autres. Occasion unique de découvrir les environs immédiats et lointains des Tilleuls.

Leur pérégrination sera de plus de trente kilomètres ce jour-là, promenade qu'il espérait faire depuis cinq ans et que son emploi chargé ne permettait jamais. Moment béni d'un vrai contact avec neuf de ses pensionnaires partis pour une aventure folle qui les marquera pour la vie !

* * * * *



Prêts pour l'Aventure



Sacs de deux responsables et leur contenu



Consigne toilette pour ne pas être oublié en forêt !

CHAPITRE QUATRIÈME

Le départ approche

Cinq heures de l'après-midi. Le soleil de mi-juin tape dur, les mollets sont douloureux et la petite cloque à l'orteil gauche se rappelle au souvenir du marcheur à chaque pas. Et il y en a, des pas. La petite troupe traverse une zone de campagne avec des prés, de grosses fermes, et de temps en temps un parc où gambadent des pouliches et leur poulain de l'année, tout heureux de faire un brin de chemin avec ce groupe coloré : des habits loin d'être ternes, des sacs jaunes, rouges, violets, gris ou bleus, rehaussés du jaune et de l'orange des nattes ou des pèlerines roulées sur le haut. Cette course des chevaux, à leur côté, leur fait envie. Ils aimeraient se sentir légers comme eux, alors que pour le moment c'est plutôt le contraire. Partis à sept heures ce matin pour leur deuxième jour d'entraînement, ils ont déjà parcouru près de trente kilomètres. C'est le moment d'une vague de démoralisation. Le rythme baisse, il faut attendre régulièrement les derniers. Justine, une végéta-

rienne éternellement affamée, longue comme un jour sans pain, ne sait plus depuis longtemps ce que c'est de ne pas avoir faim. Elle a pourtant mille provisions supplémentaires pour faire des en-cas, mais rien n'y fait, c'est un boyau droit ! À part cela, Justine est endurante et performante ; simplement, on sait qu'il ne faut pas la prendre comme référence pour l'heure des repas ! Simon, lui, en a vraiment marre.

Il se demande bien pourquoi il a été d'accord de marcher dans cette combine. Il aurait mieux fait de mettre son amour-propre dans sa poche quand Maria l'avait provoqué, et admettre que c'était trop pour lui. Il a affaire à une vraie bande de fous. Mathieu et Étienne courent devant, en se donnant la main, sortes de poupées grotesques qui dansent dans le soleil, avec leur gros sac rebondissant et leurs godillots claquant sur le béton du chemin. Comment peuvent-ils encore ? Simon s'approche de Peter, en plein débat avec Ève sur les mythes de la nativité.

— Ça ne va pas, Simon, tu as l'air à bout ?

— Je suis raide. Quand est-ce qu'on mange ? Je vais demander au Chef.

— Tu seras bien avancé. Il te dira peut-être : « On s'arrête dans une heure ! » et, dans une

heure, ce ne sera pas le bon endroit, ou il n'y aura pas d'eau, ou il ne restera plus que vingt minutes pour arriver à un endroit sympathique ! Alors, on te dit de marcher, tu marches, on te dit de t'arrêter, tu t'arrêtes. Pour l'instant, serre les dents !

Et voilà, c'est tout simple ! Ève et Peter, eux, ont déjà eu leur dose de démoralisation, au cours de nombreux camps et entraînements précédents. Ils se souviennent bien des premières fois, et la remarque de Simon les fait sourire intérieurement : ils ont commencé comme lui ! Ils savent qu'ils ne sont pas à l'abri d'une autre attaque, mais leur gros avantage, c'est le recul, c'est de savoir qu'ils finiront toujours par en sortir victorieux.

Pour l'instant, Simon va un peu à la dérive, il traîne la patte et se retrouve à la hauteur de Luc et de ses satellites, en pleine séance de charades.

— Mon premier est un animal domestique ;
mon deuxième est bu par mon premier dans mon tout ;
mon tout abrite mon premier ; il est visible d'ici
(une bonne façon de faire regarder le paysage !)

— Chat — Lait, Chalet !

Divers commentaires désabusés suivent l'énoncé de la réponse, et Simon a presque oublié son

désespoir, pris malgré lui par la devinette. Tout en marchant, les derniers ont rattrapé la tête du groupe, arrêtée dans un vallon creux où il fait frais. Un regard interrogateur d'Étienne, et la phrase tant attendue : « Halte d'une heure et demie pour le souper ! » Un gros « Plouf ! » se fait entendre, c'est le choc au sol d'une vingtaine de participants se laissant tomber avec leur barda, alors que les autres continuent à discuter, leur sac de quinze kilos faisant partie intégrante de leur corps ! Étienne a posé le sien de côté, choisi un endroit pour faire la cuisine et il crie :

— Sortez les brûleurs, sortez les casseroles, apportez les gourdes ! Vous vous reposerez plus tard !

Puis après cinq minutes :

— Il manque encore deux brûleurs, et je n'ai pas toutes les gourdes. N° 6 : Anne, ça vient ?

Ce que Valérien a trouvé de plus dur, dans les entraînements précédents, c'est, à peine arrivés, de devoir se mettre à la popote. Et avec quoi ! Un petit brûleur à gaz et une casserole de deux litres, un fouet, une spatule, une pince et un couvercle, et un sachet de sel ! Voilà de quoi préparer à manger pour quatre à cinq personnes. Autant dire que ce n'est pas de la grande cuisine : un jour des pâtes,

le lendemain du riz, et on recommence ! Les légumes sont pris sous forme vivante et croquante, et si la chance leur sourit et que la halte a lieu dans un village, il y aura yaourts, jus de fruit, et même plats cuisinés en conserve. Valérien s'étonne lui-même ; lui qui est le roi des râleurs à l'internat, mange ici tout jusqu'à la dernière miette. Il faut dire que quand on cuisine soi-même, on ne sait plus contre qui râler. Justement, aujourd'hui c'est lui qui prépare le riz pour son groupe. Les six brûleurs sont alignés, avec un ou deux serveurs chacun. Étienne distribue les paquets, partage les soldes en fonction du nombre par groupe, et Sandro, prof d'italien de son état, et cuisinier par passion, donne ses conseils assaisonnés d'herbes en poudre, de sauce tomate et de piment. Sur une pèlerine s'étalent les provisions portées par chacun, et Ève, Ruth, Étienne et son admiratrice Catherine coupent le pain, le saucisson, partagent les carottes. Mathieu, Fabienne et Michel, les mains ornées d'une batterie de gourdes, retournent vers la dernière ferme entrevue pour chercher du lait.

Couchés sur le ventre ou sur le dos, protégés du sol par leur pèlerine ou leur natte, les souliers délacés ou enlevés, les participants supportent mieux leur faim. À l'ombre des sapins, il fait presque frais, les oiseaux, sentant le soir approcher, se re-

mettent à chanter. David, la tête appuyée sur le talus, les yeux suivant les quelques cumulus blancs se détachant sur un ciel bleu foncé, se laisse aller à la rêverie. Il revoit cette scène qui revient régulièrement, et qui a marqué il y a trois ans, le début du chemin le menant aux Tilleuls. Il est dans sa chambre avec Richard, un copain d'école. Avec lui, il se sent bien, en confiance. Depuis longtemps, il a besoin d'amitié ; il ne l'a pas trouvée dans les jeux de petite guerre, dans les rudes empoignades des garçons de son âge. Il n'a pas pu non plus partager avec les filles, à la couture ou aux travaux artistiques où il excelle. Elles lui font un peu peur. Il a découvert Richard, un peu comme lui, mais plus fin d'allure, d'aspect plus câlin. Ils ont passé par une phase de grand amour du théâtre, se drapant avec des tissus oubliés au galetas, se taillant des tenues à la fois somptueuses et rocambolesques. Puis ils se sont réfugiés dans la lecture, pleurant ensemble sur les malheurs de leurs héros. Et un jour, roulés en boule sur son lit, se consolant l'un l'autre, il a vu la porte de sa chambre s'ouvrir, et son père rentrer. Une apparition gigantesque, entourée de feu, une voix de tonnerre lui vouant sa malédiction et chassant Richard pour toujours. David essaye d'effacer de son souvenir les scènes pénibles qui suivirent, la morale constante d'un

père déçu, le placement dans un institut, sa révolte à lui s'étant terminée par le début d'incendie de son internat, et, en fin de compte, son placement aux Tilleuls. Depuis qu'il y est, cela va mieux ; Monsieur Gerber et les assistants sociaux l'aident à se situer, et son père suit également une thérapie. David prend à nouveau conscience du bleu du ciel, du chant des oiseaux, des camarades qui l'entourent et des glouglous odorants du riz qui finit de cuire. Les chercheurs de lait reviennent avec des gourdes pleines, les assiettes et couverts sortent des sacs, les participants s'apprêtent au rite primitif de remplir leur ventre d'une nourriture chaude et solide, assis en rond autour des casseroles.

Vers dix-neuf heures, le riz a fait son effet, chacun se sent regonflé à bloc. Cette renaissance par les calories est une impression extraordinaire. On le conçoit facilement pour une automobile : un moteur sans carburant tombe en panne. Mais cela semble moins évident sur des humains. Et pourtant ! À voir ces jeunes et leurs cadres faire le paquetage, mettre les sacs au dos avant l'ordre (coupant ainsi au Chef sa joie sadique d'extirper sa troupe de son bien-être) et piaffer d'impatience, on ne peut presque pas croire qu'il s'agit de l'équipe de tout à l'heure, pieds et moral traînant

au sol ! Nouveau départ, à l'heure où les honnêtes gens s'arrêtent, contents de leur journée. Le rythme est rapide, il reste environ huit kilomètres à parcourir avant de s'arrêter vers les vingt-deux heures. Après une heure de marche, le chemin de terre, agréable au pied, débouche sur une esplanade, laissant voir un lac artificiel. Quelques roseaux, le clapotis de l'eau et les couleurs pastel d'un paysage que le soleil vient de quitter, moment de romantisme : les sacs tombent et chacun se repaît du spectacle. Mais le riz brûle encore dans le ventre, et certains se retournent.

Dans le dos, une falaise à soixante degrés au moins, surmontée d'une terrasse, offre sa pente sableuse de dix mètres à qui veut la gravir.

— On se la paie ?

Pas besoin d'en dire plus. Une dizaine de garçons, ainsi que Sandro et Luc, partent en courant, et grimpent à quatre pattes cet éboulis de sable et de terre. Sandro, mince et très bon coureur, est en haut le premier. Luc, soufflant et étouffant presque, arrive dans le bloc de tête, ne voulant pas se laisser semer par ses jeunes poulains. À l'appel des garçons triomphants, un groupe de filles, Justine en tête, essaie de faire aussi bien. Et c'est un bal de montées et descentes (genre ski !), sous les

yeux de Luc et de Sandro, émerveillés une fois de plus par les capacités physiques et le besoin de se dépenser de ces jeunes. Luc surveille les pensionnaires des Tilleuls, non par méfiance, mais pour voir comme ils réagissent. Josué est le plus acharné, on dirait qu'il règle son compte à quelqu'un. Valérien et Christophe se donnent, avec de puissants jurons. Simon va arriver à sa première montée, il combat contre son physique. David est resté en bas, il discute avec Ève et Joëlle.

Fabienne, avec son corps de mannequin, ne se débrouille pas mal. « Je suis étonné qu'elle se donne dans ce jeu somme toute puéril ! », songe Luc. Maria et Anne, montées à mi pente, rient comme des bossues à je ne sais quelle histoire, et regardent le lac à travers les feuillages. Ruth et Barbara sont sur la plate-forme. « C'est fou, pense Luc, ce que la présence de Barbara me plaît. J'ai l'impression de retourner à l'adolescence quand je la vois. Mais le problème, c'est qu'à l'adolescence, les filles, je ne les regardais pas beaucoup ! » Ce petit exercice physique a fait diversion, et c'est d'un bon pas que s'effectue la dernière heure de marche. Bienfait des soirées de juin, et seul cas où l'heure d'été est appréciée : on peut marcher jusqu'à vingt et une heures sans crainte d'être pris par la nuit. Ce soir, une hêtraie va servir de refuge.

Certains montent les tentes, d'autres se creusent un lit dans les feuilles sèches, tous, une fois leur couche prête, se retrouvent autour d'un feu de camp. Un peu de thé se prépare dans les casseroles, les provisions pour le déjeuner sont à l'abri sous une pèlerine. Plus rien à penser, juste se laisser griller devant le feu. Tout le corps est chaud de par la marche, il faudra plusieurs heures pour qu'il soit au repos complet. Chacun éprouve une sensation bienfaisante, sans douleur, sans muscle forcé. Le groupe est prêt pour le grand départ.

Peu à peu, les participants se retirent pour aller dormir. Quelques noctambules, dont Mathieu, continuent à discuter et rechargent le feu. Beaucoup s'endorment en regardant le jeu des flammes sur le tronc des hêtres. Au loin, les lumières de la ville qu'on atteindra demain demeurent bientôt les seules traces visibles de vie.



Une semaine plus tard, Luc Massa et Ronald Gerber font le point avec les neuf participants des Tilleuls.

Il s'agit, pour Luc, de savoir ce qui va et ce qui ne va pas, et aussi à quoi il doit faire spécialement attention avec ces adolescents à la sensibilité souvent à fleur de peau. Dans le nombre, on peut si

souvent en oublier un ! Toute l'équipe se retrouve autour de la grande table circulaire.

— Je ne vais pas vous demander si votre vie a changé parce que vous avez marché près de trois cents kilomètres avec une bande de fous ! Mais peut-être avez-vous vu un début d'évolution dans votre façon d'être, dans vos relations avec vos camarades.

Un long silence s'en suit, puis Christophe se lance :

— Vous savez, avec nous, c'est difficile. En milieu protégé, à part quand on gueule, cela va relativement bien. Pour nous tester, il faut nous retrouver où nous vivons d'habitude, là où nos problèmes nous sautent tellement à la gorge qu'on ne les domine plus !

— Si je comprends bien, tu t'es senti en milieu protégé ?

— Un peu, oui. Quelqu'un devant, quelqu'un derrière, pas à réfléchir sur ce qu'il faut faire, le corps occupé douze heures par jour. Un peu comme cela doit être à l'armée, mais en plus sympa. Autant ici, je pense souvent à me faire la malle, autant, une fois dans le groupe, je me vois mal m'enfuir, je ne sais pas pourquoi !...

Maria intervient, de sa voix basse et un peu rauque :

— On n'a pas envie de quitter le groupe, parce c'est ce qu'on recherche tous, je crois, depuis qu'on a eu des ennuis. Mais à la place de glander en ville, on marche. Et qui dit groupe, dit honneur. On m'aurait annoncé il y a six mois que j'aurais à cœur d'être une marcheuse de pointe, j'aurais ri-golé. Je suis même en train de diminuer ma ration de clopes pour donner de l'air à mes poumons ! C'est tout dire ! Il y a juste cette maudite montre qui me fait mal aux tripes !

— Je ne pense pas que vous ayez dit cela pour me faire plaisir, vous êtes trop francs et trop directs pour avoir besoin de passer de la pommade aux adultes ! C'est un peu ce que j'espérais quand j'ai présenté mon programme à M. Gerber, il y a quatre mois déjà. Vous avez parlé de vous. Et vos copains marcheurs ? Oui, Fabienne ?

— Avant, j'aimerais encore parler de nous ; j'en ai déjà appris beaucoup plus que pendant presque une année dans la maison. Déjà sur moi ; je ne pensais pas avoir ce physique. Et sur les autres. Par exemple, je ne savais pas que Simon avait des chevaux à la maison. « Comment avoir des chevaux à la maison et être aux Tilleuls ? » me suis-je

demandé. Moi la plus ancienne ici, j'ai découvert Barbara, la plus jeune et j'ai été étonnée de sa résistance. Quand je la vois avancer de son air volontaire, tapant presque du pied par terre, je pense, tu m'excuses Barbara, je pense à la chèvre de Monsieur Seguin ! Et j'ai l'impression que Barbara a aussi beaucoup découvert en peu de temps.

Barbara rougit et pousse un petit cri.

« C'est vrai, se dit Ronald Gerber, cette découverte de l'autre en marchant. En me demandant de les accompagner pour trois entraînements supplémentaires, les organisateurs m'ont rendu un grand service. Tout d'abord ils m'ont sorti de mon bureau et dérouillé (je marchais quand même mieux, les lendemains, qu'après la première sortie !) et surtout je les ai découverts bien différents. Ruth et David, par exemple, qui ne disent rien, expriment beaucoup, simplement en marchant à côté de nous ».

Le temps de ces réflexions lui a fait sauter le début de l'intervention de Valérien :

— ... ces mecs sont un peu cinglés. Y marchent comme des bêtes, comme s'y z'étaient nés pour ça. Moi, le pied, c'est ma moto. J'ai pas envie de changer de véhicule. Mais quand j'suis avec, j'suis piqué aux fesses et j'voudrais pas être le dernier !

Deux trois phrases s'échangent encore, puis Luc veut clore et passer la parole à Ronald Gerber, quand Josué se lève et jette un froid :

— J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir. Ce que vous dites, c'est bien beau, mais moi cela n'a rien changé, et rien ne changera. Mais je partirai quand même !

Il quitte la salle. Après un instant, Gerber prend la parole :

— C'est un peu ce que je crains, pour Josué, et le constat que vous aviez fait lors de notre première réunion semble juste. Je crois que nous ne pouvons que l'entourer et l'empêcher de faire une bêtise. M. Massa doit encore vous donner des précisions sur le départ, samedi dans dix jours.

Mais laissons nos marcheurs à leurs problèmes d'intendance...



Dans sa petite maison, Jean prépare son sac. Il sifflote joyeusement, prend ses affaires un peu au hasard, les met dans le sac, de temps en temps fouille pour être sûr de les avoir bien mises, et récite à haute voix la liste donnée par le Chef : « Une paire de pantalons au maximum en plus de celle que vous portez (survêtement y compris) ; deux

chemises... » C'est vrai qu'il faut de la discipline. Il se souvient du premier camp : le troisième jour, ils avaient renvoyé à la maison trente, oui trente, kilos de marchandise après une inspection serrée. Lui, pour trois semaines dans les solitudes des Alpes, avait emporté un rasoir électrique, et Sandro une paire de jumelles, cadeau de son épouse pour regarder le gibier en route ! Le poids, leur ennemi. Et Jean en sait quelque chose. En dix ans, les cadres ont bien prospéré, à part Sandro, toujours aussi sec. Il continue à courir dans les montagnes comme un chat maigre, quitte à revenir pelé et croûté pour s'être ramassé sur un sentier à deux mille mètres d'altitude, alors qu'il profitait d'une belle journée pour faire une « petite balade » en solitaire ! Le sac bleu pâle de Jean est prêt, pas trop boursouflé. Il le regarde avec satisfaction, et contemple les taches qui le décoorent... Les taches. Ces maudites taches qui l'accompagnent à chaque voyage ! Au grand amusement de Joëlle, il s'arrange chaque fois pour baptiser le premier jour déjà son unique chandail, avec un produit du genre sardines ou sauce tomate. Cela fait partie du décor, comme lui fait partie du décor AMCE. Pourtant, il sent que son écart se creuse avec ces jeunes pleins de fougue. Il avait plus ou moins juré de ne pas repartir. Finalement, il rem-

pile avec plaisir, content d'avoir été forcé, riant des astuces de Luc pour l'attirer, juste un peu inquiet de ne pas retarder le groupe dans son avance. Son seul regret, c'est que sa chère fille, aux études à l'Université, ne puisse pas participer une fois à un camp, après sa joie aux entraînements qu'elle a eu le temps de suivre.



Il pleut, en cette veille de départ. Luc se souvient de la première fois, il y a dix ans. Il avait fait le même pari de fou, d'aller à la mer à pied, par un autre chemin que celui de cette année. C'était vraiment un départ vers l'inconnu. Et il pleuvait à seaux. Lui, devant la fenêtre du salon, se demandait quelle folie l'avait pris, qu'est-ce qui l'avait poussé à engager un tel pari. Devant ce ciel gris toutes ses certitudes s'écroulaient : les entraînements intensifs devenaient insuffisants, le matériel choisi avec soin n'allait pas être fiable, il tomberait malade, le groupe se perdrait, à la risée des journalistes qui annonçaient déjà le départ... Pourquoi, mais pourquoi une telle folie. Et en effet, le raid avait été très dur, principalement par manque d'expérience. Depuis, il a pris confiance, et même des voyages plus longs lui font moins peur que ce premier départ dans l'inconnu. Mais

une pointe d'inquiétude lui reste car il veut que, malgré le nombre de camps accomplis, toute nouvelle marche garde une part de fraîcheur et de nouveauté. Il ne va jamais reconnaître les lieux, et il est presque heureux quand le groupe se perd une ou deux fois, pas trop mais assez pour que chacun éprouve (et lui aussi) l'angoisse de l'explorateur. Dans un monde où presque tout est servi sur un plat, ce genre d'expérience représente pour lui un des meilleurs remèdes contre les « boof ! » désabusés. Mais il pleut quand même, et il faut faire le pas !

Quitter Joëlle. D'une part, c'est salubre pour un couple d'avoir des moments de séparation, permettant à chacun d'être soi-même ; d'autre part ils ont plaisir de vivre des expériences communes. Mais il est vrai que, dans ces camps, la position de Joëlle n'est pas facile.

Son mari devient « le Chef », ils ne se voient que de pause en pause, et encore quand Luc ne court pas d'un groupe à un autre ; le soir, il joue avec les participants, se roule par terre avec eux ou elles, alors que Joëlle n'a pas ce contact ludique. Après chaque série d'entraînements, souvent à la limite de ce qu'elle peut supporter, mais où elle s'est liée avec de nouveaux participants et en a retrouvé

d'anciens, c'est un choix difficile pour elle de savoir si elle participera ou non au camp. Cette année, c'est non, principalement pour des raisons de dénivellation. Elle espère un été dans les Alpes en couple, le soir en hôtel pour ne pas avoir le poids du sac, et avec des étapes humaines... Luc le sait, il y pense, il promet sincèrement, mais jusqu'à maintenant, le nombre limité d'étés par année n'a pas permis d'accomplir ce vœu ! Quitter aussi son confort, s'engager dans un mois de nomadisme, sans lieu fixe où dormir. Luc se connaît : il lui coûte un peu de se lancer, de se décarcasser ; il ne le ferait pas pour lui tout seul. Mais il entraîne ses jeunes avec lui et, par là, se tire lui-même en avant. Cette vie sans toit lui plaît finalement beaucoup, et il déprime ensuite quand il faut arrêter. Long à mettre en route, mais encore plus long à stopper !



Luc vient de recevoir un coup de téléphone de Peter : il lui annonce qu'il part quand même. Il y a quinze jours, Peter s'est déchiré des ligaments. Interdiction de la Faculté de marcher sans cannes pendant plus de trois semaines. Mais il ne s'est pas entraîné depuis si longtemps pour rester sur la ligne du départ !

Après une grande discussion, où Peter lui ressort la liste des braves de l'AMCE ayant fait des centaines de kilomètres dans des conditions pires, « et, ajoute-t-il, s'étant soignés par la marche », Luc lui permet de venir, à condition d'utiliser les bâtons télescopiques, matériel de groupe de toute façon emporté pour les défaillances temporaires, à la place des béquilles. « Que ferais-tu de ces engins encombrants, en pleine nature, une fois guéri ? Exerce-toi avec les bâtons ! » Joëlle sourit, et pense à son troisième fils, participant à la première expédition. Lui s'était luxé l'épaule au foot, une semaine avant le départ, et pas question de ne pas partir. Elle se souvient de la descente chez le médecin, des essais de fabrication d'une coque en plastique englobant l'épaule, avec courroie pour être dépendante du sac. Elle revoit son plus jeune enfant partant ainsi, serrant les dents sous son sac très lourd.

Luc Massa passe la dernière soirée à la maison, une bande dessinée sur les genoux. Il essaie d'oublier la peur du téléphone lui annonçant qu'un de ses poulains ne vient plus, ou que son expérience est refusée en haut-lieu au tout dernier moment. Il refuse également à son cerveau d'évoquer le graphique sous forme d'un grand ruban de plus d'un mètre de long, orné d'une dentelle de

pics et de creux représentant les quelque huit cents kilomètres efforts permettant d'arriver au but.

* * * * *

Dans ces entraînements on a appris que, seul, on traîne à l'arrière...



... mais qu'à plusieurs on se stimule et on s'encourage !

CHAPITRE CINQUIÈME

C'est parti !

Ève, assise à l'arrière du bateau, regarde la rive s'éloigner. Puis elle sort d'une poche latérale de son sac un petit cahier recouvert d'une couverture noire, à la fois souple et solide. Un crayon y est inséré, retenu par une gaine en deux parties servant de fermoir. Ève a une formation scientifique, mais elle aime écrire. Lors des premiers camps, Luc devait se battre avec les participants pour obtenir des textes. À quoi bon noter des souvenirs ? Mais une fois l'hiver venu, et les diverses productions des participants polycopiées, Ève a dû convenir qu'elles accompagnaient agréablement le souvenir déjà un peu flou du camp. Elle a donc décidé d'écrire au fur et à mesure, en sachant bien qu'elle en serait empêchée certains jours. Fixant la rive, ses pentes escarpées garnies de vignes là où les maisons leur laissent encore de la place, elle cherche le nom de la correspondante imaginaire pour qui elle va composer ces lignes. Puis elle

ouvre son cahier, suce un peu son crayon, et commence.

Samedi 2 juillet

À 800 km efforts du but

Ma chère Hélène,

Le bateau est déjà loin du bord, les derniers mouchoirs familiaux ont disparu. Cette traversée du lac est un moment de transition : embarqués, nous ne risquons plus d'être laissés sur la rive, mais l'aventure n'a pas vraiment commencé. Ce matin, on a pourtant frisé le drame et on a cru que le grand Chef en Chef allait avoir une attaque. Je t'ai déjà raconté de vive voix combien nous pesons tout, pour avoir un paquetage minimum, et d'autant plus pour une telle expédition. Eh bien, figure-toi que Mathieu débarque... avec une guitare. Philippe, l'adulte accompagnateur musicien, avait déjà parlé d'emporter un vieux violoncelle ; après le premier grand entraînement, il ne parlait plus que d'harmonica, et il est venu les mains vides, laissant ses doigts se reposer pendant un mois. Alors, tu penses, une guitare ! Elle a mis moins d'une minute pour retourner dans la voiture d'où elle venait. En allant prendre le bateau, le Chef a discuté avec Mathieu,

lui montrant les risques pour l'instrument, le poids supplémentaire. Mais têtue, le Mathieu. Au moment d'embarquer qui réapparaît ? La guitare ! avec l'acceptation de Luc, à condition que Mathieu porte quand même sa ration supplémentaire de nourriture ; ce qu'il fera, je suis sûre, connaissant ce genre de sportif hors norme. C'est pourquoi, sur le pont, les camarades chantent en musique ou regardent la rive voisine, encore noire dans le matin mouillé.

Heureusement, il ne pleut plus, mais des amas de nuages et des vapeurs se dégageant du sol ne nous engagent pas vraiment à poser le pied à terre.

Mais il suffira de partir, de quitter les dernières maisons, symboles de bien-être, de confort, de sécurité, pour que le voyage soit engagé, et que nos yeux se tournent vers le but. Plus que huit cents kilomètres ! C'est un phénomène curieux : une fois partis, nous regardons uniquement en avant. Il y a si longtemps que nous courrons les chemins pour nous préparer, les jambes sont tellement dressées à avancer, que nous ressemblons à des lévriers auxquels on a ouvert la cage.

Mais la berge approche, certains ont déjà le sac au dos, et je te quitte là pour je ne sais combien d'heures !

Ton Ève

Luc compte son monde sur le quai, fait un petit laïus d'encouragement, reprécise que personne ne dépasse la tête, que toute personne partant dans les buissons pour des besoins urgents laisse son sac visible au bord de la route, et donne le départ par un long roulement de sifflet.

Sandro marche en tête, à côté de Guillaume. Il se sent bien. C'est une libération de pouvoir partir ainsi en quittant tout, et sans avoir, comme lors des premiers camps, la responsabilité de la cuisine. Il donnera un coup de main, certes, sortant son sachet rempli de mille épices et permettant aux pâtes et riz journaliers d'avoir chaque fois un autre goût. Il a hésité à répondre présent cette fois comme les autres. Sa passion, à lui, ce sont les courses solitaires en équipement léger. Il n'a pas la stature lourde de Luc, mais est tout en finesse et en longueur, assemblage d'os et de muscles ignorant ce que le mot même de graisse veut dire ! Il aime courir comme un lapin. Mais c'est vrai qu'il faut être plusieurs pour entreprendre un tel raid,

et le contact extra-scolaire avec ses élèves le passionne. Luc et lui font partie de ces maîtres pour qui l'enseignement n'est qu'une partie du travail auprès des jeunes, qu'ils aiment à compléter par beaucoup d'activités en dehors de la classe. Pour l'instant, il rit de voir, devant lui, la montagne que représente le sac de Mathieu couronné de la guitare. Son oreille de musicien a déjà décelé l'écart entre le registre de l'instrument et la tonalité des chants de marche. « Mathieu, pense-t-il, j'ai l'impression que tu aurais mieux fait d'écouter nos conseils et de laisser la guitare chez toi ! » Mais pour l'instant le manche recouvert de son étui de toile brune se dresse fièrement vers le ciel, véritable accroche-branches dans le premier fourré venu. Heureusement, aujourd'hui, on ne marche que sur la route...

À midi, nouvel éclat de rire. Raoul sort de son sac un magnifique jeu de pétanque (en plastique, quand même), avec ses boules multicolores, son étui en crépine et son cochonnet blanc.

« Pour se divertir ! » crient les grands farceurs. Et la partie s'engage, la bouche pleine de saucisson et une tranche de pain dans la main, sous les rayons du soleil traversant la brume d'évaporation. Les adultes rient et une fois de plus considè-

rent comme une bénédiction, comme un bain de Jouvence, de pouvoir vivre ces moments avec des jeunes en pleine santé. Le soir, ce sera une bouteille de mousseux, chaude à souhait, qui sortira du sac de Michel, dernier élément de la farce dont la finalité profonde est d'ébranler le mythe du Chef et de piétiner ses consignes sacrées : « Mes enfants, pensez au poids, pensez au poids, pas seulement à vos affaires, mais à celles de la Collectivité... »

Le seul à ne pas rire de ces jeux est Josué. Ce n'est pas qu'il fasse la mauvaise tête, non. La joie des autres semble l'enfoncer. Il s'accroche à l'espoir de cette marche, tout en ne pouvant pas recevoir tout ce que le groupe et les cadres offrent : amitié, participation, discussions. Tout lui semble faux, puéril. Il ne comprend pas ce qu'il y a de drôle le rire des autres lui fait mal ; il se sent à côté d'un monde parallèle qui aurait d'autres lois que les siennes. « Si je disparaissais maintenant, qui, dans le groupe s'en apercevrait ? » Il serait bien étonné de savoir que Jean et Philippe le regardent du coin de l'œil, tout en riant du cirque des joueurs de pétanque.

— Je trouve que Luc a pris un gros risque avec cette équipe ! Il nous a certes consultés sur le principe, mais il faut reconnaître qu'il endosse le tout en cas de pépin. Toi, Philippe, cela ne te fait-il pas peur ?

— Tu sais qu'avec ma sensibilité d'artiste, je m'enthousiasme facilement sur les inventions du Chef. Je trouve formidable de faire cet essai. Mais j'observe ce Josué depuis un moment. Il cache bien son jeu sous ses yeux noir de charbon. Mais j'ai l'impression que c'est le seul de l'équipe à ne pas être preneur. Tu sais quelque chose de lui ?

— Ronald Gerber nous a juste dit que Josué était suicidaire et avait annoncé la couleur : il participerait au camp mais ne se ferait pas prendre par le groupe, bref il venait sans venir ! Mais à part cela, Luc ne sait rien de chacun des adolescents des Tilleuls, à part ce qu'ils ont dit dans les entretiens. Il ne veut pas les enfermer dans l'image donnée par leur dossier.

Le départ est donné, et cet après-midi la première forte grimpeée attend le groupe, ou plutôt le groupe attend cette première montée en se frottant les mains ! Le soleil tape maintenant très dur, et les deux heures de marche pour atteindre le col

vont être pour tous le souvenir le plus cuisant du raid, c'est le cas de dire. Heureusement, les casquettes et chapeaux sont munis à l'arrière d'un carré de drap tenu par un velcro, protégeant d'une insolation fatale les nuques encore bien blanches et tendues au soleil par la courbure de l'effort. Il est cinq heures quand, le col franchi et son flanc le plus abrupt descendu, les marcheurs s'arrêtent une heure pour souper sur un alpage. Le berger de soixante-cinq ans vient les trouver, il leur raconte un peu sa vie ici en haut, chaque été dans ce même chalet depuis l'âge de treize ans. Il fait bon, le soleil est moins mordant, les jeux commencent à s'organiser quand le sinistre : « Départ dans dix minutes, soignez vos pieds, faites vos sacs ! » retentit. Il reste deux grandes heures de marche pour atteindre le but fixé. Pour un premier jour, pas d'excès, ils s'arrêteront vers vingt et une heures, un vrai luxe !



Le lendemain, dimanche 3 juillet, se passe entièrement en montagne. Une belle et chaude journée où la troupe avance à bon pas, passant plusieurs cols, vivant sur les réserves emportées. En fin de journée, la montée est rude. C'est bizarre comme les fortes montées surviennent toujours avant le

repas de midi, ou dans les dernières heures du jour, au moment de la plus grande fatigue ! Ici, entre dix-huit heures et vingt heures, il s'agit de grimper plus de six cents mètres dans un chemin creux, sous le couvert des arbres. L'avant-garde part au trot et arrive en haut en près d'une heure. Le reste monte plus ou moins péniblement, très difficilement même pour certains. C'est le moment où Luc demande à Jean de fermer la marche, pour se donner lui-même à fond physiquement au moins une fois par jour. La pente est raide, et les pieds roulent curieusement sur le tas de feuilles sèches tapissant le fond du chemin creux. Du pied, David dégage les feuilles et découvre un lit de vingt centimètres de grêlons, tombés lors de l'orage de vendredi soir, et conservés en armoire frigorifique sous le couvert des arbres par la couche de verdure hachées ce soir-là ! À mi-pente, ils entendent des cris en tête. Ce sont les premiers qui redescendent à nu (c'est-à-dire sans le sac, pour un marcheur) pour porter le paquetage des plus fatigués. Philippe en a les larmes aux yeux. Ces gaillards qui ne craignent rien sont en même temps de grands tendres et des copains attentionnés. Luc note avec satisfaction que Ruth, Christophe et Valérien font partie de l'escouade des Saint-Bernard. Il se passe quelque chose ! Le pari

n'est pas gagné, mais cela avance. Accompagnant cette équipe, des bruits les plus divers se mettent à circuler : il y a un camping en haut, avec des douches... Ce mot agit miraculeusement les premiers jours du raid. La douche, signe de civilisation, de confort, de bonne odeur. Puis, au cours du temps, il perd de son attrait. Se laver, bien, mais ensuite, il faut remettre les mêmes vêtements, qui eux ont gardé l'odeur. Dans la liste du matériel, il y a quatre pinces à linge pour sécher après lavage le deuxième T-shirt ou ses culottes sur le dos du sac. Mais souvent on oublie, et une équipe bleu, blanc, rouge au départ finit souvent son périple dans les gris bleuté, gris souris et gris tomate, ce que l'on désigne pudiquement par le terme d'Isabelle !

Aujourd'hui, le mot « douche » agit encore miraculeusement sur les plus déprimés. Ils reprennent vie et trouvent on ne sait où la force d'arriver au sommet. Le tableau qui s'offre à eux ne correspond en rien à l'annonce faite en cours de route, grossie par les fabulations personnelles : un pré en pente, avec une merveilleuse vue sur les hautes montagnes des Alpes, un seul endroit horizontal, occupé par un cabanon venu ici on ne sait comment, et rien d'autre. Rien. Pas de camping, pas de douches, pas de douche ! Rien. Les derniers venus

s'asseyent, prêts à pleurer. Les premiers les regardent, amusés. Luc cherchera à savoir comment s'est créé le faux bruit, il ne le saura jamais. Une dame sort du cabanon, salue avec chaleur ces trente sympathiques sportifs. Son accueil se fait plus froid quand elle apprend qu'ils vont passer la nuit près d'un refuge qu'elle croyait solitaire ! Déjà, ceux qui se sont remis du choc montent les tentes dans la partie la moins en pente. Le temps n'est pas assez sûr pour dormir dans le bois, encore plus accidenté, et plus loin la crête semble aller en s'amincissant : il faut donc dormir ici. Chacun prépare sa couche le mieux possible pendant que les brûleurs font entendre un bruit qui fait à l'avance du bien à l'estomac.

Ce soir, pas de feu de camp possible. Il est dix heures quand ils ont fini de manger, et le réveil est à six heures demain matin. D'ailleurs, personne n'a besoin de se faire bercer, et le seul souci de la nuit va être de se ripper régulièrement de quelques centimètres vers le haut de la tente. Luc, en vieux renard, n'a pas monté la sienne. Il dort contre le tronc d'un arbre au haut de la pente, un peu plié en deux, mais sûr au moins de ne pas aller plus bas !

* * * * *



CHAPITRE SIXIÈME

Premières fatigues

Lundi 4 juillet, quelque part dans les Alpes, six heures du matin

740 km du but

Chère Hélène,

Comme prévu, je n'ai pu me confier à toi aussi régulièrement que voulu. Hier j'étais si fatiguée que je n'ai songé qu'à une chose : à mon lit, pardon à ma natte. Pourtant, ce n'est pas mon premier camp, mais je trouve que celui-ci démarre fort. Ce matin, cela va mieux, et j'ai réussi à me lever tôt pour venir t'écrire. C'est un exploit, car je suis plutôt du genre à être une des dernières debout. Je suis récompensée de cet effort, car ce matin est merveilleux. Plus une seule ombre au ciel. Le soleil levant éclaire la Montagne, grosse masse à l'ouest de nous : il nous semble pouvoir le toucher de la main. Et personne en vue, aucune trace de vie humaine, si ce n'est nous. Le chef est appuyé contre un tronc d'arbre, un peu en contrebas, il range ses cartes et son plan de route qu'il

vient de consulter. Sandro est assis sur sa natte, un bonnet sur la tête, en petite tenue, et il se masse avec je ne sais quel onguent qui sent bon jusqu'ici. Mon Dieu ce qu'il est mince. On dirait une planche anatomique des muscles seuls ! Tout le monde n'a pas dû prendre soin de remonter régulièrement dans sa tente, car elles présentent un aspect curieux. Elles sont boursouflées du côté vallée, les structures voilées à en craquer, et leur hauteur a diminué de moitié. Certaines de ces tentes-igloo ressemblent plus à un œuf qu'au prisme du départ. Oh, je viens d'assister à une opération qui me trouble dans le fond de moi-même : une naissance. Encore une ! Luc tire délicatement la fermeture-éclair d'une tente, et un corps encore endormi glisse sans peine sur le gazon humide, suivi bientôt de son jumeau dans son enveloppe bleue. Une fois une dizaine de ces nouveau-nés mis au monde, Luc prend son appareil de photo, et se régale. À défaut de fessée pour leur faire prendre la première bouffée d'air, il plonge dans la masse, et comme par hasard tombe sur Barbara qu'il entreprend de faire vivre. Quel cri, quelle hurlée. Je ne pensais pas que d'un humain pouvait sortir un son pareil, évoquant la perte d'un membre arraché vif, une tête coupée qui pourrait crier son effroi au monde ou une vision

*de la fin des temps ! Toute la nurserie a vite appris à respirer, les tentes s'ouvrent, des têtes hagar-
des se trouvent assises elles ne savent comment, et Luc, ravi, demande : « Bonjour, c'est l'heure, il fait merveilleusement beau. Qui dort encore ? » en cherchant une autre victime. Mais pour ce matin, plus d'amateur à la naissance rapide. Barbara le regarde en dessous, l'air boudeur, et fait celle qui va se recoucher pendant que ses camarades rient autour d'elle.*

Je vais déjà te quitter ici, Chère Hélène, car le déjeuner se prépare, et je suis du genre lente à me préparer. Je déteste particulièrement être celle que vingt-neuf paires d'yeux attendent, quand je rentre des toilettes forestières mon rouleau de papier à la main ! Bien à toi.

Ève

Pendant que les brûleurs tiédissent l'eau pour le lait au chocolat et essaient d'en chauffer pour le thé, le camp s'active. Très vite, chacun a empaqueté ses affaires, dans un ordre précis : au fond, le sac de couchage. Par-dessus les cornets avec habits de rechange. Tout en haut viendront les affaires du repas, le chandail pour les pauses. Dans les poches latérales, le papier de toilette, le sachet

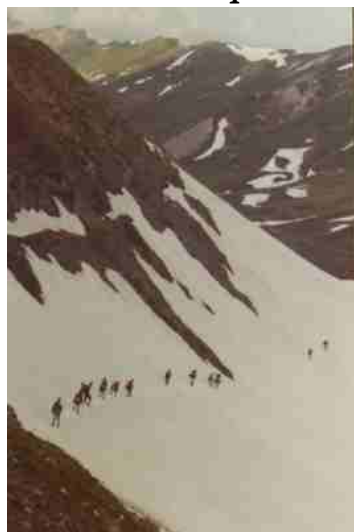
faisant office de trousse de toilette, et divers objets personnels. Poche du haut, bande lumineuse et lampe de poche. Ah oui, ne pas oublier la lampe de poche dans la tente, sous peine de devoir tout défaire. Voilà. Rouler la natte et l'attacher sur le bas du sac, bien serrer, et faire de même avec la pèlerine sur la poche du haut ! Le marcheur organisé sort ainsi de sa tente le sac équipé et prêt à la démonter. Pour d'autres c'est une valse, dont les préludes ont été le besoin de tout mélanger dans le sac ou de tout en sortir. Alors que les tentes commencent à être au sol, celle des désordonnés fait des bonds, aux sons de jurons plus ou moins sonores et des appels du chef du genre : « La n° 3, cela se bouge un peu ! » Finalement habitants et matériel giclent hors de la tente, et les sacs se font en plein air, alors que les autres participants commencent à avaler leurs tartines. Le temps du déjeuner permet de sécher un peu les toiles, et une fois le repas fini, elles sont roulées finement pour pouvoir entrer dans un étui solide, mais de taille un peu juste. Nouvelles crises de nerfs pour certains, dont le boudin ventripotent n'arrive pas à se glisser dans la housse, et qui s'obstinent. Il faudra qu'un aîné les aide, déroule le tout, et leur présente un rouleau obtenu par ils ne savent quel tour

de passe-passe ! Par ce beau jour ensoleillé, la troupe s'ébranle à sept heures trente.

Les anciens savent que c'est aujourd'hui le troisième jour. Jour généralement plus dur que les autres. Les muscles aguerris par les entraînements ne donnent pas encore leur maximum, le corps ne récupère pas assez la nuit, le grand air saoule et fatigue et les toxines de la vie civilisée ne sont pas encore toutes éliminées ! Pour améliorer la situation, le tracé d'aujourd'hui passe par une longue pente sur un flanc sud, sans un replat, sans une ombre, certainement une piste de ski pendant l'hiver. Les premiers ne seront en haut que vers onze heures, après presque deux heures de grimpe continue. Derrière, une sélection implacable mais heureusement momentanée trie les camarades en un long ruban transpirant. À dix mètres du col, une pelure de pastèque.

Vision de bord de mer et de farniente, bruit du couteau crissant sur l'écorce vert-foncé du fruit qu'il va entamer, découverte enfin des cellules juteuses et colorées. Dans les bouches sèches, on déglutit par réflexe la rare salive produite par cette image de paradis... Une simple pelure sèche, abandonnée par quelque touriste ignorant le désastre moral que son déchet va occasionner !

Fort heureusement, le spectacle qui s'offre en haut fait vite oublier la montée. La Montagne, dans toute sa splendeur est là, on dirait à côté. Une vallée et de nombreux kilomètres la séparent du groupe, mais on ne s'en rend pas compte. En plus, tout le plateau est couvert d'une épaisse couche de neige croûtée qu'il faudra traverser tout à l'heure ; cette étendue complète l'illusion d'être à la base même de la montagne. Et de nouveau cette impression d'être sur le toit du monde, libres et seuls.



L'heure qui suit va se poursuivre dans cet enchantement, sauf pour Luc qui ferme la marche. Car, au bout d'un moment, le beau plateau s'est réduit à un passage de cinquante centimètres de large, heureusement sans glace, bordé de part et d'autres de flancs à quarante-cinq degrés, eux gelés et glissants, menant on ne sait où. Il se met alors, dans son angoisse, à maudire les tracés conseillés, leurs avertissements pour des endroits qui n'en valent pas la peine, et leur mutisme sur des passages obligés comme celui-là. Il n'ose même pas imaginer cette traversée par forte pluie ou par légère neige.

Mais devant lui l'équipe chante, rit et discute sans souci. « Peut-être qu'une planche posée sur le vide arriverait à les émouvoir ! se dit-il. Il reprend le moral en voyant le chemin descendre en une belle glissade de neige vers une route plus praticable. Un concours de ski sur deux pieds s'organise instantanément et les descendeurs glissent, souvent entraînés en arrière par le poids du sac.

Simon effectue un parcours correct, aidé par son centre de gravité assez bas ! Bob le hockeyeur risque de verser, retrouve son équilibre et réussit l'ahurissante prouesse de descendre sur un seul pied. Pour Catherine, c'est un jeu d'enfant, et la mascotte du groupe arrive en bas sous les vivats. Mathieu et Fabienne font un duo presque réussi en se donnant la main, mais le déséquilibre soudain de l'une les jette tous deux à terre, et ils finissent la piste en essayant désespérément de se freiner des mains. Peter a l'avantage des bâtons et, malgré ses pattes à ménager, effectue une impressionnante descente par sauts successifs. Ruth, glissant sur le dos et tête en bas pour mauvais départ, décourage les velléités des moins téméraires, qui préfèrent descendre en se taillant dans la neige de petites marches prudentes.

Le repas de midi est frugal. Une erreur d'interprétation de cartes (la première mais pas la dernière !) laissait croire au départ qu'on serait dans un lieu civilisé avant midi. D'ici, on voit nettement le but de la journée : une bourgade à environ deux ou trois heures de marche. Donc, ceinture ! Plus de pain, un peu de fromage et une plaque de chocolat. Heureusement, un ruisseau permet de remplir les gourdes, et du moment qu'ils sont bientôt arrivés, tout va bien ! Jean essaye de modérer l'enthousiasme en rappelant que les chemins, parfois, peuvent nous réserver des surprises, mais personne ne veut l'entendre.

L'après-midi débute donc joyeusement, sur un chemin d'aiguilles de mélèzes et avec de temps en temps la vue rassurante du but à atteindre. David chemine avec Jean. Ces trois jours lui ont déjà plus apporté que de nombreuses semaines aux Tilleuls. Il sent qu'il doit parler de ce jour funeste.

— C'est beau, ce paysage, bleu du ciel, vert et brun des mélèzes, blanc de la neige au loin, gris des rochers !

— Je suis content que tu le voies, car les autres, je ne sais même pas s'ils le regardent !

— C'est que je suis un peu différent des autres, vous avez dû le remarquer !

— J'ai bien vu que tu ne te liais pas beaucoup, sauf ce matin où tu as marché avec Catherine. Mais en quoi te trouves-tu différent, tu peux le dire ?

— Est-ce que vous vous sentiez très garçon, quand vous étiez jeune ?

— Oh, je crois. Je jouais aux indiens, ma mère me faisait quelques faveurs parce que j'étais le mâle de la famille, mais je me souviens aussi avoir joué à la poupée !

— Et vous avez des enfants ?

— Oui, trois. Une fille, que tu aurais pu traiter de garçon manqué quand elle tapait sur ses frères ou quand elle jouait dehors, mais qui est une fille très douce et très câline quand elle veut. Quant aux garçons, ils sont plus difficiles à comprendre. Ils essayent de s'affirmer en étant un peu macho. Mais sous cet air se cache une grande sensibilité qu'on pourrait appeler une sensibilité de fille. Heureusement, on n'est plus à l'époque où un garçon ne doit pas pleurer et où une fille doit être douce, bien élevée et au service de l'homme !

— Et moi, vous me qualifiez comment ?

— Tu désires que je te mette une étiquette, alors que je te connais encore très mal. Il semble que tu

te poses des problèmes d'identification. Tu ne veux pas me raconter ?

David et Jean s'arrêtent un instant pour laisser passer Luc et sa petite cour riante et bruyante, puis David se jette à l'eau, et raconte son aventure avec Richard d'une voix saccadée et souvent entrecoupée de sanglots...

— Et alors ce salaud (il parle de son père) m'a traité de tapette, en disant qu'il ne voulait plus d'un fumier pareil dans la maison, et que je n'avais qu'à aller gagner ma vie en jouant les travestis. Et ma mère qui ne disait rien, me couvrant de honte de son regard. Et pourtant je...

David ne peut aller plus loin dans sa phrase. Jean le laisse pleurer un moment, il est ému par cette douleur devant laquelle il se sent gauche et impuissant. Quand David s'est un peu calmé, il lui demande s'il désire qu'ils continuent à causer. David approuve de la tête.

— Si on essaie d'y voir clair, je crois qu'il y a deux partenaires dans ton histoire. Toi et ta famille. Quand ton père parle de fumier, de qui penses-tu qu'il a honte ?

— Ben, de moi !

— Il se met en colère si fort parce qu'il a honte pour toi ? Pourquoi penses-tu qu'il ait été si violent ?

Un moment de silence.

— Vous voulez dire qu'il a honte de lui, d'avoir fait un enfant dégénéré ?

— Dégénéré, c'est toi qui parles, ou ton père ?

— ...

— Si les adultes étaient assez honnêtes pour tout dire, beaucoup te raconteraient qu'il n'a pas été évident de se situer pour eux non plus. Beaucoup d'hommes ont eu avant la puberté des jeux avec les copains, des attouchements sexuels, ne sachant pas bien comment s'y prendre avec l'autre sexe.

Chez les filles, cela se manifeste autrement, par une passion pas forcément sexuelle, mais sous la forme d'une paire inséparable, comme un peu Anne et Maria. Et il peut y avoir les deux à la fois : un amoureux ou une amoureuse, idéalisé, intouchable, et le ou la partenaire du même sexe, plus facile d'accès. Donc, moi je ne pense pas que tu sois dégénéré. Tu n'es pas encore arrivé à faire ton choix.

— Et si je suis homosexuel ?

— Heureusement, la société ne te condamnerait plus comme l'a fait ton père. Mais je pense qu'une relation entre personnes d'un même sexe est moins riche. Tu peux aussi imaginer qu'avec les goûts de couture et de cuisine dont tu m'as parlé hier, tu rencontres une fille bricoleuse, réparant les voitures et tapant sur la table ! Tu aurais les goûts « fille », elle aurait les goûts « garçon » mais, au lit, toi tu auras le sexe garçon et elle le sexe fille. Tout est possible.

Ces derniers mots doivent évoquer quelque chose de précis pour David, car il sourit. Il semble plus détendu.

— Je pense qu'il te faut sérier ce que tu as à faire. Profiter de ce mois pour penser uniquement à toi, à te laisser vivre avec les autres, à choisir les « partenaires » filles ou garçons qui te plaisent, pour voir ceux qui te conviennent, et sans idée de bien ou de mal. Pour cela, et c'est le deuxième point, oublier ton père.

Je sais que ce n'est pas bien possible, mais en voyant qu'il y a d'autres adultes ici qui pensent comme moi, tu pourras nuancer son jugement. Plus tard, tu seras capable d'aller le trouver et de lui expliquer, s'il veut entendre, qu'il n'a pas de

raison d'avoir honte de toi. S'il ne veut pas entendre, ce ne sera plus ton problème !

— Merci, je veux arrêter là parce que cela fait un paquet à réfléchir ! Je crois que vous m'avez bien aidé. Déjà d'avoir pu en parler. Si vous jugez nécessaire, vous pouvez en parler à Luc, mais seulement à lui... Comme c'est beau, ce paysage, bleu du ciel, vert et brun des mélèzes, blanc de la neige au loin, gris des rochers.

Et il part en courant vers les autres, boule de boucles blondes éclairées par les rayons du soleil traversant la sombre masse des sapins bordant le chemin.



Alors que le moral de David est plus haut que jamais, celui de la troupe est en-dessous de tout. L'heure d'arrivée prévue est largement dépassée, la bourgade semble toujours aussi loin. Faute de lecture de carte ou sentier plus pratiqué, disparu sous les ronces ? On ne le saura jamais. Mais ce qui est sûr, c'est que prendre un chemin forestier carrossable double la longueur du parcours. C'est l'occasion pour les anciens d'évoquer une pareille situation en Corse (histoire de remonter le moral), où, surpris par la nuit, ils avaient dû dormir n'importe où, ne sachant absolument plus où ils

étaient. Une telle route rampe sur elle-même afin d'avoir une pente raisonnable pour les voitures, se perd à gauche, revient à droite, alors qu'en deux coups de jambes on parcourt dix lacets à la verticale. Mais pas question de ça ici. Ils sont dans une falaise, et il faut bien suivre la route à défaut de sentiers tout tracés.

Vers dix-huit heures trente, ils arrivent à la fin de ce maudit chemin. Ce serait le moment de souper pour retrouver des forces et donc le moral ! Mais plus rien dans les sacs, à part la ration de secours de cinq cents grammes de hautes calories sous sachet scellé, pour un cas extrême. Il reste encore plusieurs jours en montagne, loin de tout, il vaut mieux ne pas y toucher. La tête du groupe s'est arrêtée d'elle-même, et les membres de la vaillante troupe gisent plus ou moins épars sur les bas-côtés de la route.

— Voilà le deuxième moment d'épreuve de la journée. Quand je citais le moral bas comme l'ennemi numéro un du marcheur, avant de partir, je voyais bien que certains ne comprenaient pas de quoi je parlais. Maintenant, vous êtes tous au parfum ! Courage. Vous avez vu ce matin qu'après la pluie vient le beau temps. Sachez aussi que votre déprime est en grande partie physiologique.

— Moi j'm'en fous d'ton physiologique, j'aimerais becqueter !

— Moi aussi, Valérien, mais on n'a plus rien, à part les rations qu'on ne touche pas. Qui a un reste de quelque chose ? Faites un partage, surtout aux affamés qui versent facilement.

Quelques morceaux difformes sortent des sacs, miettes de biscuits, bonbons, carrés de chocolat, dixième de sandwich oublié, mais rien qui puisse tenir valablement au ventre. Luc poursuit :

— Il reste une heure et demie jusqu'au village. Ça, je peux vous le promettre ! Peut-être une demi-heure ensuite afin de trouver un endroit pour dormir. Sandro est déjà en avant avec Étienne pour trouver de la nourriture avant que les magasins ferment. C'est un pays béni pour cela, ils restent ouverts plus longtemps que chez nous ! Nous marcherons exceptionnellement en troupe : Guillaume devant, puis les plus fatigués, encadrés par ceux qui ont gardé le moral, les bons marcheurs derrière. Les plus faibles, vous ne quittez pas d'une semelle celui qui vous précède, compris ? Sac au dos !



Vers vingt heures quinze, toute l'équipe se repose dans un camping, à la sortie opposée du village, bien sûr. Une montagne de nourriture gît sur une natte : pâté, poulets et rôtis chauds, salades diverses, jus de fruit et vin rouge pour les plus grands. Sandro a déniché un traiteur, fait la razzia de tout ce qu'il trouvait dans le magasin, pendant que la femme du commerçant frappait à la porte arrière de la boulangerie pour trouver un reste de pain. Ils ont cherché un lieu pour dormir, ce sera le camping, tant pis, on ne va pas faire les difficiles ! le traiteur y a porté la nourriture dans un premier voyage, et au retour a rencontré les restes de ce qui était une fière troupe le matin. Pris de compassion, il a fait une deuxième fois le trajet avec des sacs, personne n'allant jusqu'au déshonneur suprême d'être transporté pour le dernier kilomètre !

Luc fait le bilan ! Fabienne, dans sa tente, s'est payé une crise de nerf ; elle dort après des pleurs et des cris que Mathieu, désespéré, n'a pu endiguer ; elle ira mieux après ! Barbara, Steeve, Anne, Ève et Simon pleurent à chaudes larmes assis devant la nourriture, réaction à la dure journée et bonheur devant tant de bonnes choses alimentant alternativement ces déluges ; pas grave ! Bob, Peter et Maria sous la douche ; pratiques ! Simon

étale soigneusement ses affaires pour préparer sa nuit ; maniaque au possible ! Il n'y a que Josué qui l'inquiète, parce rien de ce qui se passe en lui ne se voit. Un mur. Il a marché avec les autres, a un peu discuté, n'a surtout pas donné son sac à porter et il attend maintenant le moment de manger, ses yeux noirs appelant au secours, mais tout son être refusant l'aide qu'on aimerait lui apporter. Luc en est là de son observation quand Anne et Maria viennent lui demander de la monnaie pour téléphoner à leurs parents. Il bondit :

— Qu'est-ce que vous voulez leur dire ? Que vous êtes crevées, que rien ne va plus. À la voix du petit frère vous allez pleurer au téléphone. Dans une heure, tous les parents des marcheurs seront inquiets, alors que vous, repus et bienheureux, dormirez à poings fermés ! Ensuite, il faudra leur retéléphoner pour dire que tout va bien ! Mais quand ? Pendant deux jours on va être loin de tout !...

Fatigué lui aussi, il ne se rend pas compte que le ton de sa voix monte, et toute l'équipe écoute, ravie, une grande envolée du Chef en Chef.

— ... À part cela, et c'est beaucoup plus profond, pourquoi vous êtes parties ? Pour téléphoner tous les soirs à papa-maman-petit-frère-canigou-

ronron ? Vous serez comme ces touristes cherchant l'aventure le plus loin possible et qui, des confins de la Patagonie, téléphonent régulièrement pour savoir le temps qu'il fait chez nous ! Mais coupez, tonnerre, coupez ce cordon ombilical. Ce sera aussi salubre à vos parents qu'à vous-mêmes...

Sandro juge que le moment est tout à fait opportun de crier « à table ! » Cet appel aux biens charnels coupe net Luc dans son lyrisme et met fin à toute urgence téléphonique, jusqu'à la fin du camp d'ailleurs !



Josué, tout en mangeant de bon appétit, a en effet plongé ses yeux noirs dans son passé. Il revoit intensément le soir où son père, pardon, son beau-père, s'était montré sous son vrai jour : un sale faux-jeton !

Il devait approcher des douze ans, et avait gagné un voyage en avion de plaisance à la suite d'un concours dans le journal.

— Donne ce papier. Ce sera Judith qui ira. C'est fini d'avoir tous ces privilèges. Tu dois déjà t'estimer heureux que je te loge et nourris depuis

ta naissance, sans qu'en plus tu aies plein de fa-
veurs que mes enfants n'ont pas...

— Claude !...

— C'est vrai cela, c'est ton fils, mais pas le mien, finalement. Je n'ai jamais fait de différence, mais tu dois avouer que... Josué n'entendait plus rien. Cet homme pas son père... Dans son esprit, l'évidence de ces paroles faisait son chemin sous forme d'un lourd marteau écrasant toute affection, le libérant en même temps de cette angoisse inconnue qui l'occupait depuis longtemps. « Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? Sale hypocrite ! Des menteurs, tous des menteurs... ».

— Josué, ne nous regarde pas comme cela, tu me fais peur !

Lui, l'œil sec, était sorti de table, vidé pour longtemps de tout sentiment.



Le lendemain matin Luc, ayant décidé de les laisser dormir jusqu'à huit heures, prépare sa journée. « Tant pis, on perdra encore dix kilomètres , ce qui va faire vingt de retard au bout de trois jours ! » Il y a dix ans, le même genre de situation lui aurait fait se poser la question de la suite possible de l'opération. Aujourd'hui, il sait

que ce retard se rattrapera. Il donne ses instructions à Jean et Guillaume, puis part en avance avec Sandro, Florence et Étienne pour être sûr d'arriver assez tôt à la ville voisine. Il faut prévoir de la nourriture pour deux jours, et les magasins sont généralement fermés de midi trente à passé trois heures. C'est ce genre d'horloge que le chef doit avoir dans sa tête : faire correspondre haltes et achats pour ne pas être bloqué inutilement deux ou trois heures au milieu d'une journée.

C'est un vrai plaisir de faire les courses sans être pressés ; partis deux heures avant les autres, et ayant bien gagné une demi-heure sur le trajet par leur marche effrénée, ils disposent presque trois heures de « liberté ». Ils posent les sacs au lieu de rendez-vous, un kiosque à musique au milieu d'un parc ombragé. Luc reste en vue, sur un banc, Sandro s'occupe des petits achats du genre compléments à la pharmacie et les deux autres font les courses avec de fréquents retours, les bras débordant de victuailles. Assez vite, Sandro a terminé et il va s'asseoir à la table d'un petit troquet, au soleil, allume sa pipe devant un petit café serré, ouvre le journal qu'il s'est acheté, et se plonge dans une demi-heure de vraie liberté, sans camp, sans horaire, sans chef. Il le fait sans remords, sachant que celui-ci a horreur de quitter son poste,

mais qu'il n'interdit pas de tels plaisirs aux cadres. Il doit d'ailleurs être en train d'écrire un article pour le journal local, qu'il va faxer avant la fermeture de la poste. Donc loin les soucis, loin le camp, Sandro est au soleil, en vacances, sur une terrasse de café...



Sans nous en rendre compte, nous avons abandonné nos héros tout un après-midi. Depuis, le ciel s'est couvert, la nuit est presque tombée, il fait froid. Après avoir attendu le souper accroupi dans sa pèlerine pour garder le peu de chaleur qui lui reste, chacun a avalé sa ration de riz, nettoyé plus ou moins bien sa gamelle et s'est calfeutré dans sa tente. Le haut du corps sorti de son sac de couchage, mais couvert d'une polaire, Ève essaie d'écrire, les doigts gourds et la main tremblante.

Mardi 5 juillet, haut dans les montagnes.

À 680 km du but

Bienheureuse Hélène,

Je t'appelle bienheureuse parce que tu dois être au chaud, bien tranquillement à la maison, à regarder le ciel couvert et les nuages gris filant ra-

pidement vers l'est. Pendant ce temps, moi j'entends le vent qui hurle sur la tente et je m'attends incessamment à une chute de pluie. Transie et grelottante dans mon sac de couchage, je n'ose pas penser au lever demain matin, s'il pleut et fait froid comme c'est possible à plus de deux mille mètres d'altitude. Je continue donc le rapport de nos activités, interrompu, sous le kiosque, par l'heure du départ. J'en suis restée à l'abandon de la guitare à un touriste véhiculé de notre région. Je ne vais pas te raconter chaque fois nos kilomètres en détail, simplement dire que la forme est maintenant là, et que malgré le départ tardif nous avons effectué une étape de plus de trente kilomètres efforts. Après-midi calme, avec lente montée dans une vallée menant à un col. La réelle difficulté n'est apparue que vers les cinq heures : pour atteindre le passage, il a fallu grimper un névé très en pente, vierge de tout chemin. Le temps d'une pause pour grignoter (il n'était pas question de souper et de partir après, le ciel devenait trop menaçant) permit à Sandro, Mathieu et Michel, alpinistes chevronnés, de tailler des débuts de marches, et fixer la corde fine, que nous emportons toujours par sécurité. Sandro est resté en haut, les autres à mi pente, on sentait Luc assez tendu. Chacun a grimpé à tour

de rôle. On a dû aider Justine et Catherine qui avaient le vertige, et Mathieu les a poussées jusqu'en haut. C'est vrai que c'est impressionnant, ce névé. Collée à la glace de ce flanc nord, le sac te tirant en arrière, tu sens que tu ne tiens que par les marches fragiles sous tes pieds. Il ne faut donc penser à rien d'autre que de monter !

Arrivés en haut, nous n'étions pas au bout de nos peines. Le col nous contenait à peine tous, son sol était constitué de terre à moitié gelée, un vent violent nous glaçait et la descente se présentait sous la forme d'une crête recouverte de boue glissante. Justine, de plus en plus paniquée, se souvenant d'un accident de ski à un col assez semblable, refusait d'avancer, grand torse essayant de se lancer mais jambes vissées au sol, long cou tendu en avant, mais yeux remplis d'effroi. Finalement Sandro lui a donné une paire de claques, l'a prise par la main, et est descendu en une lente glissade ces cent mètres dangereux. Le groupe put enfin suivre, le passage bloqué par Justine étant libéré.

Je ne te dirai pas, Chère Hélène, que nous en sommes tous sortis sans boue sur les pantalons. Si je claque des dents à l'heure où je t'écris, c'est que je suis mouillée jusqu'aux os ! Après une

heure de marche, nous sommes arrivés à une altitude raisonnable, sur un petit plateau dominant la plaine, à un abri relatif du vent.

Je te quitte là pour m'enfouir complètement dans mes plumes et trouver, dans le pays des rêves, le soleil nécessaire pour me réchauffer.

Un glaçon boueux : Ève

* * * * *



CHAPITRE SEPTIÈME

Radio – Zinzin

Ce mercredi 6 juillet, Luc se réveille à son habitude vers les cinq heures du matin, et il réfléchit à la journée qui va venir. « On a passé un col assez haut hier soir, maintenant c'est la descente vers la plaine. Pas forcément facile, la descente. Une ville en bas, donc des courses possibles en fin d'après-midi ; on n'est ni dimanche, ni lundi ? non. Donc pas de problème. Personne de blessé, sinon Peter et Raoul. Il faut que je fasse attention à Valérien, je me demande s'il n'est pas jaloux, ou plutôt, s'il ne demande pas qu'on s'occupe de lui, comme un petit, malgré son âge ». Au bout d'un moment, il se rend compte que le silence est anormal. Il met ses souliers, à l'abri sous l'abside, et ouvre celle-ci : cinquante centimètres de neige recouvrent la petite plaine où ils campent. Plus trace de nuages, que le blanc de la neige, le gris des rochers et le bleu soutenu du ciel. Pas encore de soleil pour faire chanter ces couleurs plates, mais assez de lumière pour prendre une photo. C'est la première fois qu'ils sont ainsi pris dans la neige. « Heureu-

sement qu'elle est venue après notre passage du col, sinon nous étions bons pour attendre une demi-journée de l'autre côté ! » Il prend quelques photos, cherche les brûleurs. Par chance, Étienne les avait comme chaque soir couverts avec les casseroles. Les provisions ont l'air à l'abri sous une pèlerine rouge qui dépasse en partie du lit blanc de la neige. Donc rien de grave. À six heures, il procède à l'appel, sans secouer les tentes comme il le fait d'habitude, ni entrer dans certaines pour réveiller les récalcitrants. Le spectacle de l'ahurissement de certains, de l'air catastrophé d'autres vont lui suffire pour aujourd'hui et le faire rire un bon moment. Assez vite, de petits plaisantins voient ce qu'on peut faire avec d'une part de la neige, et d'autre part des personnes encore endormies pointant innocemment leur nez...

Au bout d'un moment, l'ordre est revenu, et les tentes sont pliées à peu près dans les temps prévus. Il est passé sept heures trente, et chacun attend, le sac sur le dos, ne pouvant pas s'asseoir dans la neige se transformant en ruisseaux. Tous sont prêts ? Non ! Sandro est assis sur sa tente encore déployée, et, tranquillement, il allume sa pipe journalière. Luc attend un peu, et comme manifestement son ami ne semble pas vouloir se presser, il décide de lui demander s'il ne voit pas que tout

le monde l'attend. Alors Sandro éclate. Il est en vacances, et en vacances il ne prend pas de montre. Il a eu à s'occuper de plusieurs tentes en panne, et maintenant il prend du bon temps ! Luc se calme en se souvenant à temps de la définition que Sandro s'est donnée de lui-même : « un autiste extraverti ! » L'orage passe et, à huit heures moins dix, les souliers peuvent enfin entraîner leur propriétaire dans des chemins transformés en rivières.

Vers les dix heures, un promontoire permet un merveilleux coup d'œil sur une vallée alpestre dont le fond est encore dans l'ombre. Seul un gros serpent argenté semble vivant sur cette plaine, avec des méandres en petits deltas. Un très grand nombre de ruisseaux lui livrent en hommage l'eau du jour, résultat de la fonte de la neige de cette nuit. Sandro s'approche de Luc. Toute cette eau l'inspire et il suggère discrètement de mener ses ouailles en bateau en leur faisant croire qu'on aura des marais à traverser dans la soirée. Il s'est rendu compte qu'il y a toujours des oreilles qui traînent du côté des cadres, et que c'est le moment de désinformer les dites oreilles. Ils se mettent ainsi à causer, le plus naturellement du monde :

Luc

— Tu vois les marais, là-bas où c'est vert foncé. Tu n'oublies pas qu'on doit les traverser, ce soir. Ils me préoccupent !

Sandro

— Non, je n'oublie pas. J'irai vérifier avec Étienne qu'on prenne assez de nourriture pour que, si on est coincé au milieu d'eux, on passe la nuit sans avoir faim.

Luc

— Il ne faudra pas oublier, non plus, de faire mettre les nattes sur le dessus des sacs. Si l'eau monte trop, qu'on puisse se coucher dessus pour flotter !

Et rien de plus ! Une oreille devait être totalement déployée, car peu à peu des questions viennent au sujet de ces marais.

Sont-ils si dangereux, est-on obligé de passer par là ? Tout au long de la journée les deux compères répondront avec le plus grand sérieux, mais sans se regarder, de peur d'éclater de rire. Et peu à peu les plus anciens, habitués aux farces des cadres, entreront dans le jeu, ajoutant parfois des détails si gros que Jean aura peur qu'ils fassent

tout échouer, mais avalés gloutonnement par de jeunes appétits innocents !

À chaque course, Sandro promène avec lui un micro. Cet appareil fait souvent taire les groupes les plus excités, car les adolescents n'aiment généralement ni leur voix, ni leur portrait. Sandro les amadoue avec des émissions radio en italien de cuisine, et finalement piqués au jeu, ils se donnent en plein. Dans la longue descente vers la plaine, il est entouré d'une équipe bruyante qui a du mal à retenir son rire au milieu d'une émission.

Sandro

— Ici Radio-Zinzin, en plein voyage avec les valeureux marcheurs de l'AMCE. Je me tourne vers une valeureuse marcheuse. Mademoiselle Maria, quelles sont vos impressions sur cette course ?

Maria

(voix de présentatrice de périphérique)

— La route est longue, les godillots font mal, le soleil tape, les profs sont chiants.

Sandro

— Oui, bref, enfin, Monsieur Étienne, vos impressions !

Étienne

— Nous descendons un flanc sud de montagne, donc nous sommes au nord de la vallée qui s'étend à nos pieds. Les rhododendrons gazouillent, les oiseaux fleurissent, et notre esprit est en pleine vadrouille !

Sandro

— Chers auditeurs de Radio-Zinzin, vous pouvez apprécier le haut niveau de philosophie que nous atteignons sur ces cimes enneigées. Mais je vois Monsieur Bob qui nous dépasse. Monsieur Bob est un spécialiste du hockey sur glace. Il en garde l'allure : cinq minutes de pas de course, puis repos sur le bord de la route. N'importe qui crèverait à un tel rythme, mais Monsieur Bob, lui, fait des centaines de kilomètres ainsi.

— Monsieur Bob, vos impressions pour nos auditeurs ?

Bob (Bruit de halètement très fort)

— Hehehehehe !

Sandro

— C'est le moment de notre concours journalier. Nous vous présentons le petit Steeve, cheveux frisés, yeux brun foncé et malicieux. C'est un champion poids-plume dans sa catégorie. Après des

heures et des heures de travail assidu, le jeune Steeve est à même de vous émerveiller par le rot le plus fabuleux que vous aurez, je pense, Chers Auditeurs, jamais entendu. Monsieur Steeve, à vous. Notre chronomètre est prêt. Vous recevrez un mètre de chocolat Toblerone par seconde bruyante. Allez-y !

Steeve, qui avalait le plus possible d'air pendant la fin de ce commentaire, produit un rot long, modulé, résonnant dans la vallée, et déclenchant des rires et des cris de dégoût :

— Oooooohhhhh yéééééééééé !

Sandro

— Bravo, Monsieur Steeve. Vous avez gagné exactement quatre mètres et demi de chocolat. Mais je vois que notre présentatrice Anne me fait signe derrière la vitre du studio. Je lui passe immédiatement la parole. À vous l'antenne, Anne !

Anne

— Mes chers auditeurs, Radio-Zinzin connaît de graves difficultés financières. Nous avons dû nous résoudre à introduire des plages de publicité dans nos émissions.

Donc, réclame !

Maria

— Les fromages « le Capucin » sont les meilleurs, ils vous présentent ce soir leur nouveau-né...

Tous (un air de messe)

— ... les tomm' à Mas-sa-aa – Amen – Baaahhh !

Arrivés à ce point de l'émission, ils éclatent de rire, empêchant toute suite dans l'immédiat. Pris par leur jeu, ils n'ont pas vu qu'ils sont les derniers, et leurs hurlements font s'arrêter les marcheurs de tête, inquiets pour la santé morale de leurs aînés !

Les tommes à...



... à qui d'ailleurs ???

Sandro, rejoint par Luc, commente :

— C'est fou comme loin de la télé, ce vrai chewing-gum pour l'œil, et des baladeurs, ils doivent créer. Ce n'est pas toujours d'un niveau suprême, mais c'est souvent drôle. Ils en sont vraiment au stade où les jambes fonctionnent toutes seules, et où ils ont tout leur temps pour causer et inventer.

Le repas de midi, pris à l'altitude des premiers mélèzes, est déjà loin, et nous approchons du moment tant attendu des quatre heures (c'est-à-dire qu'il en est cinq) quand la troupe arrive dans une bourgade. Une heure de pause, le temps de faire les commissions. Sandro part en avant, soit disant pour se renseigner sur les marais. Réellement il part à la recherche d'une ferme-restaurant qu'on lui a signalée deux ou trois villages plus loin. Étienne a reçu la consigne de ne rien acheter pour le souper ; il sait ce que cela veut dire ! Les courses faites, on repart pour marcher encore deux bonnes heures.

Le soleil a déjà disparu derrière le col passé hier soir, quand nous retrouvons Sandro sans son sac. Il est revenu en arrière nous faire part, la mine catastrophée, de tout ce qu'il a appris sur les marais. Il nous montre le haut de la plaine, où les brumes du soir peuvent être prises par un esprit crédule pour de sinistres vapeurs. Luc arrête son équipe à

trois cents mètres de la ferme-auberge dénichée par Sandro. Il fait le point, découvre que, erreur incompréhensible, l'équipe des courses a oublié d'acheter le souper, croyant que... Croyant que...

Luc explose. Traverser les marais sans souper, est-ce possible ? Une discussion s'engage, perfidement alimentée par ceux qui sont dans le coup.

Certains sont pour, d'autres aimeraient attendre le lendemain. Finalement, on charge Steeve, David et Fabienne, qui malgré son âge marche candide-ment dans la combine, d'aller acheter deux kilogrammes de riz à ce paysan, là-bas au coin de sa ferme. Ils y vont, suivis des autres.

— Ouais, du riz, pour aller où ?... Aux marais ?... Ah, mon Dieu, c'est impossible à traverser sans un guide... Oh oui, je peux vous y conduire. Mais attention à l'eau ferrugineuse. Oui, mais avez-vous acheté des lunettes vertes ?... Non ?... Et ainsi de suite jusqu'au moment où les cadres, mourant de faim, annoncent la bonne nouvelle du restaurant. La plaisanterie est vite pardonnée devant une telle perspective ! Cela fait cinq jours que l'on marche, quel plaisir d'aller s'asseoir au chaud et de manger un plat cuisiné en n'ayant que les pieds à se mettre sous la table !

* * * * *



Le cadre de si beaux rires !!!

CHAPITRE HUITIÈME

Première veillée : la Déesse Stella

Ce soir, Jean commence à raconter.

— Comme vous l’avez vu avec les marais, les cadres aiment faire des farces, souvent bien montées. Nous étions en République tchèque, un camp touristique qui m’a beaucoup plu. Pas trop de kilomètres, de jolis petits hôtels d’où nous rayonnions 2-3 jours de suite. Puis nous allions au suivant, 50 km plus loin... (là Jean baisse la voix par pudeur)... en autocar !

Cris horrifiés de l’assemblée devant une telle déchéance (mais teintés aussi d’un peu d’envie) !

Jean

— Par le hasard du programme préparé cette année par une amie tchèque du Chef, il était prévu que nous passerions deux fois au sommet du Sněžka, gros bloc en forme de tête chauve séparant la république tchèque de la Pologne. Passer deux fois au même endroit, quelle aubaine pour Luc, à condition de taire la chose ! Nous avions dé-

jà des plaquettes de chocolat au papier rouge comme celles que vous avez mangées aux pauses, de la marque *Stella*. Rien de tel pour débrider l'imagination fertile de notre chef.

Donc, au premier passage, avant de redescendre du côté par où nous étions montés, il s'isole discrètement avec Guillaume et Étienne, repère le chemin sur l'autre face, par où ils allaient arriver trois jours plus tard, vise une murette de pierres sèches le bordant, en face d'une maison de colonies, enlève deux pierres à la base, y glisse quatre plaquettes de chocolat *Stella* et replace soigneusement les pierres. Ni vu ni connu. Les trois larçons rejoignent la troupe cachant une grande jouissance devant la farce se préparant.

Le lendemain, on change d'hôtel, et le surlendemain, Luc informe un ou deux autres anciens de ce qu'il prévoit. Départ pour une montagne que les participants ne reconnaissent pas vu qu'ils ne l'ont pas encore aperçue de cette face. Après deux heures de montée, Étienne signale de drôles de vibrations dans le sol. Peu après Guillaume confirme. Se voulant rassurant, Luc leur dit que c'est normal, que depuis l'antiquité des phénomènes étranges se passent par ici, attribués à la Déesse *Stella*. Vous pensez bien que ces paroles rassu-

rantes sèment plutôt l'inquiétude. Il s'en suit des questions sur lesquelles notre Chef bien aimé brode abondamment, avec l'adresse d'y mêler des événements arrivés dans d'autres camps. Les plus méfiants, dont mon fils Jacques, s'éloignent de lui et vont habilement questionner les anciens. Et c'est là que la tactique s'avère payante : sans rien savoir de ce qui se trame, les anciens racontent des vérités, qui recourent la fable en construction. Bref, les rangs se serrent autour du Chef, et on fait une pause pour parler des ondes telluriques, des lieux de cultes sacrés.

Sandra

— Vous arriviez à ne pas rire ?

Justine

— Il faut dire que ce n'était pas évident mais même nous, au courant mais qui ne savions rien de la suite et du chocolat caché, nous commençons à entendre des craquements bizarres.

Jean

— Je continue. Nous sortons de la forêt, et à 200 m se profile le bâtiment de la colonie de vacances. À ce moment, le groupe s'arrête et Luc décrète qu'il va nous montrer que cette déesse est toujours très active, malgré notre monde moderne qui ne

croit plus en rien. Il commence à faire une sorte de prière où il remercie Stella de nous avoir sortis de la faim en plusieurs circonstances. Puis il déclare qu'il lui faut une prêtresse jeune et vierge, comme cela se passait autrefois pour les incantations. Catherine, la plus jeune à l'époque, est choisie. Mais je crois que je laisse la parole à Luc pour continuer, cela me permettra de revoir la scène comme si j'y étais.

Il cède la place à Luc, qui appelle Catherine en lui demandant si elle est d'accord de venir devant. Luc a mis dans sa poche 4-5 cailloux de taille différente.

Luc

— Jean a fort bien raconté. L'incantation terminée, j'explique que nous allons manger quatre plaques de chocolat *Stella*, mettre les papiers et emballages ici sous une pierre et que la déesse Stella va nous rendre ces quatre plaques pleines, dans un lieu qu'elle indiquera par la prêtresse. Nous mangeons les plaques, je mets les papiers bien pliés sous une grosse pierre et j'indique le lieu où se rendre...

Jacques (assis dans le groupe)

— Je te surveillais car je savais que c'était un gag mais, tout en le sachant, je n'arrivais pas à trouver

le défaut. J'ai juste eu l'impression que tu reprenais les papiers, mais avec tous les participants qui couraient, ce n'était pas facile à vérifier !

Luc

— J'ai senti que c'était limite car certains se retournaient ! Mais d'une part je ne voulais pas laisser des déchets sur la route, et surtout je me méfiais d'un mécréant qui viendrait voir si la Déesse avait bien utilisé les papiers. Puis Étienne a géré spontanément une mise en scène : tous, assis en trois rangs sur la plate-forme de la colonie, se sont mis à osciller ; Étienne, les yeux fermés, disait ce qu'il voyait : les plaques de chocolat qui arrivaient, traversant un ruisseau (il avait plu la nuit passée, on craignait que les plaques soient mouillées) et il a continué avec presque un simulacre d'accouchement pour faire arriver les plaques. Puis est arrivé le moment crucial, où j'ai eu une chance folle. Tu te souviens, Catherine ? (Il pose les cailloux par terre).

Catherine

— Oui et non ! Tu m'as dit de prendre un caillou, non pas celui-là, mais cet autre là, il sera plus facile à lancer. Puis avec des paroles tu m'as guidée, je crois que tu m'as dit de lancer autrement, que

cela irait mieux, mais j'ai été aussi apeurée que les autres par la suite...

Luc

— C'était le moment suprême de la manipulation, que j'ai expliquée vingt minutes plus tard au groupe assis à un kilomètre de là, pour le rassurer. Je leur ai montré comment on pouvait être manipulé, en démontant toute la mécanique comme je le fais maintenant avec vous.

Il prend Catherine par les épaules :

— Sous prétexte de choisir un plus beau caillou, je t'en ai fait prendre un qui, au juger de ta force, irait jusqu'au muret de l'autre côté du chemin ; en plus, en te le faisant jeter avec la paume ouverte vers le haut, la trajectoire était plus contrôlable, il ne fallait pas qu'il aille plus loin que la murette. Et en parlant je t'ai orientée vers les plaques. La chance (Merci Déesse Stella) a fait que le caillou est tombé pile à l'endroit voulu. Et...

Jacques

— ... et nous avons été six à nous précipiter et à enlever les pierres (Étienne devait être avec nous) pour trouver les plaques humides. Je gueulais "C'est pas possible, il y a un truc ! il y a un truc !" et les gars ont ouvert les plaques pour vérifier et je

vous promets que beaucoup avaient le trac ! Et heureusement que, comme a dit Luc, on nous a éclairés par la suite ! Maintenant encore, quand je dis Sněžka, je vois cette masse grise et dénudée et j'ai une impression de gêne !

Un silence suit la fin de cette histoire (vraie !), puis les groupes se mettent à discuter à voix basse, comme si sur ce haut plateau régnait aussi l'esprit du Sněžka et de la Déesse Stella.

* * * * *

Sous le regard de Sněžka un culte se prépare.



La vierge à la main innocente. Le grand prêtre.



CHAPITRE NEUVIÈME

Fées et amours

Florence marche sur la route toute droite qui borde la rivière. Après les jolis chemins de ce matin, zigzaguant entre les bosquets d'aulnes et de bouleaux, bordés de mares, ancien lit mort de la géante endiguée, le tracé rectiligne des cinq kilomètres restant à faire avant midi est rude. La chaleur est torride, il n'y a pas un souffle, et le soleil est de plomb sur cette petite plaine à mille mètres d'altitude. Florence avance de son pas régulier et saccadé, ses cheveux noirs sautillant à chaque mouvement. Elle est aussi raide et boutonnée que la route est droite. Élevée avec une grande rigueur, elle a découvert à l'AMCE un lieu de fantaisie, de camaraderie, où elle apprend peu à peu à se laisser aller. Cette nouvelle activité a été l'occasion de quelques scènes pénibles à la maison. Sa mère trouvait que sa fille de quinze ans commençait à sortir un peu trop du calque tracé une fois pour toute il y a quelques années. Après une lutte sourde ou sonore, Florence a enfin pu faire admettre son droit à une certaine liberté de pensée et

d'action, et elle vient à chaque camp. Aujourd'hui elle avance toute seule. Non pas par sauvagerie : souvent elle est dans le groupe, parfois en spectatrice seulement ; mais aujourd'hui elle doit se causer à elle seule, à la suite du drôle de rêve de cette nuit. Les pommes de terres rôties et le lard devaient être un peu lourds sur son estomac. Un garçon venait vers elle, alors qu'elle était étendue presque nue au soleil. Il la caressait vers la tête, puis de plus en plus bas. Puis elle se retournait, et il recommençait. Et elle se retournait à nouveau, beaucoup de fois de suite, devenant comme folle de plaisir. Si Luc savait cela, il rirait bien. Mais elle ne lui racontera surtout pas son rêve, et à personne d'ailleurs ! L'air farouche, elle donne un coup d'œil circulaire, s'assurant que personne ne s'approche d'elle pour lire dans ses pensées. C'est aussi à cause du Chef qu'elle a fait ce rêve. Il sait qu'elle n'aime pas être touchée, qu'elle n'a pas été habituée à être câlinée. Et il fait exprès de lui caresser les cheveux, de faire semblant de vouloir lui faire la bise, de lui souhaiter un mari tendre ! Elle rougit violemment en souriant intérieurement. Pendant ce temps, les kilomètres défilent, et là-bas, à l'ombre d'un gros chêne planté à un carrefour, les premiers préparent le repas. Ils ne verront pas de différence, car ils regardent mal. Mais

un tout petit coin de Florence s'est arrondi, une minuscule parcelle s'est adoucie aujourd'hui. Ne la brusquez pas, de peur qu'elle ne recouvre vite cette nouvelle peau d'une double carapace !

Au moment du départ, Peter rend les bâtons : « C'est bien ce que je disais, rien de tel qu'un camp de marche pour se remettre ! » Il a réussi son coup ! Mince et brun, de grandes lunettes, toujours souriant, prêt à rendre service et à faire une farce, Peter a été surnommé par Luc « le roi des papillons ». En effet, les filles sont pour lui comme des fleurs. Elles ont toutes un parfum merveilleux et, pour pouvoir comparer, il faut y goûter successivement, systématiquement ou dans le plus grand désordre. Bien que ses cannes ne l'aient pas gêné pour courir, il va se sentir maintenant les mains libres pour causer et assurer ses folles conquêtes.

À l'inverse, Raoul doit prendre les cannes, qu'il ne quittera plus jusqu'à la fin du camp. Pour lui, participer au camp est un défi constant. Depuis toujours chacun remarquait sa façon penchée de marcher ou de jouer au foot, une épaule plus basse et légèrement en avant. Maintenant Raoul sait qu'il doit se faire opérer dans trois mois, et il profite encore vite de cette grande marche avant d'être en convalescence pour il ne sait combien de

temps. Mais sa patte lui tire sous le pied. Il est parti avec une tendinite, et seule une volonté féroce lui permet de continuer. Ses parents, inquiets devant la souffrance qu'ils devinent, ont essayé de le freiner, tout en sachant que c'est peine perdue ! Il est dur et avance, les dents serrées pour ne pas crier.

La déprime de Valérien continue. Personne ne s'occupe de lui, personne ne l'aime. « Le Chef joue avec tout l'monde, vous auriez dû l'voir se pencher comme une mère sur Raoul et sur Peter. Bien sûr qu'ils ont mal aux jambes, mais ils sont pas seuls. Et cette Barbara qui lui tourne autour. Elle cherch' les ennuis, c'te fille ! » Peu à peu, il sent que lui aussi a mal à la jambe gauche, au niveau du genou, et de plus en plus au fil des kilomètres. Cette douleur le laisse en queue du convoi, tellement en arrière que Luc s'arrête et le secoue un peu. Il a bien senti que cela n'allait pas depuis hier, a essayé de causer ou de faire causer, mais rien de positif. Il a remarqué que Valérien présente les symptômes du « marcheur à douleur tournante, le seul vrai four autonettoyant » comme l'annonce Radio-Zinzin, mais dans quel but, en dehors de la fatigue ? À ce stade, seule une attitude ferme de sa part peut obliger Valérien à se situer. Il l'attend au bord du chemin.

— Il me semble que cela n'aille pas mieux. Tu ne peux toujours pas dire ce qui t'assombrit ainsi ?

— ...

— Je t'avoue que je ne peux plus t'attendre. Tu sais que tu peux rentrer si tu décides d'abandonner. Mais, soit tu es dans le groupe, soit tu retournes aux Tilleuls. Il n'y a pas de solution intermédiaire. Je ne veux pas gâcher le camp de tous les autres pour toi. Que décides-tu ?

— J'en ai marre d'votre foutu camp ! Y'a personne d'sympa. J'suis l'seul avec Josué de ne pas essayer de singer vos gars. Les filles, on n'en parle pas, elles ont des yeux que pour l'AMCE. Ça valait pas la peine de v'nir, si c'est pour perdre le groupe !

— Si je comprends bien...

— Ça sert à rien de me m'faire des phrases à la Gerber : « Tu es conscient que tu es jaloux, que tu crois que personne ne t'aime ? » Et r'voilà qu'c'est parce que ma mère m'a abandonné. Y a qu'à m'laisser. J'sais bien où on va ce soir, vous l'avez dit. J'vous suis de loin !

Luc le laisse, sentant les limites de l'intervention possible. Parfois Valérien le hérisse, mais souvent il lui fait mal au cœur. Comment arriver à le tou-

cher ? Qu'est-ce que cette expérience va lui apporter ? Il remarque aussi la justesse des remarques de cet esprit aiguisé par sa douleur : « Fabienne ne quitte pas Mathieu, Ruth, c'est vrai, est souvent dans les environs de Sandro, Christophe et Steeve ainsi que Maria et Anne sont de vraies paires, David marche avec Jean. Je ne vois pas Simon, mais il doit être dans le groupe de tête. Josué est dans un groupe, mais absent, et Barbara, c'est vrai, Barbara est souvent à mes côtés. On plaisante et on s'amuse bien avec elle. Elle a une façon de raconter les aventures de classe ! » Luc se retourne pour s'assurer que Valérien n'a pas fait demi-tour et, rassuré, lui permet de mener son expérience solitaire jusqu'au soir.



Pendant ce temps, à l'avant, Radio-Zinzin poursuit ses émissions. Thomas, rigolo de service, a proposé de créer un conte radiophonique pour ado. Au fil des kilomètres, les acteurs ont discuté pour se partager les rôles et mettre au point un fil conducteur. Tâche pas facile, car chacun veut en rajouter. Ils en sont justement au moment où l'émission débute.

Étienne

— Radio-Zinzin vous présente « Les épreuves de l'amour ». Sortez vos mouchoirs et écoutez !

Thomas

— Grégoire n'aimait pas son physique. Il avait la peau trop douce et trop rose pour un garçon, des cheveux trop bouclés. Mais il aimait Anne-Laure. Quelle fille sympa. Il en rêvait à chaque moment de la journée...

Claire

— Anne-Laure n'aimait pas son physique. Ses cheveux raides, son nez trop accentué, ses cuisses déjà molles, cette graisse qu'elle voyait partout. Mais elle aimait Grégoire. Qu'il était beau ! Depuis toujours elle l'aimait...

Steeve

— La fée Annabelle vient vers Grégoire et lui dit : « Tu auras trois épreuves pour avoir droit à ta belle. Voici trois bonbons : un rouge, un bleu, un vert » et elle disparaît.

Sandro

— À ce moment Anne-Laure lui apparaît et lui dit : « Je sais que tu m'aimes, sois vainqueur dans ces trois épreuves, et je serai à toi ! »

Maria

— Le magicien Radha vient vers Anne-Laure :
« Je sais que tu aimes Grégoire. Tu auras trois épreuves. Voici trois sucettes : une rouge, une bleue, une verte » et il disparaît.

Anne

— À ce moment Grégoire lui apparaît et lui dit :
« Je t'accompagnerai en pensée, sois la meilleure, belle de mon cœur ! »

Christophe

— Mais aucun des deux ne sait que l'autre a une semblable épreuve !

Thomas

— Grégoire avale la pastille rouge... Il se trouve en leçon de langue avec une répétitrice. Elle sent bon, et porte un chandail en mohair, qui a l'air doux, doux. Il a envie de se fondre dans sa maîtresse, et son corps est plein de désir...

Étienne

— Dong ! Radio-Zinzin prie les auditeurs de retirer du poste toutes les jeunes oreilles non averties ! Dong ! La suite de notre conte de fée.

Thomas

— La fille a l'air consentante, elle prend la main de Grégoire, commence à la glisser sous la laine si douce. « À l'aide, à l'aide ! » crie ce malheureux.

Sandro

— Dans la télé, restée allumée, une fille toute semblable à Anne-Laure vante un produit pour la douceur de la peau : « Moi aussi j'ai la peau très douce ! »

Thomas

— Alors il retire sa main, gifle la fille...

Steeve

— Qui se transforme en la fée Annabelle. « Aïe ! Quelle brute ! Je sais que tu aimes Anne-Laure, mais quand même, un peu de respect ! Et, dis-moi, je suis si moche que cela, mon gentil petit Grégoire... ? »

Christophe

— Heureusement, Grégoire sentant arriver une épreuve non prévue au programme avale le bon-bon bleu.

Thomas

— Il est dans un grand magasin. Il doit voler une radio à la suite d'un pari avec des copains. Il prend

le poste qui lui plaît. Personne en vue. Il le met dans un carton vide, prend une ou deux barres de chocolat, les déclare à la caisse, en envoyant du pied le carton vers la sortie et en jurant que, dans ce magasin, c'est plein de saletés par terre. Il a réussi et s'apprête à sortir vers les copains quand il entend, dans le carton, la radio qui s'est enclenchée et une voix semblable à Anne-Laure qui chante...

Diverses voix font un bruit de radio.

Christophe

— Laissons Grégoire et son cas de conscience. Et voyons un peu Anne-Laure.

Claire

— Anne-Laure s'est sentie tellement forte qu'elle avale d'un coup, en les croquant, deux de ses sucettes...

Étienne

— On vient d'avoir un téléphone de Messieurs Grimm. Ils trouvent honteux, oui honteux, de concentrer deux épreuves en une. « Quelle époque » disent-ils.

Radio-Zinzin ne se sent pas responsable des malfaçons de ce genre !

Claire

— Le choc est brutal, Anne-Laure est partagée en deux personnes qui vivent deux vies. Anne se trouve devant un panier plein de billets de banque qu'une dame allait verser à son compte. La dame a une alerte cardiaque. Elle ne s'occupe pour l'instant que de son cher cœur. Laure est dans la rue, avec un beau gars qui exige d'elle de belles toilettes. Il lui faut absolument de l'argent. Elle entre dans un magasin chic, achète des vêtements très coûteux, le beau gars est avec elle, il commence à vraiment l'admirer. Anne est désespérée. Elle prend une poignée de billets et court au magasin... Arrivée là, elle regarde le vendeur, voit son sourire moqueur et elle comprend qu'elle perd Grégoire. Laure déchire ses habits neufs et gifle le beau garçon...

Maria

— Aïe ! Quel métier dangereux je fais-là ! crie le magicien Radha. Tu as bien risqué de tout perdre, à vouloir faire deux épreuves d'un coup. Les frères Grimm...

Claire

— Oui, je sais, j'écoute aussi Radio-Zinzin !

Anne

— Elle entend la voix de Grégoire : « Ah ! Anne-Laure. J'espère que tu réussis ! »

Christophe

— Laissons Anne-Laure sucer sa troisième sucette, car cela prend du temps...

Thomas

— Après avoir avalé son troisième bonbon, Grégoire se trouve dans une salle pleine de connaissances. Peu à peu. Anne-Laure lui apparaît comme elle se voit elle-même. Et là, devant tout le monde, il doit avouer son amour, dont il n'est plus tout à fait sûr. Et il ne voit que des gens beaux, propres, bien dans leur peau. Il commence à transpirer de honte, sent sa langue devenir comme du carton. Il pourrait peut-être changer de fille ?...

Claire

— À mesure qu'elle avale sa sucette, elle aussi découvre Grégoire comme il se voit : blond, efféminé, manquant de dureté. Quelle horreur, devoir dire à tout ce monde que c'est celui-là qu'elle aime. Jamais, plutôt mourir de honte...

Étienne

— Bouhouhou ! Que c'est triste. On ne peut finir comme cela. Fée Annabelle, Magicien Radha, il

faut faire quelque chose ! Radio-Zinzin est la radio du bonheur.

Steeve et Maria

— Patience, on n'a pas encore...

— ... dit notre dernier mot !

Thomas et Claire

— Alors Grégoire, fermant les yeux pour avoir la vision de la vraie Anne-Laure...

— Alors Anne-Laure, fermant les yeux pour retrouver l'image du Grégoire réel...

— ... crient...

Tous

— Mon amour, mon amour, mon amour ! Tu as été fidèle, courageux et courageuse, sobre dans tes envies.

Christophe

— Alors apparaissent la fée et le mage. Annabelle et Radha s'aimèrent et eurent beaucoup d'enfants !

Impossible de savoir le sort des deux amoureux, car l'assemblée devient si bruyante que Radio-Zinzin doit interrompre ses émissions pour aujourd'hui !

Radio Zinzin envoie son reporter en mission d'info.



Contact avec les locaux



CHAPITRE DIXIÈME

Forme et fugue

Maintenant, c'est la grande forme ! Marcher est devenu une habitude, et chacun a appris à mieux connaître les autres. Aux arrêts, les brûleurs et casseroles apparaissent (presque) tout seuls et chacun accomplit sa tâche sans qu'on ait (ou presque) à le rappeler à l'ordre. Les pieds se soignent le plus naturellement du monde...

Les pieds, c'est vrai. Parler d'un camp de marche sans évoquer leur ennemie, la cloque, quel oubli ! La cloque n'est pas un mythe, mais bien une réalité douloureuse dont l'AMCE a répertorié les diverses formes. Nous connaissons la cloque simple, rougeur couvrant un peu de jus ; la cloque « Big-Mac », entourant complètement un ou plusieurs orteils et se déversant en une flaque d'eau quand on la perce ; la cloque mobile, une spécialité pour pied doux et tendre, à la peau mal fixée sur la chair ; vous croyez la tenir au talon, et elle se promène jusqu'au milieu de la plante du pied ; la cloque récidiviste, s'étalant en couches successives

sur le pied entier ; enfin, la cloque « hollandaise »⁴, ou cloque gratte-ciel, totalement indescriptible.

Comment la soigner ? La plus mauvaise façon est de l'ignorer. La meilleure de la percer ou de la découper.

Deux chapelles, avec leurs grands maîtres, s'affrontent depuis longtemps à l'AMCE pour prouver la supériorité d'une des deux méthodes, la leur. Ils chronomètrent la durée de guérison de leurs poulains, font de la propagande dans les rangs des boiteux, mais ne sont encore arrivés à aucune vérité démontrée. Dans les deux cas, ce qui est sûr, c'est l'efficacité des pommade et feutrine, toujours dans le sac de Luc, bases certaines, elles, d'une guérison en deux à trois jours.

Pourquoi alors ne pas les prévenir, ces cloques ? Tout a été essayé, de la pratique aux conseils des profanes, voire de colonels à la retraite. En vrac : – durcir les pieds avec une poudre militaire ; – mettre l'une sur l'autre deux chaussettes de deux textures différentes ; – ne changer de chaussettes qu'après une heure de marche le lendemain,

⁴ Suite à une cloque en 3 étages d'un participant hollandais pas préparé, mais courageux !

quand les humeurs dites acides de la nuit ont pu sortir du pied ; – marcher pieds nus ou en sandales ; – acheter la chaussette idéale Adidani-kopumaplouc ; – utiliser de vieilles chaussettes de nylon, archi-fines et trouées. C'est la meilleure méthode, puisque c'est celle du Chef et qu'il n'a jamais de cloques ! D'ailleurs, pour neutraliser l'ennemi, il récite à mi-voix :

*Une cloque
Se développe
Elle me tracasse
Dans ma godasse.*

*Reine des pieds
Le jour entier !
Tu te dégonfles, le soir,
Sac prétentieux et couard !
Avec des ciseaux j'approche*

*Et sadique je t'amoche.
Un trou coulant et rouge,
Deux peaux blanches qui bougent,
Finie ta grandeur.
Cloque, où est ta splendeur ?*

Outragée par tant de mépris, l'ennemie fuit et va se réfugier chez une victime plus sensible, moins avertie. Tiens, par exemple, si c'était Bob, aujourd'hui...



Les kilomètres passent. Le groupe va bon pas, rythmé par l'harmonica de Ruth et entraîné par les premières chansons créées aux arrêts ou en marchant. Ces chants ont souvent des mélodies connues et faciles, et ne sont pas toujours respectueuses de l'autorité ! Celle d'aujourd'hui, avec son rythme de canon, dure depuis plusieurs kilomètres :

Marcheurs, Marcheuses, qui marchez très vite,

Marcheurs, Marcheuses qui marchez beaucoup.

*C'est à cause du Chef que vous
que vous marchez très vite,*

*C'est à cause du Chef que vous
que vous marchez beaucoup.*

C'est le Chef, Mort au Chef !

Marcheurs, Marcheuses, qui marchez très vite,

*Marcheurs, Marcheuses qui marchez beau-
coup.*

C'est à cause du Chef que...

Au moment où Luc arrive vers le groupe de tête, arrêté au centre d'un village, Fabienne sort du magasin, de son pas chaloupé, balançant son corps de mannequin, une glace dans chaque main. Elle se réjouit à l'avance d'en défaire l'emballage et de les manger yeux dans les yeux avec Mathieu. Ève et sa pomme n'auraient pas rendu celui-ci plus confus, qui voit non Dieu le Père, mais le Chef s'approcher ; il sait ce qui va se passer, et il branle la main en signe d'avertissement. L'assemblée, flairant un grand moment, s'assemble et fait : « Ah, là là,... ! » mais innocente, Fabienne ne devine rien ! Luc ne veut pas d'achats personnels, sauf en cas de jour faste, pour deux raisons : empêcher les participants d'être sans arrêt tentés, de céder et de ne plus manger la cuisine du camp ; établir une certaine égalité entre les nantis et ceux qui ont moins d'argent de poche. Il fait non de la tête et s'apprête à prendre les glaces pour les jeter dans le fossé, quand Fabienne, saisissant l'ampleur du crime que ce bourreau va opérer, crie : « Non ! Attendez ! » fait demi-tour dans le magasin et revend ses glaces deux pour une à la

marchande tellement estomaquée qu'elle lui rend l'argent demandé. Longtemps après, elle se souviendra de cet obscur négoce, et cherchera vainement à en expliquer les mobiles !



Au début de l'après-midi, ils passent devant une décharge publique. Mathieu et Étienne s'y arrêtent, farfouillent et dénichent deux splendides fauteuils de jardin pliables, comme neufs, si l'on ne voit pas qu'il y manque le placet ! Qu'à cela ne tienne, on aura enfin des WC assis, confortables, homme et femme séparés. Ils déposent les sacs et y fixent ces précieux auxiliaires au moyen de courroies. Ils vont transporter ce supplément de poids pendant deux jours, sans que le progrès de ce nouveau confort sanitaire soit reconnu. En effet, quand vous allez faire vos besoins dans la nature, un petit coin au pied d'un arbre vous suffit, même

en pente. Avec cette installation, il faut un terrain plat, assez grand, et surtout caché de tous, qualité rare pour une terrasse. Il paraîtrait que certains s'y sont risqués, mais la chronique reste muette à ce sujet. Toujours est-il que nos deux porteurs seront contents de retrouver une décharge, d'y abandonner ces précieux instruments que d'autres marcheurs, un jour passant par là, en mal de confort...

Justement, ce soir, le bivouac va être à nouveau en pente. Comme aujourd'hui le temps est au beau fixe, les arbres suffiront à protéger de la rosée. Étienne donne ses ordres pour l'emplacement de la cuisine, Luc pour les lieux d'aisance, d'un geste large : « Les filles à gauche, les garçons à droite ! » Malheur à celui qui écoute ces conseils, tourné à l'envers ! Philippe, se reposant de la montée, le regarde et déclare à Jean :

— C'est fou cette accumulation d'expériences. Même pour dormir, il y a plusieurs cas de figures ! Sans tente, il ne faut rien perdre dans la nuit, en cas d'orage, ou simplement en bougeant dans son sommeil. Alors, à part la pèlerine, tout dans le sac, même les souliers ! C'est un tel ordre qui nous a permis, sur plus de trois semaines de voyage vers Venise, de ne pour ainsi dire rien perdre !



Comme il le fait chaque fois que c'est possible, Luc montre le trajet de la journée. Aujourd'hui il est bien visible du balcon où ils ont dormi. Une descente en vallée, des achats possibles en fin d'après-midi, et une remontée le long de la route menant à un col. Ils dormiront dans un des nombreux villages au bord de cette route, encore dans l'ombre du matin.

Les préparatifs se terminent, quand éclate l'orage qui couvait entre Étienne et Valérien. Ce dernier, jaloux de la place prépondérante des anciens passés au rang de cadres, lui cherche noise depuis plusieurs jours. Étienne, répartissant les charges, enlève deux boîtes de tomates à Simon pour les donner à Valérien, qui refuse. Le ton monte, Étienne lui déclare que c'est comme cela et pas autrement et Valérien est pris tout entier par une colère qu'il ne domine plus :

— J'en ai marre d'vous tous ! C'est pas une vie, c'est l'bagne par ici. Faut fair' sa bouff', s'coltiner les bagages, s'fair'engueuler quand on veut une glace, tout ça pour quoi, à la fin du film ? Pour r'tourner en tôle. Gabriel a bien fait d'rester ! Tes boîtes, tu peux te les mettre où j'pense !

Il lance les boîtes aux pieds d'Étienne, qui danse un entrechat pour les éviter, prend son sac, et s'enfuit dans la forêt. Étienne vient vers Luc.

— Je suis désolé, c'est un peu de ma faute s'il fugue, mais je n'en pouvais plus. Il me cherche vraiment depuis deux ou trois jours, et il fallait que cela éclate ! Qu'est-ce qu'il eût fallu faire ?



— Je comprends bien, j'étais sûr que cela devait forcément arriver un jour où l'autre. Vous allez partir, et je vais attendre un moment ici que sa colère soit tombée. S'il ne revient pas, je m'en irai ; je vous aurai rejoints à la pause, dans deux heures, j'ai le deuxième jeu de cartes sur moi. Je téléphone à Gerber au premier poste trouvé, pour l'informer et prendre ses conseils.

Ronald Gerber regarde la grande carte des Alpes suspendue au mur de son bureau. De nombreuses épingles marquent l'avance des marcheurs, elles ont été reportées à partir du tracé automatique de son ordinateur ; le trajet en solitaire de Valérien dans la plaine est, lui, marqué par des épingles bleues. « Une terrible précision, pense Gerber. Notre établissement n'aurait jamais eu l'argent pour se procurer ces montres-balises ! » En effet, même un satellite fait partie de l'opération ; il les

repère toutes les deux heures, et le Centre d'Observation de l'Armée Suisse (COAS) transmet les informations sur un canal privé. Une alarme automatique est donnée pour tout éloignement individuel de plus de cinq cents mètres du groupe avec numéro de la balise. C'est bien parce que le chef de tous les établissements pénitentiaires est colonel à l'armée que cette expérience de surveillance a été possible ; c'était l'occasion rêvée de tester ces nouvelles balises dans la plus grande discrétion ! Gerber choisit soigneusement ses épingles, et les pique à côté d'une étiquette indiquant « Vendredi 8 juillet », quand le téléphone sonne.

— Ici le COAS. Vous avez remarqué le départ du n° 34697...

— Oui, Valérien, une fois de plus !

— Une fugue définitive ?

— S'il réagit comme je le pense, il va suivre son chemin tout seul, et les rejoindre dans la soirée. À une prochaine !

Ronald Gerber finit de placer ses aiguilles rouges, puis il en choisit une grosse bleue qu'il pique au lieu du bivouac. « Ce Valérien, qu'est-ce qui l'a encore mis en l'air ? Il est d'une sensibilité à fleur de peau et, la fatigue aidant, ne doit pas être

facile à manipuler. Luc Massa ne m'a pas appelé avant-hier, je pense qu'il avait résolu le problème lui-même, mais aujourd'hui peut-être que c'est plus grave ! » Il regarde attentivement la carte. « Ils sont vers un col ; pas de maison dans les trois heures qui viennent. Puis ils longeront une route carrossable qui franchit le col. Attendons ! »

Le téléphone sonnera à nouveau, trois heures plus tard.

— Ici Luc Massa, je vous téléphone pour vous informer...

— ... que Valérien vous a faussé compagnie !

— Je vois que les balises fonctionnent bien. Je vous entends très mal, car je suis sur la radio d'une voiture de police qui passait par là...

Il lui raconte ce qui est arrivé. Gerber le confirme dans son idée que Valérien retrouvera le groupe d'ici ce soir, vu qu'il connaît le but de la journée. Ils conviennent de ne pas se téléphoner si tout rentre dans l'ordre.

— Votre voyage n'est pas trop gâché par mes zouaves ?

— Pas du tout ! Cela nous occupe, et ils sont dans l'ensemble très positifs. La plupart semblent avoir adopté le groupe et beaucoup sont très

drôles et très attachants. Seul Josué me cause du souci, je ne sais comment le prendre. J'arrête ici, car je ne vois bientôt plus mon équipe. À plus !



— Des salauds, tous des salauds ! Y partent sans moi. Y'm'laissent dans la nature sans s'occuper de moi !

Valérien s'est logé entre deux gros rochers, sur un petit promontoire dominant le chemin par où s'en vont ses camarades. Dans son désespoir, il ne s'est pas aperçu que Luc manque à l'arrière du groupe.

— Simon, y pouvait quand même bien porter ses boîtes. C'est vrai que moi, j'avais en moins les affaires du déjeuner, mais pourquoi toujours me tomber dessus ? Vraiment, on ne s'intéresse pas beaucoup à moi. On m'envoie soi-disant pour me soigner, et personne ne s'occupe de moi !

Les larmes aux yeux, il fait l'inventaire des abandons qu'il a vécus :

— Ma mère, tout d'abord, c'te salope qui m'a abandonné tout petit. Je lui réglerai son compte à celle-là, si je la retrouve ! Les Dubois, ces profiteurs, qui touchaient une pension pour m'garder. J'étais assez copain avec Daniel, leur fils aîné,

mais à la fin j'ai dû partir. Sous prétexte que j'étais depuis longtemps chez eux, ils commençaient à vouloir avoir des droits sur moi. Puis la maison d'accueil, c'te prison déguisée, où j'ai dû tout casser pour partir. Enfin les Tilleuls, où j'suis arrivé après ma casse sur une voiture à un richtaud qui n'a pas vu de différence ; on n'y est pas mal, Gerber est plutôt sympa, mais il nous lâche pour aller voir ses mômes à lui ! Partout des gens qui m'ont laissé tomber.

Dans sa révolte, Valérien ne se rend pas compte qu'il admet implicitement sa responsabilité dans une partie de ces ruptures. Il coupe lui-même les relations d'affection au moment où elles risquent de devenir vraies. C'est le propre des enfants souffrant d'abandon : la peur d'être à nouveau trompés est si forte qu'ils font échouer tout contact avant qu'il devienne profond. Ils pensent démontrer ainsi leur incapacité à être aimés. Valérien n'est pour l'instant pas prêt de reconnaître ces faits, mais une petite voix chemine quand même dans sa tête.

— Parce que, si on veut que j'aille mieux, il faudrait arrêter de me laisser tomber, il faudrait vraiment s'occuper de moi. On m'envoie pas dans un camp où on doit s'débrouiller tout seul !

— Valérien, je sais que tu m'entends. Tu es seul par ce que c'est toi qui t'es isolé ! C'est toi également qui doit te remettre dans le groupe. On t'attend d'ici ce soir !

Un instant, il se demande s'il ne devient pas fou, il entend la voix de Luc. Puis il le voit s'éloigner, après avoir attendu et crié ce qui lui semblait le plus approprié. Alors Valérien fond en larmes, à plat sur le sol qu'il martèle de ses poings.

— Merde, merde, merde ! Il était encore là. Pourquoi il m'attendait, j'ai pas besoin de lui. Je m'débrouille tout seul, tout seul... tout seul !

À ce moment, remonte à son esprit leur dernier entretien avec Gerber, juste avant de partir : « Valérien, en relisant ton dossier et tes dépositions, je vois que chaque fois que les choses sont mal allées pour toi, tu as accusé les autres de t'avoir blessé. C'est ce que tu ressens. Moi, je pense que tu es en grande partie responsable de ces échecs. Je suis content de cette expérience de marche pour toi. Les cadres vont être comme une barrière, mieux, comme une simple limite rassurante, rien de plus. Vous jouirez d'une grande autonomie. Tâche d'en profiter pour mieux te connaître et te coltiner à toi-même ! »

Sa crise passant peu à peu, Valérien retrouve son esprit critique et le plein usage de son intelligence, qu'il a très vive.

— M'coltiner avec moi-même ! J'y suis en plein. Ils voient juste, Massa et Gerber, et c'est ce qui est insupportable. Les salauds, y me tiennent !

Mais déjà, il sourit un peu. Pour la première fois de sa vie, il se trouve vraiment face à lui même. Il connaît ses problèmes, et il sait que chacun dans le camp essaie également de relever un défi personnel : venir à bout de ces huit cents kilomètres efforts. Et contrairement à son passage plus ou moins éphémère dans des familles ou des institutions, où il se sentait comme une bête qu'on observe et qu'on voulait aider, ici, il est dans la même barque que les autres : lutter ou échouer. Il revoit la peur de Justine, les douleurs de Raoul, réelles celles-là, les pleurs de certains grands, le troisième jour, les cloques horribles de Bob. Chacun se bat ici pour soi, mais aussi tous ensemble, et, surtout, il n'y a pas de faiseur de morale !

Sans s'en rendre compte, il est peu à peu redescendu. Les deux boîtes de tomates sont là, au milieu du chemin. « Ces mecs, y connaissent la chanson ! » Il reste longtemps perplexe devant les deux bords, taches rouges sur le vert tendre du sentier

parsemé d'aiguilles de mélèze. C'est la première fois que Valérien a un contact conscient avec un symbole : les prendre, c'est l'acceptation librement consentie d'une autorité, les laisser, c'est le refus, c'est l'aveu de sa maladie. Il se rend bien compte que prendre ou laisser ces boîtes n'a qu'une conséquence minime sur la qualité du repas de ce soir. Elles ne sont que pur symbole !

Il se redresse, rajuste son habit, serre la ceinture qu'il avait relâchée, et les yeux pleins de larmes, ramasse les bocaux avec cérémonie et les dispose soigneusement dans une poche latérale de son sac à dos. Alors Valérien, libre pour la première fois de sa vie, part en courant à la recherche de ses pairs.

Une heure plus tard, à un passage obligé, un T-shirt AMCE lui fait signe. Retenu par quatre pierres, il porte un petit message accroché avec une pince à linge :

On t'attend. Sans toi on est un de moins, et notre réussite ne serait pas complète. Viens vite !

9 h 30 Peter, Justine, Fabienne

Il regarde sa montre, 11 h 30 ! « J'arrive ! » Une autre feuille, tenue par la même pince, est glissée sous la première :

Comme je sais que tu es intelligent, je te mets donc une pensée un peu difficile, pour t'aider dans ta méditation. Je t'attends aussi ! Luc

Et au dos :

Pour aider quelqu'un à changer, il ne convient pas de le pousser dans la direction du changement, ni même d'éclairer la voie, de le guider par l'intelligence. Mais il s'agit d'accepter de donner une valeur à ses craintes, à ses angoisses, à ses réticences, à tout ce qui le retient de changer.

Après deux heures de marche, il franchit le col par la route et engage la descente sans oser quitter l'asphalte, de peur de ne pas retrouver la ville entrevue ce matin. Une voiture de police monte, Valérien hésite à se cacher, mais il ne sait où, et il n'aimerait pas avoir l'air de fuir. La voiture s'arrête :

— Salut, t'as besoin d'aide ?

— C'est l'Chef qui vous envoie ?



Il court, il vole, pour les rejoindre...

— Non, ça n'a pas l'air son genre, nous on retournait de l'autre côté. Simplement, il a utilisé la radio pour une urgence, ce matin, et on a appris ainsi que tu t'étais un peu perdu !

— Ils ont combien d'avance ?

— Je pense plus de trois heures, si je compte que c'est exclu que tu coupes dans le ravin, sans carte. Et s'il faut que tu te tapes tous les lacets de la route...

— J'connais, j'ai déjà donné !

— Tu veux qu'on te pousse un bout ? Si tu n'as pas honte d'être en bagnole avec des poulets !

— J'crois qu'aujourd'hui, j'en suis plus à ce chapitre, et j'veux absolument pas les perdre. C'est con de manquer un bout de la marche, mais y faut !

L'auto fait demi-tour, et trente minutes plus tard elle dépose Valérien sur la place pavée d'une petite ville, en face du pont que doit forcément franchir la bande de marcheurs.

— Merci. Vous êtes sûrs qu'y sont pas passés ?

— Sûr ! Ton Chef m'a bien dit que vous soupiez ici, pour le cas où on te verrait. Il n'en a pas l'air, mais il était en souci pour toi. Salut !

Il s'assied à une terrasse de café, presque seul au milieu de cette place, au soleil. Devant lui, une boisson. Il la fixe, et peu à peu, elle est remplacée dans son esprit par deux bocaux de tomates.

— Etr' en souci et m' laisser seul. Avoir peur de m'perdre et en même temps prendre le risque de pas m'revoir. Avoir assez confiance pour laisser un précieux T-shirt et des messages, savoir intuitivement qu'j'allais revenir ! C'est vrai, ce papier. Jusqu'à maintenant, on a cherché à m'montrer ce qui n'allait pas, à m'convaincre que mes peurs

étaient fausses. Ou alors, des psychologues m'ont fait parler pour m'faire du bien, mais c'est des éponges à sentiments, ces gars là, y vont s'presser pour se vider après la séance pour pouvoir pomper les confessions du client suivant... Aujourd'hui, j'ai enfin l'impression de m'être rencontré.

Sur cette terrasse de café d'une bourgade des Alpes, au chaud soleil de l'après-midi de juillet, Valérien fait un pas timide vers une lente guérison !

* * * * *

Malgré les km, il leur reste beaucoup d'énergie à dépenser.



Ici, simulacre de retour à la maison d'un participant !

CHAPITRE ONZIÈME

Deuxième veillée : des durs

Nous allons abandonner là notre équipe, pour plus d'un jour. Ils ont retrouvé Valérien, le repas avancé à 17 h a été pantagruélique, comme toujours quand on est en ville : on peut se payer la nourriture la plus lourde (boîte de conserve, bouteille de vin ou de coca) et la plus intransportable (genre yaourt, tomates ou, pourquoi pas, pâtisserie). Retapés, les provisions pour deux jours réparties dans leur sac, il vont une fois de plus redémarrer. Demain il faudra grimper et passer une chaîne de montagnes, certainement sous un soleil de plomb, car la météo annonce des canicules. Au vu de ce qui les attend, ils se sont pour une fois arrêtés vers les 19 h ! Soufflons un peu avec eux dans un endroit de rêve : une ancienne carrière dont le fond bien plat est recouvert d'herbe moussue et où ils seront protégés de la rosée par de superbes pins. Passons la soirée avec eux avant de les laisser. Mais nous les retrouverons sans peine, c'est promis !



À la veillée, Maria et Fabienne interpellent Luc :

— Luc, on a une question à vous poser. Depuis qu'on vous fréquente, nous nous demandons où vous avez appris à manœuvrer avec des numéros comme nous... !

— On sait que Gerber est licencié en psychologie et a fait des stages, même dans des prisons. Comme enseignant, avez-vous aussi une part de formation de ce genre ? Mais vous n'êtes pas forcé de répondre à notre question...

Luc

(se levant, face à tout le groupe qui fait silence)

— Question pleine d'actualité (il regarde Valérien en souriant) ! Je dois dire que je me suis formé sur le tas. Il y a vingt ans, j'étais plutôt abrupt et cassant. Puis nous avons adopté une fille, en plus de nos enfants, avec qui nous avons eu de graves problèmes relationnels. Grâce à mon épouse, j'ai suivi des cours à d'écoute active qui m'ont un peu ouvert les yeux et arrondi les angles.

Il y a quelques années, j'ai fait un échange d'une année au Québec, et tenu une classe de durs de 14 à 16 ans, des gars souvent intelligents mais perturbés et refusant en partie l'école. Ayant eu con-

naissance de mes activités de marcheurs, ils ont désiré risquer un camp. Après entraînement, nous avons été 4 adultes pour parcourir 200 km à pied avec 10 jeunes. Nous voyant partir le lundi matin, les profs de sport du lieu avaient parié que le lundi après-midi je revenais avec eux en pleurant !...

Finalement, les 10 jours se sont bien passés, nous sommes arrivés au but, mais en les tenant d'une main ferme. Et c'est là que j'ai aussi beaucoup appris,... ou mis en pratique !

Il se rassied, mais l'assemblée en veut plus :

— Racontez, raconte !

Luc

Il y en aurait pour des heures... Tiens, une fois où la chance a été avec moi. — Il prend un peu l'accent québécois de la région — On avait dormi dans une cabane de hockey-club, et une gang de trois gars m'avait déjà fait suer en fin de journée, mais j'avais eu le dessus. Ils avaient bien sûr pris leur camp dans la chambre de l'arbitre, juste grande pour eux seuls. Avec Joëlle mon épouse, on vérifie les lieux avant de partir et elle me montre trois sacs vides de biscuits nutritifs : les rations de secours. Maudit ! Ils avaient mangé trois des cinq rations à garder précieusement jusqu'à la fin ! Joëlle me demande : « On essaie de savoir qui

c'est ? » Je lui réponds qu'à mon avis c'est peine perdue, attendons l'occasion !

Nous partons par un bon brouillard à travers une forêt de bouleaux, désirant atteindre à environ 10 km un village où une épicerie a une commande de nourriture pour le repas de midi et les jours suivants. Je prête la boussole à un des gars de la gang qui nous dirige bien, jusqu'au moment où la boussole refuse ses services : nous devons être sur une zone de magnétite, fréquentes dans ces régions du Nord. Quand j'ai l'impression que nous commençons à tourner en rond, j'arrête le groupe. Nous avons la carte, je suis sûr de ma direction générale, nous devons couper un « rang », chemin parallèle au fleuve Saint-Laurent ; mais ce rang n'est pas continu et il ne faut pas que je passe plus loin. Je sais aussi qu'il y a une colline dans cette forêt. Pour faire le point, j'ordonne la pause, et je sens que sonne l'heure de vérité pour les coupables ! Ils sont fumeurs et l'autre accompagnatrice dispense cinq cigarettes par jour et par fumeur, et pas une de plus : après le déjeuner, la pause de 10 h, midi, la pause de 16 h, et le repas du soir !

— Pause ! Nous sommes un peu perdus. Nous n'avons plus de nourriture, sauf pour les 10 h et

les cinq rations de secours (ce qui était vrai). Comme nous ne sommes pas sûrs d'atteindre le village avant midi, contrôle des denrées. Sortez les rations de secours ! » Bien sûr seules deux rations apparaissent ! Et voilà les coupables disant que non, il n'y en a jamais eu que deux, en prenant les autres comme témoins. C'est là qu'il ne faut pas se faire piéger et entrer en discussion. « Il y a un problème en effet ! Alors, comme nous risquons de manquer de vivres, rentrez tout, pas de 10 h et pas de cigarettes, nous repartons ! » – « Luc ! J'en ai mangé un, mais je ne suis pas seul ! » – J'attends sans rien dire. Les deux autres finissent par craquer aussi. – « Merci ! Donc pause cigarettes, mais gardons la nourriture en réserve ! »

Le brouillard s'élevant, je fais grimper un participant à un arbre pour localiser la colline au loin. Puis j'entends un chien dans la direction que j'estimais voulue ; un chien égale une maison et certainement un village ! Nous partons, les marcheurs serrés ; Joëlle doit rassurer certains en disant que je ne m'étais jamais perdu. Nous trouvons le rang, arrivons à la lisière de la forêt et nous voilà au village. Le chien sauveur est là, une sorte de gros bouvier aboyant devant sa niche. Et, épi-

logue comique, ces grands garçons de 14 ans et plus, qui se veulent des durs, galopent vers la niche pour embrasser leur sauveur qui, lui, se cache, terrorisé.

Voilà comment s'est résolu ce qui aurait pu être un conflit sans issue...

Plusieurs se sont un peu reconnus dans cette histoire, quelques conversations à voix basse s'engagent, mais assez vite c'est le silence. L'avantage de dormir dans la nature : on écoute les conférences les pieds dans son sac de couchage ; le chemin au sommeil n'est pas loin, il suffit de s'y glisser !

* * * * *



Fin du camp Rimouski – Campbellton



Petit feu à entretenir la nuit dans une forêt à ours !

CHAPITRE DOUZIÈME

Faire du sport en route

Lundi 11 juillet, vers les midi,

470 km du but

Chère Hélène,

Une fois de plus, je t'écris de quelque part dans les montagnes. Nous avons passé la nuit dans un chalet. Enfin, un chalet..., un hangar à foin à demi ouvert sur le ciel, découvert vers les dix heures du soir au moment où l'on doit vraiment s'arrêter, faute de lumière. Je dis cela pour les physiquement fous. Moi, je suis bien contente que nous ne soyons pas en Islande avec ses jours qui n'en finissent plus.

Prendre possession d'une telle cabane pour la nuit est toute une aventure. C'est la ruée, chacun cherchant son petit coin idéal, seul ou près de ses amis. Alors que lorsque nous dormons dehors, le silence vient assez vite (est-ce la dispersion du bruit, ou la plus grande intimité, perdus que nous sommes sous le grand ciel étoilé ?), dans un en-

droit fermé l'esprit de dortoir domine assez vite. Chacun y va de sa plaisanterie, de son bruit incongru, remue assez pour pousser son voisin ou dégager un nuage de poussière de vieux foin. Les allergiques sont d'ailleurs restés prudemment dehors, sous la tente. Je ne sais si leur cirque a duré longtemps, car assez vite je me suis endormie, avec au-dessus de moi des lambeaux de cette chère couverture étoilée dont j'ai peine à me passer.

Nous sommes partis le matin de bonne heure. La région est de granite pur. Plus un arbre, et, à part quelques pelouses, que du minéral. Des rochers massifs, pointés vers le ciel tels des mégalithes taillés et déposés là par des géants d'autrefois, bordaient notre chemin, éboulis de granite lui-même. Le soleil a mis longtemps pour nous atteindre au pied de ces monstres, et nous avons profité de plusieurs heures de marche au frais et dans l'admiration du gris noir et du bleu presque foncé jouant avec le blanc des restes de neige là-bas, sur le col.



La seule vie de ces pierriers : les ruisseaux ! Tout d'abord un bruit cristallin, comme la présence de quelqu'un qui chuchoterait au loin ; puis un son plus distinct, et le tracé apparaît entre les pierres, trahi par une cascade lointaine et quelques plantes suicidaires dans un tel milieu hostile. Enfin le ruisseau lui-même, et qui dit ruisseau, dit boire ! Nous devenons de vrais spécialistes de l'eau : nous en faisons une telle consommation journalière que nous avons tout le temps nécessaire à en apprécier les caractéristiques. As-tu déjà, Chère Hélène, goûté de l'eau granitique, comme tu le ferais pour un vin ? C'est une mer-

veille ! Elle est tellement privée de substances minérales qu'elle en paraît sucrée. Certains sortent le gobelet d'étain offert par des commerçants de notre ville, gobelet logé dans un étui en plastique ; d'autres comme Sandro ont une tasse tenue à la bretelle de leur sac par un cordonnet, et boivent doucement, savourant, dégustant en connaisseurs. De plus sauvages, dont je suis, plongent la tête et boivent goulûment, s'imbibant de l'intérieur et par l'extérieur, pratiquant une sorte de sauna inverse et bénéfique.

À midi, le col était loin derrière nous, et nous sommes arrivés au bord du charmant lac d'où je t'écris, lac perché sur un haut plateau et décor merveilleux à notre repas. Tout dans ce cadre respire la paix et l'âme trouve en le contemplant le repos nécessaire pour oublier les douleurs physiques. Nous avons pris un peu plus de temps que d'habitude à préparer la nourriture, le Chef ayant estimé l'avance de la matinée remarquable. J'ai donc disposé d'une pause plus longue que d'habitude pour parler avec toi. Mais j'arrête ici ma missive, car je sens que les sacs se préparent, on pourrait croire tout seuls. Je ne sais par quel signe imperceptible Luc transmet parfois ses ordres, mais il se met à y avoir comme une agitation, comme un signe que les temps sont proches.

Michel avale la tisane de thym et serpolet sauvages qu'il s'est confectionnée, Simon revient de sa recherche de l'aire des aigles vus en arrivant au col et Jean sort de sa sieste courte mais bénéfique. Je sens que je vais me mettre en retard et devoir courir.

Ton Ève

C'est en effet le moment du départ. Quoi qu'en dise Ève, beaucoup n'ont pas ressenti ce souffle, ce murmure impalpable du Chef, invite à rompre avec la béatitude. Pour eux, c'est un moment douloureux, réveillés qu'ils sont par ces cris : « Départ dans cinq minutes !... Sacs au dos ! » Le corps à nouveau froid, ils se laisseraient presque aller à une légère dépression, avec vision de plage, de chaise-longue dans leur jardin et de glace à lécher. Pernicieusement le mot « vacances » vient à l'esprit. « Mais oui, on est en vacances, quand même, il ne faudrait pas l'oublier ! On a bien le temps !... » Luc sait depuis longtemps qu'il ne faut pas écouter ces sirènes, et que, pour arriver au but, il faut y aller.

Guillaume est déjà en grande discussion avec Peter et Christophe au sujet du chemin à suivre. Le guide indique une descente très dangereuse et

conseille un long détour par des pâturages pour arriver au bas des deux cents mètres de descente qu'ils voient à leurs pieds. Guillaume est allé en reconnaissance pendant le repas :

— Je ne comprendrai jamais comment a été écrit ce guide. Le troisième jour, on est passé par un endroit scabreux au possible, avec des ardoises risquant de nous tomber sur la figure. Je n'y serais pas passé par temps de pluie. Ici, c'est très en pente, mais il y a un bon câble comme main-courante : il suffit de ne pas le lâcher !

Le meilleur chemin semble en effet être une sorte de semi-cheminée, au sol presque lisse, avec, en son centre, un bon câble, amarré tous les vingt mètres environ. L'équipe s'organise en fonction de sa passion ou de sa hantise d'un tel sport : les fonceurs, montagnards, descendeurs de câbles par glissade, puis les prudents, peureux ou atteints de vertige, encadrés de quelques Saint Bernard, enfin Luc. Les derniers sont encore à se demander s'il faut attaquer la descente de face ou de dos, que Sandro, Ruth, Mathieu, Florence, Philippe, Valérien et Christophe terminent leur course dans le pierrier au bas de la pente et arrivent sur le pâturage, petits points colorés et gesticulants. Luc, le dernier sur le plateau, a regardé avec admiration

ses jeunes concurrencer les bouquetins, et maintenant c'est l'émotion qui le gagne en voyant les garçons laisser leur sac à la garde des filles et, légers comme l'air, remonter au pas de course pour soulager leurs camarades en peine. Quelle forme ! Quelle jeunesse saine ! Et toute cette énergie dépensée pour se dépasser, sans forcément écraser l'autre, pour remplir son contrat, mais dans le groupe.



Un moment plus tard, une dépense physique entraînant une autre, quelqu'un fait cette remarque :

— On devrait se mettre à faire un peu de sport ! Nous marchons, et rien d'autre ! Il faudrait quand même voir à ne pas s'ankyloser complètement ! On risque de perdre toute forme physique ! Il faut réagir !

Mathieu propose alors une partie de saute-mouton, avec équipement complet, bien sûr. Le chemin, en pente douce maintenant, s'y prête bien ; et à nouveau des rires, des cris, des bruits de grosses godasses crissant sur le gravier accompagnent la cohorte, allant parfois jusqu'au hurlement de deux masses s'écrasant l'une sur l'autre, pour un saut manqué.



Le spectacle dure bien dix minutes, juste le temps de prendre cinq cents mètres de retard que les acrobates vont rattraper au pas de course.

Pendant ce temps, Philippe avance en les regardant. Ces jeux et ces rires lui font penser à l'orchestre : « Le public ne pense jamais que de telles farces se passent parfois lors des concerts. C'est si drôle de glisser un papier dans une partition ! Au moment où elle tourne la page, la victime découvre à la place des lignes sérieuses de Bach une femme nue, alanguie, tendant les bras vers ce camarade qu'on sait timide et aux mœurs chastes. Il nous le rend bien, en interchangeant deux partitions. Ce sont aussi les jeux de mots fins ou gras, bref, toute une série de plaisanteries de collégiens que le public n'arrive pas à imaginer en voyant ces têtes graves surmontant leur habit de cérémonie ». Et il continue à marcher, intégrant à ce mer-

veilleux paysage de montagne les variations de Brahms sur un thème de Haydn dont il fredonne sa partition, étant le seul, bien sûr, à entendre dans sa tête l'accompagnement de ses collègues !

Une heure plus tard, beaucoup traînent la patte, les quatre heures se rappellent à l'estomac (donc il est bientôt cinq heures), et la route goudronnée chauffe sous maints pieds. Afin de remonter le moral défaillant, nouvel appel au jeu. Raoul, malgré ses cannes, sort de sa poche une balle d'une taille inférieure à celle d'une balle de tennis, et les voilà partis pour une superbe partie de foot, commentée par Sandro et son micro, et traduite par Mathieu, tout en jouant :

— Ici Radio-Zinzin, toujours à la pointe de l'actualité...

— In diretta da una stradina provinciale...

— ... en direct d'une petite route de province...

— Cari ascoltatori tifosi ! Ecco cominciata un'insolita ma fantastica partita di calcio su asfaltoz...

— ... chers auditeurs enragés de foot ! Et voilà commencée une inhabituelle mais prodigieuse... partie de foot sur goudron...

La traduction se fera de plus en plus lente, le reporter-joueur s'essouffant un peu !

— Matteo passa a Bobbolino, Bobbolino controlla, passa indietro a Cristoforo che tira svelto verso Eva... Porca miseria ! La poveretta manca e la palla finisce nelle zucche vicine !

— ... Mathieu passe à Bobbo, Bobbo contrôle, passe en arrière pour Christophe qui tire pour Ève...

« Nom de Djou ! » La malheureuse loupe, et la balle finit dans les courges voisines !

— Ma Sandro reagisce e recupera nei giardini, la dà a Guglielmo, ma ad un tratto Luca fischia forte perché una macchina che evidentemente non segue la partita appare dietro a noi ; bisogna interrompere per qualche secondo.



— ... mais Sandro réagit et récupère la balle dans les jardins, il la donne à Guillaume, mais soudain Luc siffle, car une voiture qui visiblement ne suit

pas le match apparaîût derrière nous ; il faut interrompre quelques instants.

— Mamma mia ! che sport eccitante, che bella gioventù, che entusiasmo, che passione... !

— ... Ah, là là ! quel sport excitant, quelle belle jeunesse, quel enthousiasme, quelle passion... !

Cette fois, leur jeu ne les met pas en retard, bien que la balle les entraîne en avant et en arrière. Une photo instantanée des joueurs, regardée par un étranger, le laisserait fort perplexe sur leur direction de marche tant ils vont dans tous les sens !



En cette fin de journée, Barbara marche péniblement. Plus elle avance, plus son moral recule. Le sac lui fait horriblement mal. Elle essaie de soulager la douleur de ses épaules pas trop rembourrées en variant les positions. Écarter les bretelles du sac, les poser sur la tête de l'os : soulagement de quelques minutes ; joindre ses deux mains sous le sac et le soulever pour qu'il n'appuie plus par le haut : quel bien-être, avant d'avoir des crampes dans tout le bras ; tendre les bretelles presque à bout de bras : insoutenable plus de trente secondes ; placer ses mains comme coussinets entre la charge et les épaules : un réel con-

fort... jusqu'à l'engourdissement complet des doigts ; porter son sac à l'envers : peu pratique à la longue. Finalement, retour à la position initiale, c'est la « moins pire » ! Cette ronde du sac, avec ses douleurs tournantes, occupe un instant Barbara, mais elle n'est pas loin de s'arrêter au bord du chemin, pour pleurer, en se demandant si le groupe de tête, là-bas, la verrait et s'arrêterait. Elle pense à Luc, qui marche pas loin derrière elle, et sa présence la réconforte un peu « Heureusement que Damiens est derrière ! »

Josué pense à l'accueil fait à Valérien, il y a deux jours. « Il s'est fait avoir, ce gars. Gabriel avait raison. Ou alors, il menait tout ce cinéma pour se faire mieux intégrer au groupe, qu'il aime finalement beaucoup. Moi, je commence à trouver cette équipe insupportable. Il faut que je leur montre qui je suis, sinon je vais arriver au bout avec eux, ils vont croire que je suis un des leurs et je vais me faire piéger. Il faut que je trouve quelque chose... ».

* * * * *



Savoir maîtriser, dans certain cas dompter, les cartes !

Le sac, notre fidèle ami !



C'est bien de tout déballer trois fois par jour...



... mais il faut savoir refaire son sac !

CHAPITRE TREIZIÈME

Troisième veillée : raconte encore !

Le bivouac aura lieu dans un pré d'altitude parsemé de gros trous, un peu sous la route, et au bord d'un ruisseau. On commence à douter sérieusement de l'utilité des tentes, et Luc a dans la tête de les abandonner aux visiteurs, dans deux jours. Mais comme personne n'est au courant de cette surprise, il ne peut pas en parler.

Une fois le repas terminé, et un petit feu allumé, les garçons demandent une autre histoire sur le camp du Québec.

Luc

— Toujours au même camp. Toujours les même trois durs. On dort dans un collège après avoir mangé des pizza en ville. La ville est toujours dangereuse pour les guérisons... et nos trois gaillards ne manquent pas d'arriver une heure après l'heure de rentrée demandée, un peu éméchés. Ils me provoquent en demandant quelle sera leur punition, mais sur les conseils de Joëlle, je ne réponds pas.

Le lendemain, après le départ, nouvelles questions à ce sujet, avec en plus des propositions alléchantes : « Je sais que tu vas nous faire faire la vaisselle / nous priver de cigarettes / nous empêcher de sortir à la prochaine ville / etc. », bref, plein de suggestions intéressantes. Toujours mutisme de ma part. Je sais qu'une heure de retard (donc une heure de sommeil de moins pour moi) va se payer d'une heure supplémentaire de marche, mais je ne dis rien. Vers 15 heures, c'est le moment. Une bifurcation, la route à gauche descend vers un village où nous dormirons, à droite elle grimpe une colline, bordée de poteaux électriques. Avant de grimper, elle passe sur un pont et un gros ruisseau. J'arrête le groupe, donne les instructions pour la suite, et informe mes réfractaires qu'ils vont avoir à aller au haut de cette colline avant de descendre au village. Les autres partent, les trois m'injurient en disant qu'il ne faut pas compter sur ce supplément et ils se couchent dans l'herbe. Je me mets dans un bosquet de l'autre côté de la route. Vingt minutes passent avec quelques échanges oraux. Sentant qu'il faut agir, et sachant que la nourriture a une grande importance dans la vie de ces gars, j'annonce (ce qui est vrai) que du poulet et frites est commandé pour 18 h et que s'ils continuent ainsi, ils risquent d'en

être privés ou en tous cas de les manger froids. Un craque assez vite, mais ne veut pas bouger sans les autres. Nouveau quart d'heure d'attente, je sens que la situation m'échappe et que je dois prendre une mesure énergique. Je me mets au centre de la route, les bras en croix et annonce : « Messieurs, par ici [la colline] c'est la suite du camp, par là [direction village] c'est retour à la maison ! »

Ils sont ébranlés, se lèvent et à ce moment...

Je m'arrête pour vous jurer que c'est vrai, et que je mets cela dans le domaine du miracle...

... à ce moment, un char arrive et breake sous mon bras ! « Bonjour ! Je t'amène enfin mon fils que je t'avais promis pour ce matin ! » C'est le père d'un marcheur s'étant inscrit pour la deuxième semaine seulement, à cause d'un cours à suivre lors de la première. Et avec ces soucis, je l'avais complètement oublié. Le miracle à disposition. « Tu rentres à Rimouski ? Tu peux prendre 1-2 de ces gaillards dans ta voiture ? » – « Pas de problème ! » J'ouvre la porte arrière et refais mon geste, le deuxième bras indiquant la porte de la voiture : « Messieurs, par là avec moi ! Par ici retour à la case de départ ! »

Ils se lèvent et prennent le chemin de la colline. Le père s'en va rejoindre le gros de la troupe après

quelques mots avec moi. Je retrouve deux des marcheurs couchés en croix sur la route pour se faire écraser (ou me le faire croire) ; je leur dis que je les attends en haut. Au troisième, prêt à avancer, je montre jusqu'où il doit aller. Pour ne pas me faire avoir avec un genre : « Ah, je croyais que c'était à ce poteau là... » j'indique le poteau, je lui donne l'ordre de me regarder pour savoir si c'est le bon ou pas et quel code je vais utiliser pour valider l'arrêt, et que je le revoie en haut s'il ne va pas jusqu'où *moi* je veux. Quand c'est bon, il peut revenir au ruisseau et se baigner (gros risque dans un pays aussi sécuritaire que le Québec !).

Puis je monte, croise celui qui est déjà monté et attends presque une heure assis à l'ombre les deux autres qui finissent par se lever et monter au ralenti. La rentrée se fait dans la bonne humeur, mais avec des estomacs vides car ce sont les autres qui avaient le pique-nique. Au camp, il reste du poulet chips, mais déjà un peu refroidi...



La nuit ne sera troublée que par le cri de Thomas, qui, croyant repousser un compagnon un peu encombrant, lui trouve le poil un peu rêche, et réalise tout à coup qu'il est attaqué par une bête monstrueuse. La marmotte, qui recherchait déjà la

cause de l'occupation soudaine de son terrain,
s'enfuit sans demander son reste devant des cris si
barbares. Rêve ou réalité ? Personne ne l'a jamais
su !

* * * * *



CHAPITRE QUATORZIÈME

Pierre-Paul

La journée du 12 juillet va être tranquille. Il y a dix jours que les jambes remplissent bien leur office, et les épaules commencent à moins nécessiter ces incessants changements de position des bretelles. Après avoir traversé une bourgade, les marcheurs vont remonter un flanc de vallée par une route paisible, laissant voir un beau panorama sur des villages à toits de lauzes entourés de mouchoirs de poche colorés par les diverses cultures. Puis deux chiens de chasse, échappés de quelque cage étroite et grillagée, vont participer à la joie de la découverte de leur région. À la pause, leurs langues vont faire soigneusement le ménage : de la route, des figures, voire du chandail de Jean, véritable carte touristique pour ces nez avertis ! Pendant ces moments d'arrêt, les chiens ont été baptisés Luc et Massa. Allez savoir pourquoi ?

En fin de journée l'équipe arrive près d'un groupe de maisons et hangars, entourés d'une barrière de perches de bois. Pour une fois l'eau a

manqué dans l'après-midi, et il faut se ravitailler avant la nuit. Luc passe la porte, en chassant Luc et Massa pour qu'ils ne l'accompagnent pas, et il lutte pour que deux autres animaux donnant de la voix ne s'enfuient pas du parc pour aller trouver les nouveaux venus. Sous un arbre, un homme, l'air noir et sauvage, tient un cheval par la bride et lui donne à boire avec un tuyau d'arrosage. Il ne dira rien pendant que Luc essaie d'entrer en contact :

— Bonjour ! Je me permets d'entrer chez vous pour vous demander si vous avez un peu d'eau... Je suis avec une trentaine de jeunes, et nous traversons les Alpes à pied... Il a fait diablement chaud, aujourd'hui... Et, puisque vous êtes du pays, vous savez où il y aurait un terrain plat pour dormir ?...

L'homme fait un large geste circulaire du bras.

— Vous dites qu'il y a des places par là, aux alentours ! —...

Le geste, encore ample, se fait plus précis.

— Vous voulez dire... ici ?

Enfin Pierre-Paul fait sortir une grosse voix grave de son petit corps noueux : « Là..., là..., là..., là ».

Il désigne un pré à cinquante mètres, le tour de son habitation, le chemin sous un grand tilleul, un abri même, un peu plus loin.

— Installez-vous. Je dois soigner le cheval !

Luc retourne au portail, fait entrer la bande qui a suivi ce curieux monologue, et chacun s'installe à son aise. Premièrement, savoir où le chef montera sa tente, afin de ne pas être trop près de lui. Qui vient sous le tilleul ? Les nattes s'y déploient déjà en une grande étoile ; les pieds seront au large, et les têtes proches, pour la confiance ; il faut donc choisir à côté de qui se mettre. Les cuisines ont déjà démarré quand leur hôte sort de sa maison, une sorte de bergerie de pierres nues, basse de toit, et aux rares fenêtres. Il se dirige vers Luc :

— Toi, tu manges avec moi, ce soir. Et les autres ?

Luc lui explique que les autres cadres restent pour surveiller le repas, mais qu'ils viendront boire un verre plus tard. Puis tous les deux entrent dans la maison. La porte se ferme, malgré la douceur du soir, et ce n'est que grâce aux bribes recueillies par les fenêtres grillagées que la saga de l'AMCE ne sera pas muette au sujet de cette rencontre mystérieuse. La maison est pleine de fusils, dont certains sont chargés ; des guirlandes de car-

touchières sont déposées sur le lit. Au milieu, le maître de ces lieux parle avec Luc, l'œil noir, le sourcil broussailleux et l'air farouche. Ils apprennent alors que Pierre-Paul est Corse. Il ne racontera pas son arrivée dans le pays ; il lèvera juste un peu le voile en expliquant, après le troisième pastis, qu'en plus du domaine qu'il exploite pour son patron, il organise des tours à cheval en été. En hiver, il est moniteur de ski de fond, initié par le propriétaire qu'il promet de présenter après le souper.

— Tu m'as plu, toi, car tu es venu demander de l'eau. On donne toujours à celui qui ne prend pas de force.

Et il se met à raconter une histoire de touristes s'installant dans la salle où il stocke la paille, et se mettant à y faire du feu ; ou de deux cyclistes voulant lui casser la figure parce qu'il leur interdisait de camper chez lui.

— Là, j'ai vu rouge ! Et c'est grâce à ma mère, paix à l'âme de cette sainte, que je ne suis pas en prison à l'heure qu'il est. Je suis rentré prendre un de mes fusils, et je leur ai foncé dessus. Elle s'est heureusement mise entre eux et moi, et m'a laissé le temps de me calmer un peu. Eux étaient verts

de peur et déjà loin sur la route quand ma mère s'est retirée !

À l'extérieur, les jeunes écoutent le mieux possible, appuyés contre le mur et la gamelle de riz en main. Ils regardent furtivement, avec envie et respect, leur Chef, représentant de l'AMCE auprès de ce qu'ils prennent de plus en plus pour le Roi des Brigands de la Montagne, manger à table dans de la vaisselle, de l'agneau mitonné et des pommes vapeur, et boire de nombreux verres d'un gros rouge reflétant la lumière tremblante des lanternes.

Les fauves nourris, et les dispositions prises pour le déjeuner, les cadres viennent prendre le verre de l'amitié. Puis ce même verre va se boire chez le propriétaire de l'exploitation, en même temps ami de Pierre-Paul. Nos marcheurs vont tout d'abord se sentir comme des pauvres en visite chez le riche : ne pas être de première fraîcheur, se trouver un peu gauches et étrangers sur des fauteuils moelleux, devoir surveiller leurs pieds sur de si beaux tapis et être presque intimidés par la présence d'une femme en tenue d'été, fraîche avec ses imprimés de fleurs. Mais rassurez-vous, l'impression ne sera que furtive : le verre de l'amitié ayant de nombreux frères, les barrières

sociales tomberont vite, et une merveilleuse soirée sera passée en compagnie de ces vrais connaisseurs de la région, amis d'un soir.

Après cette digne célébration du mi-parcours, les cadres tordus et branlants enjamberont péniblement leurs troupes endormies pour atteindre le lieu d'un sommeil doublement réparateur !

Le lendemain matin un drame aura lieu. Luc et Massa, heureux de leur liberté, ont décidé de continuer de marcher avec cette joyeuse troupe. Mais le sort, sous la forme de Pierre-Paul, en a décidé autrement. Il va héler un chasseur passant par là avec sa voiture, et les deux malheureux clébardes, la ficelle au cou, vont retrouver leur triste cabane. C'est le risque de la liberté : une fois qu'on y a goûté, il est encore plus dur de la perdre !

* * * * *



Quand on dort dehors, de l'ordre (ici cuisines couvertes de couvercles).



Mais quand on dort dedans, chacun s'étale au maximum !!!

CHAPITRE QUINZIÈME

Sous l'influence de la fête

Imaginons, en ce matin du mercredi 13 juillet, un observateur caché au bord du sentier descendant vers la plaine. Il entend, s'approchant, un bruit de pas sur le gravier, des rires au milieu d'un brouhaha, et les bribes d'une mélodie connue. Les premiers marcheurs débouchent du tournant.

— ... clic, clac, clic, clac !

Un groupe de garçons passe, silencieux, au rythme des cannes.

— ... alors Fatzer, qu'est libéro, fonce, dribble Amaldi, va marquer, quand l'arbitre y siffle ! Tu vises un peu ces cris dans l'stade...

— ...

*Et mon cœur, dans la nuit,
Est une fleur, qui s'enfuit...*

Des chanteurs avancent en shootant les cailloux qu'ils ne voient pas, les yeux rivés sur un épais recueil de chansons à la mode.

Deux filles se font entendre de loin, et arrivent après un instant de vide.

— ... ce prof, il s'est mis à gueuler, en secouant mon livre qui perdait ses pages. « Ce n'est pas du boulot, qui est-ce qui paie votre matériel ? » Il en bavait de rage. Tu aurais vu cette tête...

— Tu vois, dans le ravioli acheté, la viande, on ne sait pas bien ce que c'est. Mais si tu prépares toi-même la farce de tes pâtes, c'est tout autre chose. Moi je n'oublie jamais la crème et le thym. Cette association de goûts, doux et parfumés...

— ... sûr, au clavecin, j'ai une note plus dure que celle avec vibrato que tu peux obtenir de ton violoncelle. Mais c'est justement en cela que ce compositeur est merveilleux. La série d'accords...

— ... tu n'as qu'à faire un copier-coller. Ensuite tu fignoles ton image en supprimant les défauts genre fils électriques !...

— ... un cheval, c'est bien, mais mon chien, c'est super. Je peux le prendre dans ma chambre, lui. Quand ma mère m'a engueulé, je m'enferme avec lui...

— ... tu le dis à personne, mais je crois que je l'aime vraiment. C'est la première fois que cela

m'arrive ! Chaque fois qu'il passe à côté de moi, je sens comme une chaleur...

— ... et ensuite ? Tu arrives à imaginer ce qu'il y a après les dernières étoiles ? De toute façon, Dieu, tu n'as pas besoin d'aller à l'infini dans le ciel pour le trouver. Pour moi, c'est tout à fait facile de l'imaginer et d'être émerveillé...

— Émerveillé me fait penser à cette pensée de Gilbert Keith Chesterton :

*Le monde ne mourra jamais par manque de merveilles,
Mais uniquement par manque d'émerveillement.*

— ... moment, la princesse Éléonore sort du fond de la mer. « Tu as été bon et fidèle, je vais te récompenser ! » Elle sort de sa manche une noisette d'or qu'elle tend au pauvre garçon...

— J'aime aussi beaucoup le vélo. Souvent, je donne un coup d'œil en me levant. Grand beau. Alors vite, je m'équipe et je pars pour un but qui me fait envie depuis quelques temps...

Et notre observateur entend, s'éloignant, un bruit de pas sur le gravier, des rires au milieu d'un brouhaha, et les bribes d'une mélodie connue. Les derniers marcheurs disparaissent dans le tour-

nant. Puis plus rien, que le silence vivant de la forêt.



Luc est de plus en plus en souci au sujet de Josué. Discrètement, il demande à ses grands garçons d'avoir un œil sur lui, pour éviter le pire, qu'il pressent. Car Josué, ce n'est pas Valérien. Chez ce dernier, la fugue tient un peu du grand théâtre, c'est une façon tapageuse d'appeler au secours. La force du groupe a été suffisante jusqu'à maintenant pour le ramener et lui permettre de progresser. Josué, lui, c'est différent. Sombre et déterminé, il n'a pour ainsi dire pas desserré les dents depuis le départ. Pas de haine visible, pas d'éclats de voix ; mais on ressent, à ses côtés, une présence volontaire tendue vers un but connu de lui seul. Présent sans être là, à côté tout en étant très loin.

Et Luc est à la fois désespéré de ne pouvoir lui venir en aide et un peu vexé de ne pas avoir sur lui plus d'influence que les sapins environnants !



Dans l'après-midi, l'équipe démarre fort. Radio-Zinzin émet à nouveau tous azimuts. Sandro et Maria sont les commentateurs, Anne s'occupe de la régie et lance les disques (un chœur digne des

tragédies grecques), Christophe et Steeve tiennent le crachoir publicitaire.

— Aujourd'hui, chers auditeurs, nous allons spécialement parler de la propreté de l'enfant avec le docteur Octave. Il va nous entretenir de « Vive la marche, à bas les mères-poules » Docteur Octave, à vous l'antenne !

— Voici la première phrase dite par une mère-poule à son poussin, qui lui annonce son désir de faire la marche : « Eh ! mon Dieu, tu es gaga. Tu vas être crevé depuis le deuxième jour. T'auras plein de cloques, mal aux pieds. Non, écoute, ne fais pas cette marche. Et puis, tu sais, Massa, il fait tout plein de conférences, c'est sûrement pour se remplir toutes ses poches de sous, c'est un peu louche, petit chéri à moi ! »

— Mais, cher Docteur, cela ne semble pas le sujet de la conférence. En plus, nous allons avoir des ennuis avec ce Monsieur Massa au pied dangereux. Et votre langage, Docteur Octave, votre langage !

— Attendez, attendez, vous allez voir les vrais motifs de la mère ! Suit un deuxième essai, tout aussi vain, de la poule. Le poussin devient tout de même un peu sceptique. La mère hausse la voix : « Mais alors, tu sais, si tu y vas, à cette marche de

follos, faudra pas me téléphoner tous les jours pour me dire tous tes petits malheurs. Et puis, tu prendras soin de te laver, tu ne profiteras pas de faire le petit cochon, car au retour je ne veux pas user mes doigts et mes mains en nettoyant la baignoire. En plus tu te changeras de culottes tous les jours ! » Nous y sommes : la propreté. Voilà le motif profond du refus de cette mère...

— Bong, la lessive Ledong laâââve tout plus gris que tou-ou-out !

— Et si le petit poussin était moi, je répondrais : « Tu sais, maman, Massa, je crois pas qu'il veuille se remplir les poches de fric : si tu voyais le chandail qu'il met tous les jours ! Il dit qu'on ne retrouve plus la laine ! Mais c'est joli de marcher, de voir d'autres horizons, de chanter, de rire, de se baigner. D'ailleurs, ça te ferait pas de mal de marcher ; à ton âge, c'est encore possible ! Mettre des habits sales, quand on est propre (parce qu'il ne faut pas croire, on se lave quand même un brin), c'est rigolo, cela fait aigre-doux. Être tout sale, cela a son charme. Les gens nous regardent comme si on était des revenants ! C'est bien vrai que c'est dur de se décider d'y aller. On se dit : "On y va, on n'y va pas ?" Mais une fois parti, on est bien content, on ne quitterait pas ! »

— Merci Docteur pour cette intéressante conférence psycholingesalique. Radio-Zinzin laisse ses auditrices méditer un instant en écoutant un chant publicitaire.

L'odeur, ce n'est rien, il suffit de lutter contre !

*Ô sublime odeur,
Lorsque tu meurs,
On ressent une subite douleur.
Tu nous aides à ne pas avoir peur
Lorsqu'il nous arrive malheur.*

*Et quand on n'a pas de sœur,
Tu es notre amie de cœur.
Lorsqu'on ne s'éveille pas à l'heure
On ouvre l'œil par ta senteur.*

— Radio-Zinzin laisse l'antenne pour un moment. Nous sommes écolo : pas de gaspillage d'énergie, pas trop de salive perdue, ni pour parler, ni pour se laver. Radio-Zinzin, c'est LA radio !

Heureusement que les auditeurs de cette chaîne si dynamique ne peuvent percevoir le fort fumet qui se dégage des animateurs de cette émission. Il fait chaud depuis plusieurs jours, les occasions de

se laver ont très sérieusement manqué, et l'existence même des déodorants, pourtant si souvent sortis les premiers jours, est complètement enfouie dans un recoin obscur du sac et du subconscient.

Vers les dix-huit heures, alors qu'ils sont engagés dans un petit chemin creux, une bonne partie de la troupe se met à rêver de poulets. Ils les voient, dorés, grésillant de graisse fondante. Les plus imaginatifs vont même jusqu'à les parer d'accompagnement mirifique du genre frites, ketchup, voire salade verte, rafraîchissante et craquant sous la dent. Et, phénomène curieux, ce rêve collectif s'accompagne des odeurs les plus prometteuses. Débouchant dans une clairière, ils trouvent la cause d'une vision si alléchante. Des touristes ont dressé une broche à cinq étages ; ils attendent certainement un rallye, vu la grandeur des préparatifs. Sur cette broche, plus de vingt poulets, bien réels ceux-là, finissent de « mûrir » ! Des plats d'accompagnement sont disposés par terre, ainsi que des boissons. Mais nos marcheurs ne regardent pas. Ils ont appris, dans les moments où la civilisation se rappelle trop à leur souvenir, à marcher la tête droite, l'air décidé, l'œil rivé sur un horizon où tous les bienfaits terrestres sont superflus.

Fort heureusement, le groupe a dépassé cette zone perturbée. Les estomacs sont en train de retrouver une assiette ascétique quand un des touristes pousse un cri :

— Mais c'est pas vrai ! Catherine ! Eh, Catherine !

La mascotte du groupe se retourne :

— ... ??!!?... Papa, qu'est-ce que tu fais là ?

— Mais y'a aussi Gerber !...

Le groupe, ahuri, met un instant à comprendre que ces visions chassées dans un imaginaire relatif sont réelles, tangibles et pour eux. Alors ces lâches, abandonnant toute idée de privation, reniant toute la grandeur d'âme que laissait deviner leur défilé exemplaire, font demi-tour en hurlant vers ce paradis, lui bien terrestre.

Luc avait eu du mal à déguiser les coups de téléphone d'hier et d'aujourd'hui ; ces appels ont permis au Lion's Club de leur ville de préparer la marchandise, puis de localiser un point de rencontre avec eux en fonction de leur avance. Et cette fois, même ses collaborateurs les plus proches n'en savaient rien.

Le lieu est agréable : une clairière bordée d'arbrisseaux, en contrebas une rivière assez pro-

fonde pour se laver, pas de bruit, loin de toute maison. Les quatre visiteurs ont fort bien choisi. Ajoutée à ce tableau, l'idée de dévorer ce que l'on mange déjà des yeux rend la vie merveilleuse aux plus déprimés (y en avait-il d'ailleurs aujourd'hui ?). Mais j'oublie une chose importante, vitale ! Des habits propres ! C'est le sommet du luxe. Parce que se laver, et renfiler de la crasse sur soi, remettre cette odeur qui n'est plus la sienne décourage les plus méticuleux. Ce soir, chacun sera propre, gavé, réhydraté, bref comme neuf. Même mieux, il est neuf et rôdé à la fois !



Depuis plusieurs soirs, Maria, aidée par Anne, essaie de scier le bracelet de ce qui lui semble la marque la plus honteuse de l'esclavage. Avant de partir, un camarade lui a fourni une série de limes usagées, fines et souples, en déchets de diamant, utilisées pour la finition des pièces d'horlogerie. Les limes ne sont pas encore tout à fait usées, témoins en sont les poignets de Maria.

Mais le bracelet ne lâche pas, le plastique de haute qualité résistant en effet à tout !

Maria pleure de rage ; elle se rend compte qu'à la fin du camp elle aura à peine entaillé celui qui fait d'elle un objet à disposition de Gerber. En se

décoiffant, ce soir, elle a une autre idée : essayer de déverrouiller le mécanisme de fixation avec une épingle à cheveux. Et avec détermination, chaque soir, elle va chercher à trouver la clef de sa liberté.



Le lendemain, les sacs sont à nouveau gonflés des provisions apportées par les visiteurs. Simon a même, dans son sac, trois douzaines d'œufs (cuits dur heureusement), qu'il emballe soigneusement dans son sachet de linge propre. Pas question d'acheter des provisions aujourd'hui : c'est jour de fête nationale, et ils ne traverseront que de petits villages. En compensation, les amis ont emporté les tentes, le temps étant jugé suffisamment beau pour risquer le coup : encore deux ou trois jours d'assez hautes montagnes avant d'être sur le flanc méridional et d'avoir le beau assuré, à part peut-être quelques orages.

Josué continue à préparer son plan. Surtout, ne pas attirer l'attention sur soi. Cette fois, il sait qu'il veut quitter le groupe, aujourd'hui, avant de passer la frontière. Alors adieu ! Imperméable à l'amitié, aux perches tendues, au charme de la région, il n'a qu'un but : se sauver. Il savait au départ que ce camp serait un échec, avec lui cela ne peut pas marcher. Trompé une fois, il ne peut faire

confiance aux adultes. Quant aux jeunes, cela aurait pu aller, mais quand il voit des gars virer de bord, comme Valérien, il en a mal aux tripes...

Parfois, après avoir eu du mal à s'intégrer à un groupe ou à un lieu, la peur nous prend au moment de tout quitter : un mal vécu familial ne vaut-il pas mieux que l'inconnu ? Mais pour Josué, pas de place pour de telles pensées. Une vague de fond le pousse vers la liberté. Ce mot de liberté ne recouvre pas le même sens pour lui et pour ses camarades. Pour eux, c'est être relativement indépendants, dans ce cadre merveilleux et sauvage des montagnes. Pour lui libre veut dire seul. Un point c'est tout. Au risque de se casser la figure, au risque de se perdre. Le moindre lien l'emprisonne, la seule idée d'un adulte pensant à lui est un esclavage...



— Chef, Josué a disparu !

Michel arrive en courant vers Luc, qui marche pour une fois en tête du groupe.

— Il faut faire quelque chose, essayer de le trouver, vite !

— Je sentais que cela allait arriver, je ne pensais pas si tôt. Arrêtons-nous là pour le repas de midi.

Vous pouvez aller à sa recherche, mais je ne pense que ce soit très utile. Restez deux par deux, et surtout ne vous perdez pas !

Luc attend, avec Jean, le retour de ceux qui sont allés à la recherche de Josué. Philippe, très ému, est parti le premier, et Sandro, qui est un très bon trotteur, court avec Michel, le plus loin possible. Mais, dans ce coin de montagne, couvert de forêts aux gros blocs de granite, offrant de nombreuses caches, avec beaucoup de sentiers bien balisés, retrouver quelqu'un qui se sauve tient du miracle. Qui plus est, Josué a certainement une heure d'avance sur ses poursuivants. Luc sait (et il s'y est préparé depuis plusieurs jours) qu'il faudra partir dans un peu plus de deux heures, et rester plusieurs jours avec l'angoisse de cette brebis perdue. Peut-être Gerber pourra le soulager, grâce au satellite, mais avec Josué, il s'attend à quelque coup fourré. Et s'il s'agissait d'un accident, d'un malaise ? Comment être sûr qu'on ne le laisse pas évanoui au bord de la route, et que, parce que c'est Josué, on imagine forcément la fuite ? Luc demande à un autre groupe de refaire la dernière heure de marche au pas de course, en visitant tous les fourrés possibles. Son sac rouge devrait être bien visible.

Deux heures plus tard, les différents groupes sont rentrés ; manquent encore Sandro et Michel. Ce dernier arrive, porteur d'un sac rouge. Luc blanchit, qu'est-ce que Sandro va apporter, lui, sur son dos ?

— Il a abandonné son sac, ses gros souliers, a dû se remplir les poches de nourriture et filer léger comme l'air. Sandro cherche encore quelque chose...

Luc et beaucoup de ceux qui attendaient avec angoisse sentent comme une bouffée de vie remonter en eux. On a évité le pire. La donne est faite et Josué joue maintenant ses cartes tout seul. Sandro arrive :

— Chef ! Ouvre la main et ferme les yeux ! Tu vas avoir une petite surprise !

Luc s'exécute, et sent un objet froid sur sa paume ; il ouvre les yeux et a de la peine à reconnaître un fragment de montre dans ce déchet tor-du.

— Comment as-tu trouvé cela ?

— Tu vois, j'ai remarqué une grosse pierre tachée de sang, presque au milieu du chemin. Comme c'était vers le sac, j'ai regardé d'un peu plus près ; j'ai découvert un déchet tout petit qui

m'a mis la puce à l'oreille, et en tournant en rond, j'ai fini par mettre la main sur ce que je cherchais, une partie en tous cas.

Il informe tout le monde sur les montres que portent les pensionnaires des Tilleuls, ce qui intéresse immédiatement les techniciens de l'équipe ! Puis, prenant la voix de Radio-Zinzin :

— Ici la centrale de surveillance de Radio-Zinzin-Satellite. Qu'est-ce qui se passe, étoiles des étoiles, un de nos émetteurs ne fonctionne plus ! Général Grossnouil, venez vite, le numéro 34691 ne répond plus !

La vie du groupe est ainsi faite. Josué est parti, il ne lui est rien arrivé, personne ne sait ce qui va se passer pour lui, mais cela ne sert à rien de se faire du mauvais sang, on en a vu d'autres. Le soulagement exprimé par Sandro sous forme de boutade ayant détendu l'atmosphère, immédiatement les autres entrent en jeu. Le général Étienne Grossnouil se présente :

— Comment, quelle horreur, oser endommager du matériel militaire. S'il était mort, pas de problème, on lui couperait la main et on récupérerait notre bien. Mais oser vivre et tuer un émetteur. Quel crime, quelle horreur ! À moi l'armée, vengez cet outrage, retrouvez le coupable !

Bruit d'avions, de tanks, de gamelles frappées par ceux qui s'étaient mis à manger avant l'arrivée de Michel et Sandro. Bob apparaît, pilote de pointe.

— Mon Général Superlazagn, je l'ai vu, il cueillait des rhododendrons. Et, sauf votre respect mon Général, avait écrit avec ces fleurs « M... aux gradés ! »

L'apoplexie risque d'emporter le général Grossnouil quand, heureusement un publiciste de Radio-Zinzin apporte une plaque de chocolat militaire (faisant partie des vivres apportés le soir précédent), la tend au général qui devient tout miel, et Anne, Maria et Claire entonnent d'une voix angélique :

*Le choco militaire, A conquis tout' la terre.
Mangez-en, Général, Il n'a pas son égal.*

La bonne humeur est revenue, chacun a pu libérer son angoisse, et ces rires, qui auraient pu choquer un spectateur non averti, ne signifient pas qu'ils sont contents de ne plus voir Josué. Non. Tous vont y penser souvent, se demander où il est et beaucoup vont prier pour que leur compagnon

de quelques jours arrive une fois à un havre de paix.



Enfin libre ! Pour la première fois peut-être, depuis deux ans, Josué sourit. Son poignet emballé dans une grosse feuille de pétasite le fait souffrir, mais il court d'un pas léger, laissant à sa droite la vallée où doivent marcher ses compagnons. Liberté, liberté ! Il a profité de ce que le Chef était en avant et que tout le monde regardait Sandro faire une démonstration de clown pour filer. La zone lui semblait bonne, mais il lui fallait être rapide. Tout d'abord s'éloigner le plus vite possible, donc par un sentier couvert.

Au bout d'une demi-heure, l'éloignement lui semble suffisant pour se défaire de ses attributs de marche. Pour fuir vite, il faut être léger, mais il ne veut pas laisser des traces trop visibles. Arrêté sur une petite éminence, où il peut voir sans être vu, il dispose de dix bonnes minutes d'avance en cas d'alerte. Une fois privé de son sac et chaussé léger, il va repartir quand il pense à sa montre. Avant tout s'en débarrasser. Son plan est prêt depuis plusieurs jours, et rien ne peut plus l'arrêter.

Il a trouvé une pierre plate, une lame de roche fine et un gros morceau de granite qu'il tient fer-

mement. La main repliée pour que la montre repose sur la pierre par la tranche, la lame de pierre entre le poignet et le bracelet pour se protéger un peu des chocs, il s'est mis à frapper de son maillet improvisé l'objet de sa haine, ne prenant aucune garde aux coups manqués qui le blessent méchamment. La montre tenant le coup, il est alors pris d'une vraie furie, assénant un coup qui, mal porté, aurait pu lui casser les articulations. Sous le choc, l'espionne a enfin lâché prise. Tant pis pour le bracelet, celui-là, il le gardera. Bien que faisant partie du même ensemble, il est moins un symbole de soumission. Heureux et libéré, Josué reprend alors sa course, après avoir lancé les deux morceaux dans les broussailles.

Maintenant, il court. Bientôt trois heures qu'il est loin, il doit avoir passé la frontière. Le chemin descend vers la vallée, et il devine au loin une ville importante d'où il pourra prendre un moyen de transport pour se rendre chez ses cousins. La pensée du groupe arrêté pour le chercher, l'idée du souci dont il est la source, la tristesse possible de ses ex-camarades ne l'effleurent même pas. Il court comme un mulet débridé n'ayant qu'une seule idée en tête : la liberté.



Fin de journée...

... petit matin.



CHAPITRE SEIZIÈME

Les engoulevants

Barbara prend ses affaires et les tire dans la direction du Chef. Luc s'établit généralement un peu à l'écart. Dans la mesure du possible, il s'endort vers les vingt et une heures trente et jouit d'un premier sommeil profond pendant que Philippe veille et discute avec les noctambules. Puis il se réveille vers vingt trois heures et surveille si nécessaire jusqu'au retour complet du calme. Il en est là quand il voit arriver Barbara, le sac pendu par une bretelle, traînant son sac de couchage rempli de ses affaires.

— Luc, je viens te, enfin vous, bref, je, tu, vous, ils... (elle tape rageusement du pied sur le sol)... vous me troublez, je mélange en vous le père et le copain ! Je disais donc, enfin bref, je viens passer la nuit à côté de vous ! Ouf, c'est dit !

— Je suis touché de l'honneur que tu fais à ma vieille croûte. Tu feras attention de ne pas te faire agresser pendant la nuit ! Blague à part, pourquoi tu viens ici ? Avec tous les garçons du camp, je ne

comprends pas ce qui te donne envie de dormir vers moi !

— Je te, ah ! crotte ! je vous trouve rassurant. Quand je vois vos cheveux gris, je pense un peu à mon grand-père. Puis nous parlons, nous jouons, nous nous roulons par terre en faisant les fous, et vos yeux deviennent si rieurs que je te prends presque pour un grand frère, enfin, pour mon grand frère, Damiens... Je ne t'en ai jamais parlé ?

— Non ! Tu l'as perdu ?

Autour d'eux, le vaste pré de gazon est occupé par de petits groupes dispersés, certains dormant déjà, d'autres en grande conversation. Pas un nuage, pas de rosée. Au loin, un engoulevent fait entendre son bruit de crécelle.

— Écoute l'engoulevent ! C'est la première fois que je l'identifie dans la nature !

Chaque fois qu'il entend un nouvel oiseau pour la première fois, il éprouve la même émotion. Il pense au premier rossignol, une nuit dans une maison du vignoble. Joëlle doit aussi s'en souvenir, car il se levait à tout moment pour se mettre à la fenêtre, et la réveillant par des « Écoute, le Rossignol ! »

— Excuse-moi. Alors, ton frère...

— J'avais quatre ans, je m'en souviens bien. Lui en avait sept, ce qui pour moi représentait presque l'adulte, en tous cas la protection, l'amour. Puis il y a eu l'accident... Après, je l'ai cherché partout. J'ai couru les garçons pour obtenir des caresses, à tel point que mes parents m'ont placée pour quelque temps aux Tilleuls, pour me protéger. Mais c'était inconscient, je ne savais pas ce que je cherchais. C'est seulement depuis quelques jours que j'ai compris. Nous marchions (bien sûr, pauvre sotte. Que faisais-je donc d'autre ?), j'étais raide de fatigue, et dans ce demi sommeil de la marcheuse épuisée, je me suis dit : « Heureusement que Damiens est derrière moi... »

Je n'ai pas réalisé tout de suite le sens de mes paroles, puis j'ai été comme foudroyée, et je me suis mise à pleurer comme une bécasse. Damiens, c'est Damiens que je cherchais si maladroitement... Alors c'est pour cela que je suis vers vous ce soir, mais rassurez-vous, je ne viens pas pour vous draguer !

— Je sais bien ! De toutes façons, je me suis fait prendre une fois par le démon de midi, comme on l'appelle, je ne suis pas prêt à recommencer ; j'ai eu un tel mal à me resituer que déjà rien que pour cela je ferais attention ! Tu te rends compte que tu

m'as tutoyé durant la partie sur ton frère, le tout entouré de « vous » superbes !

— Bon, eh bien, je ne viens pas pour te draguer !

— À part cela, tu me plais beaucoup ; dès que je t'ai vue, cela a fait un petit tilt en moi. Une ancienne gravure musulmane montre le Paradis plein de femmes, qui attendent le défunt pour lui charmer les sens. Pour moi, une femme sur dix que je rencontre est une image de paradis. Chacune a son style, son mystère, sa beauté, son esprit, ses douceurs et évoque l'inaccessible. Parfois en classe, je regarde mes élèves, j'essaie de les imaginer plus grandes, et je me dis : « Seul sur une île déserte, qui choisirais-tu, pour quelle raison ? »

— Et tu m'aurais choisie ?

— À l'instant présent, je te dirais oui, et je serais sincère, tu m'attires beaucoup ! Mais j'aurais pu dire la même chose il y a quelques temps à Anne que j'aime bien et avec qui j'ai eu de longues conversations, ou à Maria qui reste dans mon cœur le symbole de l'orage et de l'éclair. Et puis beaucoup d'autres... Et au milieu de tous ce chaos féminin, Joëlle est mon vrai amour, réel et non mythique. Je crois en effet que le Paradis du Musulman reflète bien les fantasmes constants de l'homme : il

croit sans arrêt pouvoir aimer chaque femme qui lui plaît, et il est sûr qu'elles vont être heureuses toutes ensemble autour de lui. Et cette image paradisiaque pour l'homme est la vision de l'enfer pour la femme !

— Je ne pensais pas qu'un adulte pouvait être enfant comme toi ! À la fois cela fait peur et console ! C'est aussi pourquoi, peut-être, on oublie ton âge à tes côtés ! Tu rassures par ta présence physique, mais parfois tu es le plus gamin de tous !

Depuis un moment, ils sont couchés côte à côte, chacun bien enfoncé dans son sac de couchage. Ils continuent à discuter un peu, sous les étoiles.

— Bonne nuit, petite sœur que je n'ai pas eue !

— Bonne nuit, grand frère !

Et il n'y a plus que les étoiles, le vent chaud et le chant doux et lointain de l'engoulement.



Depuis la visite des amis, ils n'ont pas pu faire de provisions. Étienne leur avait passé une commande calculée au plus juste, et aujourd'hui elle arrive au bout. Josué ayant fait un prélèvement un peu au hasard, il y a léger déséquilibre avec le plan

prévu ! Et, à la fin du repas de midi de ce samedi 16, la troupe a encore sérieusement faim !

— Je suis sûr d'avoir commandé des œufs ! Où se trouvent ces œufs ? Cherchez dans vos sacs, tous, et comme il faut !

Rendus un peu grognons par leur estomac à moitié vide, les participants s'exécutent de mauvaise grâce, se demandant bien qui est l'ahuri cachant ces œufs. Ils brassent vaguement dans leurs affaires, sans conviction, et, bien sûr, ne trouvent rien ! Luc refuse d'ouvrir les rations de secours, et propose de manger des kilomètres pour remplacer la nourriture. Plaisanterie, on ne sait pourquoi, fort mal appréciée. Radio-Zinzin elle-même n'obtient qu'un morne succès, sur le thème de l'œuf : Sandro devient si caustique que personne n'y comprend plus rien, et Maria est horriblement grinçante. Finalement Claire sauve l'émission avec une composition d'un jour précédent qu'elle sort d'une poche de son sac :

Accroche-toi et marche

*Si tu te réveilles tout courbaturé
Accroche-toi et marche,
Si tu as une claque au mauvais endroit*

*Accroche-toi et marche,
Si la tendinite te fait mal
Accroche-toi et marche,
Si tu as soif et que ta gourde est vide
Accroche-toi et marche,
Si tu marches à la treizième heure
Accroche-toi et marche.
Si tu penses qu'il y aura un souper
Accroche-toi et marche.*

*Si tu crois que ce soir on t'offrira le restau
Accroche-toi et marche.*

*Mais Si Luc me fait découvrir le chant d'un oiseau
Heureuse je marche,
Si Sandro me fait rire aux éclats
Heureuse je marche,
Si Philippe me raconte ses voyages merveilleux
Heureuse je marche,
Si l'odeur de la lavande m'enivre
Heureuse je marche
Et si après tant de bonheur je vois la mer
Heureuse je suis.*



Luc se dit qu'il faut mettre un peu d'animation dans cette troupe morose. Il est près de quatre heures, et il n'y aura pas de quatre heures. Il faut

compter encore trois lieues (comme dirait M. Töpffer) pour atteindre le premier village et un éventuel point de ravitaillement. La troupe a atteint l'étage des forêts, et de nombreux arbres sont morts, par pollution certainement. Luc a une idée. Il remonte en tête pour être bien vu de tous et de toutes. Il vise un peu plus loin un tronc de la grosseur de sa cuisse et de près de six mètres de haut et entre en fureur :

— Saleté de camp, on n'a même pas à bouffer, et tout le monde tire la gueule. J'en ai marre, Marre ! Grrrr !

Il court vers le tronc choisi, le secoue violemment. « Pourvu que les racines soient aussi mortes », pense-t-il. Il sent avec soulagement l'arbre céder sous la poussée de sa force colérique, puis il le voit s'abattre avec fracas, et il se frotte les mains d'un air soulagé ! Dans le groupe, c'est la consternation : le Chef, l'écologiste, le protecteur de la nature, se met à arracher des arbres ?!? Il n'est pas donné à chaque marcheur d'avoir un œil biologiquement exercé, et un arbre, c'est un arbre, mort ou pas ! Nous devons vraiment vivre un moment important, une heure des annales de l'AMCE comme en content les anciens. Luc attend

un peu, retourné vers sa victime pour ne pas rire à la face de son équipe, puis se retourne et déclare :

— Voilà ce qui attend les grognons, les morts-vivants et ceux qui vivent uniquement pour leur estomac !

Puis, devant l'air consterné qui perdure, il éclate de rire :

— Vous allez encore faire longtemps ces mines déconfites ? C'était un gag. L'arbre était déjà mort. Pigeons, pigeons !

Pigeons, ce mot-clé de toute farce ayant abouti, rompt l'enchantement et réveille les esprits traumatisés. Pour un long moment, chacun va oublier sa faim et commenter généreusement l'événement.



Avec soulagement, ils arrivent en vue du village espéré. Leur halte dans un tel lieu est chaque fois une source de prospérité pour l'unique bar-café-épicerie, et un sujet de désolation pour les habitants désirant acheter, le lendemain, un petit rien qui leur manque.

Le passage des sauterelles, en comparaison, n'est qu'un amusement gastronomique ! Il faut acheter pour rattraper ce midi, manger ce soir,

demain matin et essayer de faire le plein pour au moins le jour suivant ! Rafle des yaourts, boîtes de conserves, saucissons, fromages, biscuits, chocolat. Rayons vides après le premier passage. Prélèvements sérieux de riz et de pâtes. Ponction non négligeable de jus de fruit et vin rouge. Comme certains produits ne se trouvaient qu'en un unique exemplaire de collection, il a fallu panacher, et le repas de ce soir, avec ses seize boîtes de conserve dépareillées, offrira la variété suivante : goulache (2 boîtes), choucroute, lentilles, raviolis (4 sortes), lasagnes, scorsonères, pieds-paquets, petits-pois-carottes (3 boîtes), cassoulet toulousain, cardons. Quel hôtel trois étoiles offre une carte aussi variée que ce modeste buffet campagnard ?





Au moment de se coucher, il découvre, emballés dans ses affaires les œufs tant attendus à midi. Que faire ? Simon a toute une série de souvenirs cuisants de ce genre d'erreur. Depuis tout petit, ce qui lui tombe sous les mains se casse, se salit. Simon-le-maladroit, Simon-le-souillon, Simon-le-manchot... et autres sobriquets qui l'accompagnent où qu'il aille, et qui lui ont rendu la vie impossible à la maison. Ici il se croyait à l'abri, et il sent qu'on va lui coller à nouveau une étiquette : Simon-les-œufs. Et bien non. Tout mais pas cela. Il se dirige discrètement vers une haie, comme pour faire un petit besoin, et y dépose le sac de plastique contenant les trente-six œufs durs. Il revient vers son sac de couchage, et est en train de s'y introduire quand une ombre s'approche, tenant à la main le sac blanc bien visible dans la nuit. C'est Guillaume.

— C'était donc toi ! Il me semblait bien que je te t'avais donné ce sachet, en aidant Étienne lors de la distribution. Qu'est-ce qui se passe, pourquoi tu les jettes ?

— Je croyais qu'ils n'étaient plus bons, et maintenant on a assez de nourriture.

— Ils étaient bons à midi, et ne le seraient plus ce soir ! J'ai l'impression que tu avais une sacrée peur d'être pigeon ! Les autres auraient ri, et puis c'est tout. Et toi, en dehors de ce que pensent les autres, tu ne peux pas te respecter tant que tu n'es pas droit, tant que tu louvoies. Je ne connais pas ta vie, je ne sais quel effort cela représente pour toi, mais tâche d'acquérir ton honneur ! Bonne nuit !

Et il part avec les œufs.

Le lendemain, lors de la distribution des vivres, Guillaume avoue un peu confus que c'est lui le coupable. Tous rient, à la fois heureux que ce vétéran semi-légendaire de l'AMCE se soit fait prendre et étonnés qu'une chose pareille puisse lui arriver. Chacun peut avoir son moment de faiblesse ! L'affaire semble réglée, quand on entend une voix sourde, à peine audible :

— C'est pas vrai, c'est moi. Ils étaient dans mon sac et j'ai voulu les jeter ! Voilà !

Pas besoin d'explications supplémentaires. Justine entoure Simon d'un de ses grands bras, et lui chuchote : « Bravo ! »



Dimanche 17, 14 heures

À 230 km du but

Ma chère Hélène,

J'essaie de t'écrire malgré l'obscurité qui règne dans l'étable ou nous nous sommes réfugiés. Ce matin, le ciel était encore clair, mais de gros nuages ont pris de plus en plus de place dans le ciel. À midi, alors que nous attendions le reste du groupe sur un petit chemin dans la forêt, près d'une ligne à haute tension, Luc est arrivé comme affolé, et a presque crié à Sandro, assis calmement vers nous :

— As-tu regardé s'il y a de la place là-dedans ?

Il faut se ranger, vite !

Sandro ne comprenait pas de quoi il parlait, nous non plus. Nous avons regardé derrière nous, et une grande bâtisse de plus de cinquante mètres nous est apparue comme par enchantement, doublée d'une maison d'habitation pour les bergers. Luc a posé son sac, a entraîné Sandro pour essayer d'ouvrir la porte de la maison. Tout était fermé. Heureusement, la clenche de l'étable glissée, ils ont pu ouvrir. « Dépêchez-vous, entrez ! » À ce moment, les premiers coups de tonnerre éclatèrent et de curieux vrombissements se sont

fait entendre dans la ligne à haute tension, dus certainement à la foudre tombant sur les fils. Je commençai à avoir sérieusement peur. Luc harcelait les derniers arrivants, et quand il a mis le pied dans le refuge, les éléments se sont déchaînés, comme jamais je ne l'ai vu ni ne pouvais l'imaginer. Ma chère Hélène, ouvre tout grand le robinet de ta baignoire, mets ta tête dessous, et tu auras, en réduction, une image de ce qui tombait ! Et cela a duré plus de trois heures, non stop. Assez vite, une discussion théologique s'est engagée, sur la notion de miracle. Moi je trouvais que cela faisait beaucoup de hasards en quelques jours !

Et Luc s'est mis à énumérer les nombreux cas où le « hasard » nous a souri : passage de col un jour, fermé derrière nous le lendemain, accident bénin qui aurait pu très mal tourner... Tu connais ma foi, chère Hélène, et j'étais émerveillée de voir qu'il sentait les choses comme moi. Il a poursuivi en disant à peu près ceci :

— Je pense que c'est le moment de rappeler ce que c'est qu'un miracle. Contrairement à ce que l'on pense généralement, le miracle, ce n'est pas avant tout l'événement, mais c'est le fait d'avoir assez de foi pour y croire. C'est mettre Dieu

comme intervenant dans notre vie. Par exemple, nous sommes ici à plus d'une heure en amont et en aval de tout abri. Pourquoi ai-je eu cette oppression me poussant à m'arrêter, alors que rien ne semblait menacer et que d'habitude on ne mange pas avant treize heures ? Vous imaginez la tête qu'on aurait, sous cette douche ?

Par contre, je n'ai pas résolu la question qui se pose, s'il y a miracle : pourquoi nous et pas d'autres ?

C'est la première fois qu'on avait une discussion de ce niveau à l'AMCE. Les sceptiques attaquaient (Mathieu, Fabienne, Étienne, Valérien, Maria) et d'autres défendaient (moi-même, Guillaume, Peter, Ruth, Claire et Anne), le tout sous le vacarme de tambours des six cents mètres carrés de tôles frappés par la trombe d'eau et dans l'obscurité presque totale.

La pluie continuant après le repas, on s'est couché et un sommeil réparateur de près de deux heures nous a fait le plus grand bien. La pluie a cessé, et je me demande quand on va partir. Luc doit avoir une bonne dose de sommeil en retard, car il est presque le dernier à dormir encore. Tiens, il s'assied d'un coup, comme piqué par une aiguille. Philippe se morfond en excuses ; en par-

lant avec Jean, il a prononcé un peu fort le mot de « Le Chef », qui a agit comme une sirène d'alarme. Je crois que j'ai juste le temps de ranger mes affaires, car il est déjà debout et trouve qu'il fait beau. Adieu l'espoir de rester ici jusqu'à demain !

Ève qui n'aime pas les douches naturelles !



En effet, le ciel s'est dégagé très vite, comme cela n'est possible que dans le sud. Au bout d'une heure le ciel est à nouveau bleu intense et, mis à part les champs inondés et les flaques sur le chemin de gravier, on aurait pu croire que cet orage avait été une illusion collective !



Nos marcheurs, repus et bien reposés, avalent les kilomètres. Devant, avec encore plus d'entrain, Philippe galope. Il s'arrête devant des indigènes

médusés, et leur commente dans une langue comprise de lui seul les merveilles de l'AMCE :

— Ecco il grando capo ! C'est uno grando grando marcheur. A fa plous de quindici mille kilometri à piede ! Si si !

Les auditeurs sont autant émerveillés par la langue exotique du promoteur zélé que par les prouesses devinées. Il flotte autour de la troupe qui défile une odeur de mystère, d'Orient peut-être et, à la suite de cette clique poussiéreuse, on dit même que certains ont cru voir avancer des éléphants...



Le soir, ils sont sur la place pavée d'un petit village. Une grande église, et, en face, un petit bâtiment orné d'un balcon, la Mairie ; tout le décor est posé pour une scène de Don Camilo. Il est vingt heure trente, heure du souper. Les cuisines se débballent quand sonne la fin de l'office du soir. Sandro, bien rôdé, cherche le curé pour trouver éventuellement un abri et tombe sur des paroissiens intéressés par cette animation inattendue ; des matrones se disputent les pâtes prévues pour ce repas, déclarant que c'est honteux de les faire cuire dans de si vilaines casseroles. Elles disparaissent dans leur cuisine, entraînant dans leur sil-

lage quelques marcheurs médusés. Des hommes se battent presque pour avoir l'honneur d'héberger des membres du groupe, qui finalement dormiront dans le galetas d'une seule famille. Certains participants auraient préféré la place du village et son ciel étoilé, mais comment refuser une hospitalité naturelle qui vient de cœurs si chaleureux. Certains pays, à vocation touristique, ont perdu (ou n'ont jamais eu ?) un si bel élan ! Le lendemain matin, à six heures, les hôtes seront déjà debout, avec eau chaude, thé pour les gourdes et café pour se réveiller. Merci, chers amis d'un bref passage !



Pendant ces préparatifs, un peu à l'écart du groupe, Fabienne et Mathieu ont une explication orageuse. Fabienne surtout semble hors d'elle.

— Tu me dis sans arrêt que tu m'aimes, et chaque fois tes copains passent avant moi. Tu pourrais tout de même dormir une fois avec moi. On serait bien, cette nuit, tous les deux dans un coin, un peu loin du groupe !

— Bien sûr, bien sûr... Mais tu vois, si je suis venu au camp, c'est pour être avec les autres. On fait une bande, tu dois connaître cela. Étienne, Guillaume, Justine, ils comptent autant que toi, pour moi. Je ne peux pas comparer. Et dans le groupe, nous sommes quand même ensemble !

— Le groupe, la bande ! Moi je n'en veux plus, je sais assez où cela mène. Je t'ai et je ne veux pas te partager avec ces gros mollets et ces faiseurs de plaisanteries que tu admires tant. Tu n'y comprends rien, tu n'es qu'un plouc ! Va les retrouver, moi je me tire. J'en ai assez, de toi, de vous, de ce camp !...

— C'est ça, va voir si c'est mieux ailleurs !

Fabienne prend son sac (elle a acquis de bons réflexes !) et arrive vers Luc :

— Je pars. Je ne supporte plus cette équipe, ces mecs qui ne peuvent choisir. Téléphone à Gerber de venir me chercher !

— Non ! Tu le fais toi-même !

Et, très froid, Luc sort sa carte de téléphone et la lui tend.

— Et sois précise sur le lieu de rendez-vous. Quand il arrivera, demain, nous, nous serons déjà bien loin. Je trouve dommage que tu partes sur un coup de tête, mais c'est toi qui décides !

Et pas un soupir de plus ! Il retourne à ses affaires, et la laisse prendre ses responsabilités. Pour Fabienne, c'est comme une douche froide. Elle s'attendait plus ou moins à ce qu'il la retienne, la prie de rester, la supplie peut-être... Mais non. Mathieu, un mufle, Luc un glaçon. Elle se sent presque une envie de pleurer en descendant la ruelle menant au téléphone public, et plus elle approche de la cabine, plus sa détermination diminue. « Qu'est-ce Gerber va penser ? Il va se foutre de moi ! Il va rigoler quand il saura que je rentre par dépit amoureux. Mais, je ne veux plus voir Mathieu ! »

Luc, de la place, la regarde du coin de l'œil, et cherche comment la faire revenir sans qu'elle perde la face. Justement, Sandra passe, et son épaisse tignasse fait plus penser à une botte de paille qu'aux belles nattes du départ.

— Sandra, viens par là. J'ai l'impression qu'un coup de peigne ne serait pas de trop !... Dans la

ruelle, Fabienne est un peu seule. Tu devrais aller lui demander de t'aider ; cela lui ferait du bien, et à tes cheveux aussi ! Mais surtout, ne lui dis pas que l'idée vient de moi !

La jeune fille, heureuse d'aider une camarade qu'elle aime bien et de penser qu'on va s'occuper spécialement d'elle, descend la ruelle le plus innocemment du monde.

Une demi-heure plus tard, Fabienne mange ses pâtes tout en se battant avec des nœuds effroyables, la tête de Sandra posée sur son bas-ventre.

* * * * *

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

De falaises en orgues

À dix heures, après une merveilleuse montée dans les rhododendrons et les mélèzes, le groupe est assis, radieux, sur un piton rocheux, prêt pour la photo immortalisant le deuxième passage de frontière. Pour un marcheur, cette notion de limite de pays ne signifie rien, ou mieux, elle lui donne une impression supplémentaire de liberté. Il quitte un village d'un pays, grimpe une série de montagnes, fait une photo sur la crête, et redescend. Il arrive alors à un autre village, souvent très semblable au premier, et il doit se forcer pour croire qu'il est maintenant à l'étranger. Nulle douane, aucun tracas administratif. Éventuellement, une grosse borne numérotée marque le passage et permet de vérifier sa position sur la carte.

La photo faite, ils repartent. Après un passage scabreux sur des échelles verticales, à demi écrasées par des éboulements de rochers, ils arrivent sur un plateau occupé par quelques bâtiments : une colonie, un bar-épicerie, quelques maisons

habitées, et beaucoup de ruines, restes de ce qui a dû être un grand et beau village autrefois. Quelques vieux fauchent leur pré manuellement, mais à part cela une impression de mort et de désolation. Ce plateau est perché au haut d'une falaise qu'il faut descendre pour atteindre la plaine.

Le chemin est pendu à la paroi verticale avec de nombreux lacets qui profitent des gros blocs en relief pour s'y accrocher. Pendant plus d'une heure de descente, le groupe va marcher sur une merveille architecturale, parfois sans s'en rendre compte. Le chemin est une « calade », comme on dit dans le Midi, c'est-à-dire un pavage de petites pierres posées sur la tranche, assemblées avec patience une à une, avec par moment une grande bande transversale de cailloux plus gros, servant à retenir le tout. Sur le côté, de gros blocs de granite taillés, scellés, troués et traversés d'une perche de bois servant de main courante.



De surface unie, d'une pente régulière, de couleur intégrée au paysage, ce chemin rend Jean méditatif.

« Combien d'hommes ont travaillé ici, pendant combien d'années, pour arriver au bout de ce chef-d'œuvre ? » Et il imagine l'intense activité des temps d'autrefois, avec passages de troupeaux, de personnes se rendant exceptionnellement au chef-lieu ou de camelots remontant de la plaine. Maintenant, plus rien. Un téléphérique voisin a monté des touristes pendant quelque temps, puis l'abandon est venu pour lui aussi et le village s'est trouvé encore plus isolé. Jean a le cœur gros en pensant à tous ces travaux, à toutes ces souffrances peut-être, à cette recherche de beauté qui ont permis cette calade, aujourd'hui abandonnée. Signe de la mort d'une région qui ne pouvait vivre qu'en harmonie avec des habitants pauvres, rudes et laborieux. Plus loin encore, des chemins creux pavés, des maisons de pierre, avec de nombreuses dépendances s'ouvrant sur un patio ombragé, lui donnent encore plus cette impression de région privée de vie. Et, tout en étant malheureux, Jean se montre reconnaissant d'être à pied. En voiture, il n'aurait rien vu, mais là, il a l'impression de rendre un dernier hommage à tous ceux qui l'ont précédé sur ce chemin.



Ce lundi 18 juillet, Gerber est de bonne heure à son bureau. Il est revenu tard d'une nuit de noces, mais un billet glissé sous sa porte lui indiquait que sa présence était souhaitée dès que possible aux Tilleuls.

— Impossible de s'absenter ! Nous sommes partis jeudi soir pour l'étranger, et on dirait que le monde a cessé de tourner ! Je veux quand même dormir une ou deux heures ; ils m'ont attendu trois jours, alors un peu plus ou un peu moins !

Il ne s'est pas encore assis à son bureau, devant la pile de courrier que simultanément, il voit l'ordinateur qui clignote et entend le téléphone sonner.

— Ici le COAS. Bonjour, Monsieur Gerber, vous voilà enfin rentrés ! Je sais que vous n'y êtes pour rien, mais il y a du grabuge. Encore un de vos pensionnaires ! Oui, le troisième. Et il, elle plutôt, nous mène en bateau depuis jeudi soir. N° 34696, Maria, oui ! Jeudi soir, elle a quitté le groupe, je pense en se cachant dans une maison toute une nuit. Ou peut-être une salle d'attente. Vendredi, elle a circulé toute la journée et une partie de la nuit certainement en chemin de fer, d'après les relevés, avec par moment des émissions très faibles

de sa montre. Et c'est là que cela devient incompréhensible : arrivée dans votre ville, elle s'y cache le reste de la nuit, à la place de se sauver. Et, sauf erreur de notre part, elle s'est planquée depuis samedi en fin de matinée dans votre maison. Oui, oui, chez vous, terrée on ne sait où. Même que cela nous inquiète. Nous avons demandé une déviation de votre téléphone en cas d'appel de M. Massa, mais rien durant ce week-end. Je vous laisse chercher, en espérant que votre trouvaille ne sera pas macabre ! Téléphonez-nous dès qu'il y a du neuf.

Nous gardons l'alerte sur ce numéro 34696, mais nous ne l'obtenons que très faiblement.

Gerber est atterré, la fatigue accumulée ne l'aidant pas à assumer le choc. « Maria, Maria peut-être blessée à mort. Pourquoi quitter le groupe pour venir aux Tilleuls ? On quitte le groupe pour se sauver, comme Josué, mais pas pour venir ici. Et Luc, pourquoi pas de nouvelles, et comment l'atteindre ? » Se ressaisissant, il ordonne une fouille du bâtiment et entreprend de placer ses épingles pour voir où il pourrait atteindre les marcheurs. La police certes, mais la police d'où ? Mieux vaut perdre dix minutes à suivre l'itinéraire de ces quatre jours que de révolutionner toute la région. En prenant les données sur

l'ordinateur, il voit un petit paquet à côté de l'appareil, auquel il n'avait pas prêté attention. Il le pousse de côté, quand il voit le nom de l'expéditrice : « Maria Grasset – En promenade dans les Alpes ! » Il ouvre fébrilement, et éclate de rire, détente merveilleuse après l'angoisse. Dans le paquet, un petit mot :

Cher Monsieur Gerber,

Voici un petit cadeau pour vous. J'ai réussi à me libérer, après de longs efforts avec la scie et finalement avec l'épingle à cheveux. Je vous rends votre panoplie du parfait espion.

Libre je suis libre, vous vous rendez compte. Même doublement libre, car je n'ai pas envie de me sauver. Cette marche, c'est super !

Enfin, c'est surtout Anne qui est super et les autres aussi.

Gardez donc votre collier pour toutou ou faites-en cadeau à votre général de chef. Moi, je marche libre comme l'air. Et les 15 kilos de mon sac semblent me porter.

À bientôt, je vous aime quand même bien !

Excusez la qualité du papier.

Maria

— Un paquet postal, voilà ce que le COAS a suivi pendant quatre jours, et Dieu sait à quel prix. Une fois de plus, comme pour Josué, j'aurais dû m'en douter. Elle avait bien annoncé ses intentions ! Dans le fond, c'est une bonne nouvelle. Je me demande si je ne vais pas manquer de pensionnaires d'ici quelques jours ! Bon, prenons un air un peu contrit, pour ne pas fâcher ces messieurs de Berne !

Une demi-heure plus tard, les recherches s'arrêtaient aux Tilleuls, avec un bilan assez maigre : un rat desséché, le bonnet de bain du surveillant général, et un exemplaire des Pensées de Pascal. Qui a utilisé quoi ? Quant au satellite de surveillance, personne n'a su s'il avait piqué la même colère que le correspondant de Ronald Gerber, quand il lui a dit d'annuler le N° 34696. Il a continué d'envoyer, en tout cas, les relevés de position des autres marcheurs !



Revenons à nos marcheurs. Vers les quatre heures, ils atteignent une bourgade permettant d'associer ravitaillement et repos momentané. Étienne, Mathieu et Fabienne vont aux courses. Pour comprendre ce qui va se passer, il faut racon-

ter qu'à un entraînement Justine et Bob s'étaient disputés sur la réalité de l'existence de l'eau en poudre vantée par Luc et ses acolytes. Bob n'y croyait pas, au contraire de Justine. Après de nombreuses explications sur l'impossibilité de la chose, ils pensaient avoir convaincu cette fille par ailleurs intelligente que cette eau n'existait pas. Voilà donc Mathieu qui arrive au grand galop.

— Chef, chef, j'ai trouvé de l'eau en poudre ! Regarde !

Et il lui tend des sachets de lithinées soudés par deux. Luc entre tout de suite dans le jeu.

— Formidable ! Ils ont mis les deux ingrédients ensemble ! Mais ces ânes n'ont pas dit laquelle était la poudre de base et laquelle le réactif. Enfin, comme on lit de gauche à droite, voici comme on doit tenir l'ensemble. Justine, apporte ta gourde, tu vas enfin voir de l'eau en poudre !

Justine arrive, candide jusqu'au bout des ongles et, triomphante, interpelle Bob en lui disant qu'il n'avait pas raison et que l'eau en poudre existait bel et bien. Devant tant de naturel, Luc a une peine extrême à se contenir et, dans les rangs arrières, ce sont déjà les gros rires.

— Vide ta gourde, Justine. Bien. Maintenant, déchire soigneusement le premier sachet, celui de

gauche. Ne te trompe pas ! Bien, maintenant fais attention. Ouvre le deuxième sachet, et tu ne le verses que quand je te le dis. Florence, il te faudra tenir la gourde avec Justine. Voilà. Verse délicatement le sachet. Doucement... doucement. Ferme la gourde... agite un peu et attendez en tenant bien. Voilà, c'est bon. Justine tu peux prendre ta gourde ! Justine soulève le récipient avec la force qu'il faut pour enlever un kilo, et son bras gicle vers le haut : dix grammes de poudre, ce n'est pas un kilo d'eau (d'où l'avantage de l'eau en poudre, pour le transport !). Elle se rend compte enfin mais un peu tard qu'on la mène en bateau, d'autant plus que le chœur entonne le très célèbre :

— Pigeon, pigeon !



Ce soir, c'est la fête. Ils se sont arrêtés relativement tôt, sur un terrain plat, au bord d'une rivière, et de gros tas de bois mort vont permettre un feu de camp. Le souper expédié, les affaires prêtes pour la nuit, tout le groupe se réunit autour du feu dont la chaleur n'est pas nécessaire par ce beau temps, mais qui fait bien plaisir quand même. Assez vite l'animation s'organise : des gags, le rappel de certains moments forts de ce camp ou d'autres.

Ils se racontent leurs pensées lorsqu'ils marchent. À ce moment, Étienne et Mathieu déclarent vouloir donner une petite représentation sur une composition faite ce jour même. Leur but, disent-ils, est de montrer le niveau de fantaisie auquel on arrive quand on marche. Ils se lèvent, chacun un papier à la main, et commencent :

Les Massa-Marcheurs

Bonjour, je suis le Massa-Marcheur de gauche !

Bonjour, je suis le Massa-Marcheur de droite !

Nous sommes les Massa-Marcheurs. Nous sommes fantastiques, beaux, intelligents, musclés, bref des hommes à marier. Nous allons vous parler du Massa-Marcheur type. Il a en général deux oreilles, une bouche, un nez, et surtout deux jambes au bout desquelles se trouvent deux pieds. Ceux-ci sont recouverts de nos armes favorites : les souliers ; à savoir, soit un Merchle, soit deux Kike, car un Merchle vaut deux Kike. Nous sommes les représentants d'une grande lignée qui poursuit sa mission à travers l'univers. Il n'y a que deux représentants de notre lignée dans le pays : Nous ! Comme vous le savez, il n'y a plus d'essence dans le monde, et les enfants ne peuvent

plus être ravitaillés en bonbons. Or comment un enfant pourrait-il vivre sans bonbons ?...

Toutes les têtes sont tournées vers ces deux jeunes, déjà anciens par leur expérience. Il est facile à chacun d'entrer dans le monde imaginaire de ces deux géants marchant à travers le monde pour le changer en bien !

... Nous marchons tout le temps, excepté dix minutes de pause par jour (trois minutes pour le déjeuner, deux pour les dix heures, deux pour les quatre heures, trois pour le souper) et deux minutes pour dormir. En dehors de cela, nous avons droit à trois semaines de vacances par millénaire, et une semaine par centenaire.

Profitant de ces trois semaines de vacances, nous sommes partis nous reposer avec notre grand Chef en chef Massa pour la furieuse petite promenade vers la mer. Ah quelle nostalgie de retrouver ces petits chemins mille fois parcourus, car les Massa-Marcheurs connaissent tous les chemins de la planète. En dehors de ces pauses fastidieuses auxquelles nous nous astreignons, non sans peine, notre vie demeure très réglée...

Et les voilà partis sur une série d'ustensiles qu'ils transportent pour leur confort, jusqu'à une ferme modèle pour leur approvisionnement. Les détails sont croustillants, et l'assemblée en rajoute !

Les Massa-Marcheurs ont relativement peu d'ennemis. Le principal est l'aumotobiliste. L'aumotobiliste, désespéré par la disparition de l'essence sur la terre, a néanmoins décidé de garder sa voiture. Il la pousse à la montée et au plat, et s'installe dans son engin pour profiter des descentes. Nos rencontres sanglantes avec les aumotobilistes, notre épopée héroïque à travers l'univers sont décrites en détail dans notre livre « Les Massa-Marcheurs en vacances », que vous pouvez facilement obtenir auprès de votre libraire le plus proche, ou pour une valeur correspondante en bonbons. Vous pouvez aussi nous entendre sur les ondes de Radio-Zinzin, AMCE La Première, tous les dimanche matin à huit heures et recevoir de très nombreux prix en bonbons.

M-M de droite et M-M de gauche.

Pas besoin de vous brosser un tableau des rires et applaudissements qui ont accompagné cette

production ! Peu à peu, chacune et chacun va se coucher selon son envie, et beaucoup s'endorment en s'imaginant les deux bons géants vagabondant sur les routes pour servir les enfants. Luc analyse plus en profondeur ; pour lui ce conte représente l'envie ancrée de marcher, de partir. Étienne, un jour, lui a dit que la marche représentait l'évasion, dans un monde toujours plus technique et fermé. C'était devenu une vraie drogue.

— Si mes études n'allaient plus, je prendrais mon sac et je partirais *loin vers l'infini* !



Mardi 19, Ronald Gerber est une fois de plus à son bureau, contemplant la carte où les épingles rouges font une impressionnante et longue chaîne. La météo lui a annoncé qu'il fait beau au sud des Alpes, il en est très content pour ses marcheurs ! Mais il ferait le même temps ici qu'il n'en serait pas malheureux !

Il est tiré de sa contemplation par le téléphone de service du planton de garde, qui lui annonce la présence à la grille de Monsieur et Madame Tessier.

— Tessier ? Ah oui, les parents de Fabienne, j'ai rendez-vous avec eux. Conduisiez-les et faites-les entrer dans mon bureau !

Il pose le récepteur et sent que son matin paisible est terminé. Les parents de Fabienne entrent : Monsieur, assez grand, le visage et le corps importants de l'homme d'affaires, Madame, noire et un peu boulotte, qui semble très agitée. Les salutations sont à peine terminées, que l'attaque se déclenche :

— Nous ne comprenons pas, Monsieur, que vous ayez envoyé notre fille avec cette bande d'aventuriers. Nous rentrons de trois mois de voyage d'affaires à l'étranger, pour apprendre par la bande la fuite d'un des participants. Aucune adresse où la contacter, pas de numéro de téléphone, et surtout, aucune lettre d'elle, une vague carte où elle dit être amoureuse. Nous ne l'avons pas confiée à votre établissement pour la laisser ainsi courir les grands chemins avec des je-ne-sais-quoi... !

— Mon mari a raison. En plus, Fabienne est très influençable, je suis sûre qu'un de ces aventuriers abuse d'elle, qu'il la séquestre par la peur, qu'elle n'est même plus protégée par le cadre accueillant de votre maison.

— Mais, si je me souviens bien, je vous ai fait signer une autorisation, avant d'engager Fabienne dans ce périple ?

— Bien sûr, mais nous étions sur le départ pour un important voyage de mon mari. Vous comprenez, il est à l'âge où se joue sa carrière, et il ne peut s'arrêter sur tous les détails de la vie. Quant à moi, vous savez ce que c'est de préparer des toilettes pour un si long temps loin de la maison. On a signé, sans bien savoir ce que vous vouliez faire de notre Fabienne, mais nous sommes très très déçus du manque de sérieux de votre maison. En plus, ma fille est si mince, si fragile, j'ai toujours dû la protéger. La lancer dans une telle aventure !

Gerber sent que la moutarde lui monte lentement, mais très sûrement au nez ! Il se retient pour ne pas éclater :

— Vous voyez, ces épingles rouges. Elles représentent les quatre cents kilomètres au moins que votre fille a parcourus avec des camarades, et non pas des sauvages, et avec un sac à dos volontairement chargé à quinze kilos. Elle a depuis longtemps troqué ses pantalons de mode contre des shorts de marche et avait, mercredi il y a une semaine, le teint hâlé, le mollet en plein développe-

ment, et une santé psychique que vous n'avez jamais eu le temps de lui donner !

— Mais Monsieur Gerber, si je comprends bien, vous mettez sur nos épaules la responsabilité des actes délictueux de Fabienne, entre autres les vols à la tire dans les grands magasins qui l'ont conduite chez vous !

Gerber, se radoucissant :

— Mais non ! Nous en avons déjà longuement discuté ensemble. Je sais qu'il y a un monde entre ce que nous essayons de donner à nos enfants, et ce qu'ils en font.

Tant de facteurs étrangers entrent dans la vie d'un adolescent qu'il est difficile de déterminer la vraie cause de ses agissements. Il n'en reste pas moins vrai que je pense qu'un problème de gestion de votre temps à disposition de votre fille a accéléré le mouvement !

— Je sais, mon métier me prend beaucoup de temps, et je pensais que mon épouse suffisait à la tâche. Et c'est vrai aussi que le samedi, quand je rentrais de voyage et que Fabienne me harcelait de questions et me demandait beaucoup de présence pour, je l'ai compris plus tard, compenser mon absence, j'esquivais les vraies réponses sous prétexte d'un repos nécessaire. Je disais : « Plus tard, je

prendrai une fois du temps, plus tard ! » Et maintenant, je me sens à la fois coupable et anxieux de la savoir ainsi courant les montagnes je ne sais où et je ne sais avec qui !

— Et, si je comprends bien, votre sentiment de culpabilité vous pousserait, en ce moment, à aller la chercher, la faire revenir à la maison, pour rattraper ce qui a été perdu. Et puis après ? Que va-t-il se passer quand vous serez de nouveau chez vous ?

— Tu sais bien, Eric, que cela recommencera comme avant, le téléphone, le rendez-vous urgent et non prévu, Fabienne qui crie parce que personne ne l'écoute.

En plus, je crois que je suis un peu jalouse de ma fille quand elle fait du charme à mon mari pour se l'approprier. Avec mon plus jeune fils, le problème ne se pose pas. Mais souvent je me sens en concurrence avec elle, et elle a des armes que je n'ai pas...

Moi aussi, Eric, je ne t'ai pas de la semaine, et j'ai du mal à l'avouer, je crois que je respire mieux depuis que Fabienne est loin de la maison... Et je crois que je lui ai trop fait sentir que sa place n'était pas là le samedi matin... Et c'est une situation qui va se répéter. C'est insoluble...

Ses sanglots l'empêchent de continuer. Ronald Gerber laisse durer le bienfaisant moment des larmes. Pendant ce temps, Eric Tessier plonge dans un abîme de réflexions, où intervient le terme de concurrence, familier à sa profession. Dans les problèmes de cœur, l'esprit de l'homme est souvent d'une naïveté touchante, frisant souvent l'indigence. Une femme vous aime, c'est bien. S'il y en a plus, cela ne pose aucun problème, c'est simplement une preuve de vraie masculinité. Il suffit d'un sourire par ici, d'une caresse par là, d'un coup de gueule éventuel, et la harde peut vivre heureuse sous l'autorité de son mâle. Le père de Fabienne en est au stade de l'effritement total de ce tableau idyllique quand Gerber reprend :

— Je vous le répète encore une fois : je crois que votre fille a trouvé une voie pour sinon guérir, du moins avancer dans ce qui est essentiel pour elle : faire de l'ordre au sujet de sa situation. J'ai été très touché par vos paroles. Mais on ne peut pas revenir en arrière, ce qui est fait est fait, et il nous faut regarder vers l'avenir ! Nous devons faire confiance en sa capacité de régénération, au milieu d'une équipe saine qui l'a accueillie mieux que pourrait le faire n'importe quelle famille. Il leur présente les documents, photos et autres qu'il possède, dossier que Luc a composé sur l'AMCE. Ils

tombent au bout d'un moment sur une lettre de parents, concernant l'absence de l'enfant.

— Voilà qui va répondre à votre angoisse sur le manque de téléphone !

L'aventure côté parents

Vite, papa nous conduit à un endroit, vite maman vient marcher quelques 25 km. Va et découvre ta région, qui est magnifique, même sous la pluie. Entraînements individuels, entraînements en groupe. Les semaines passent vite.

L'enfant prépare son sac pour le grand départ, maman aimerait contrôler. « Mais enfin, c'est toi qui pars ou c'est moi ? » Maman se résigne.

« Camp Lausanne – Strasbourg, dernières informations aux parents. Départ mercredi 30 septembre. Dès ce moment votre enfant est en camp, en aventure. Je vous demande de ne pas lui dire de téléphoner régulièrement, il ne pourra pas le faire ! Qui dit aventure dit couper les ponts. Nous téléphonerons déjà si quelque chose ne va pas. De même, pas de visites en voiture en cours de route, qui rompraient le charme de l'éloignement. C'est certainement aussi une aventure pour quelques parents ! »

Ce sont les dernières consignes des organisateurs, ils ont tout prévu. 30 septembre à 12 h 30, l'enfant avoue une petite crainte de ce grand départ.

Nous, on a vécu Lausanne-Strasbourg, programme des journées et cartes Suisse-France à la main, on suit les marcheurs, on ne manque pas la météo, on s'imagine, on se rassure, on discute de la prochaine étape, on rêve.

Dès le premier lundi, pourquoi pas, on guette le facteur pour une toute petite carte postale, on écoute le téléphone qui ne sonne pas... Les jours passent, mais, c'est merveilleux au même rang que les nombreux lecteurs de plusieurs quotidiens, on a des nouvelles des marcheurs (par chance l'enfant se trouve sur les photos). Discrètement maman essuie une petite larme, la voix de papa est trahie par l'émotion. On a lu et relu tous ces articles de presse ; les cartes postales sont aussi absentes que l'enfant.

Mardi 13 octobre au matin, Jour J, ils reviennent ce soir. Le téléphone, que l'on n'espérait plus, sonne : « Bonjour maman, j'ai pas beaucoup de temps, c'est super. Ce soir tu m'apportes des chaussettes et des chaussures ? Sèches si possible ! » – « Ah, bonjour, oui et un grand merci

pour les cartes postales ! À ce soir ! » On est rassuré, c'est super ! Qui dit aventure, dit couper les ponts, nous on dirait même plus, couper ce fameux cordon ombilical.

Merci aux organisateurs pour tout ce qu'ils ont apporté à nos enfants, mille mercis pour l'aventure enrichissante que nous en avons retiré. Lausanne-Strasbourg, nous, nous n'étions pas sur la scène, nous étions placés au dernier rang du poulailler, mais aujourd'hui encore, nous ne le regrettons pas. Joëlle, Luc, Sandro et Jean, nous ne pourrons jamais assez vous remercier.

Papa et Maman

Les parents de Fabienne restent un moment silencieux. Eux aussi essuient discrètement une larme : cette mère (ils sentent que c'est une femme qui écrit) a exactement décrit ce qu'ils ressentent, la culpabilité en moins. Au fond d'eux-mêmes ils sont un peu rassurés, et de retrouver une fille mûrie qui pourra leur pardonner et avancer dans la vie leur redonne espoir et courage. Ils se renseignent enfin auprès de Gerber sur le camp, ce qui s'y est passé et comment la fin en est prévue, conscients qu'ils ne s'en étaient pas du tout préoccupés jusqu'à maintenant. Puis ils s'en vont courir à

leurs affaires, le cœur un peu plus léger et peut-être un tout petit peu changés...

Le temps de ce long entretien, l'équipe a bien avancé. Depuis hier, elle a quitté les granites pour les calcaires. Finis les ruisseaux, l'eau en abondance. Il faut faire le plein des gourdes quand l'occasion se présente, et surtout apprendre à économiser l'eau. Nos marcheurs avancent présentement sur un grand plateau. Le temps est brumeux, et les cartes ne sont plus de la qualité de celles du départ. Ils approchent d'une zone de falaises qu'il faudra descendre, mais, curieusement, le chemin quitte le plateau pour monter. Un vrai brouillard se met de la partie, les rangs se serrent, et Luc passe devant, ayant confié la queue du convoi à Sandro. Combinant les données de la boussole, de la carte et de l'altimètre, il déclare tout à coup que c'est ici ou jamais qu'il faut descendre, des falaises encore plus importantes s'annonçant plus loin. Dans le brouillard, il voit passer deux chamois. Qui dit chamois dit passage ! Il donne l'ordre de s'arrêter, et part chercher un chemin praticable, se glissant sur le gazon très en pente, entre de gros blocs d'éboulis. Jusqu'ici, pas de problème, à part l'herbe mouillée. Attention de toujours pouvoir remonter. Il voit quelques sapins. Bon signe, début de la forêt veut dire pente plus douce ! Arrivé

près d'eux, il déchante. Ces arbres maigrichons garnissent le sommet d'une falaise ! Luc s'assied, les pieds dans le vide et un pin entre les jambes. Le brouillard se lève un peu et, sous lui, cent mètres plus bas, s'étire le gros bourg recherché.

— Cent mètres ce n'est rien du tout à plat, mais ici !

Luc remarque alors un passage horizontal le long de la falaise, descendant en cascade sur la droite jusqu'à un grand pré d'alpage. C'est bon, on peut y aller, mais prudence !

Vous pouvez descendre, mais doucement... doucement ! Interdiction de dépasser Philippe. Sur la pente, assis, plantez les talons. Il y a une falaise, ici !

Prêt à rattraper un marcheur dérapant, il attend l'arrivée du groupe au complet avant d'aller plus loin. En regardant dans le vide, il pense à l'Islande, aux élèves contemplant l'eau de chutes gigantesques, aussi profondes que cette falaise, sans plus de protection. Ou à un petit sentier longeant un gouffre ; il en avait des sueurs froides, et avait poussé un profond soupir quand toute l'équipe était passée. Il avait ensuite totalement déprimé car, le chemin prévu étant fermé, il avait fallu à nouveau vivre le passage de quarante ga-

zelles sautant sur ce chemin dominant le vide. Surtout, pas de bavure !

Tout le monde étant descendu, il part à nouveau en avant, très rapidement. Tiens, les restes d'une échelle de bouleau. Il y avait donc bien un passage ! Il arrive sur le pré, crie aux accompagnants de continuer, vérifie que tout le monde est bien en sécurité sur le plat de la corniche, d'un mètre de large. Il prononce à mi-voix une brève prière de louange et de reconnaissance, et se laisse dévaler jusqu'à un chalet. Un chien qui aboie, un volet qui claque au bout de deux minutes, et un vieux berger sort, à moitié endormi, complètement ahuri à la vue du groupe sur la falaise. Il rentre précipitamment et revient avec une bouteille de grappa.

— Il faut arroser cela. Il y a trente-cinq ans que je n'ai vu personne descendre cet ancien sentier. C'est pas possible ! Il y a longtemps que le chemin est détourné par là-bas !

Et il montre le fond de la vallée ; il aurait fallu partir à gauche, et non à droite, sur le plateau. Guillaume se souvient maintenant de l'air étonné des deux ou trois touristes, eux sur le bon chemin. Lui faisait confiance à la carte, eux au sentier qu'ils avaient pris pour monter ! Le berger a rectifié son pantalon, qui était en position de sieste,

mis ses souliers, et il les précède au village, leur faisant une très belle publicité. Chacun les regarde, puis la falaise, et hoche la tête. C'est vrai que d'en bas, c'est encore plus impressionnant : on n'arrive vraiment pas à croire qu'un passage existe ! Il n'est que trois heures, mais les émotions ont été assez fortes pour justifier un grand arrêt. Une belle rivière coule au fond du vallon, les magasins n'ouvrent que vers dix-sept heures, donc bain et repos.



Plusieurs marcheurs s'étant plaints de leur épaule, Sandro demande s'il y a un rebouteux. Dans leur campagne, il y en a plusieurs, qui ont un « don » inné leur permettant de remettre des muscles en place. Beaucoup de médecins y envoient leurs patients, et certains de ces rebouteux sont appelés de très loin pour soigner des chevaux de course. On donne l'adresse de la mère Augusta, et rendez-vous est pris pour dix personnes. Après le bain, les voilà donc en file indienne devant une maison en bois. Une servante les introduit, les dix à la fois. Luc paie pour tous, pensant passer le premier et sortir. Mais Madame Augusta ne travaille pas dans l'intimité des rebouteux connus. Gros tas de graisse sur un siège, elle fait asseoir

tour à tour les marcheurs sur une chaise qui lui fait face, dos contre elle et les bras sur le dossier. Elle passe un coup de pousse, un seul, de bas en haut, et elle appelle le suivant. Luc pense crier de douleur : il croit sentir un morceau de bois, ou un bec de tortue, lui labourer l'épaule, et il n'est pas prêt de demander un second passage pour parfaire l'ouvrage ! Il sent qu'il aurait mieux fait de ne pas venir, et regrette déjà le trop généreux cachet disparu avec rapidité dans un vaste giron. Son travail fini, et visiblement contente d'elle, la mère Augusta donne un conseil à la cantonade :

— Allez acheter de l'alcool au magasin, pour vous masser !

Les passants voient sortir de cette salle de torture une troupe toute tordue, qui essaie de se convaincre que chacun va mieux. Bien qu'ayant des pommades de massage dans la pharmacie, ils vont se renseigner sur l'alcool conseillé.

— C'est pour avant ou pour après ?

Comme ils n'ont pas l'air de comprendre :

— Pour avant, c'est pour elle, ce sont les grosses bouteilles de whisky. Pour après, c'est pour vous, ce sont les petits flacons d'alcool camphré !



Le repas se prépare. Des matrones du village viennent soulever les couvercles des casseroles pour s'assurer de la qualité de ce qui sera mangé ce soir. Elles profitent de faire la causette, traduite par Mathieu, Fabienne et Maria.

— Vous venez de loin ?

— On vient de faire sept cents kilomètres efforts à pied !

Aucune réaction.

— Et vous allez loin comme cela ?

— Plus très loin, dans moins de cent kilomètres on arrive à la mer !

— Mamma mia ! À la mer. Mais vous êtes fous, aller si loin, jamais vous n'arriverez !

Un homme s'approche :

— Et vous allez par où, à la mer ?

Thomas, innocemment, montre la montagne devant lui, plein sud. Cris effrayés de l'interlocuteur :

— Mais, malheureux, ce n'est pas par là, la mer. Il faut aller vingt kilomètres dans par là (il montre l'est), et puis après, c'est tout droit ! Pour ce brave homme, il n'y a plus qu'une seule façon d'aller à la

mer : en voiture, et par l'autoroute, à vingt kilomètres de là !



Au moment du souper, Sandro et Ruth manquent à l'appel. Inquiétude, rappel du dernier moment où on les a vus. Heureusement, Claire leur a parlé après le bain, pendant que les autres étaient chez la mère Augusta. Jean laisse le groupe souper et part à la recherche de son ami. « Qu'est-ce que peut bien faire Sandro, avec Ruth en plus ? »

L'autre soir, c'était Barbara qui ne décollait plus de Luc, maintenant Ruth. « À croire que les filles sont attirées par les vieux boucaniers ! » Il déambule dans le village, et, passant devant l'église, il entend les orgues jouer une petite mélodie connue, reprise en fugue à beaucoup de mains semble-t-il ! « Ils ont un rudement bon organiste ici ! » et il continue sa recherche. Tout d'un coup, il reconnaît le petit air : celui de l'harmonica de Ruth. Il fait demi-tour, et il trouve Sandro accompagnant une Ruth débutante mais tout à fait à l'aise.



Sandro et Ruth se séchaient sur une grande dalle. Lui ne savait dire comment ils avaient commencé à parler musique. Ah, oui ! l'harmonica de Ruth était posé vers ses affaires, sur la berge. Il l'avait complimentée sur ce qu'elle arrivait à tirer de ce modeste instrument.

— Oh, tu sais, ce n'est pas difficile, et j'ai toujours aimé la musique !

— Tu as joué d'un autre instrument ?

— Oui, et c'est lui qui m'a menée aux Tilleuls ! C'est toute une histoire. À la maison, pas beaucoup d'argent, et peu de temps pour l'art. Je joue de la musique à bouche depuis toute petite, mais pas question d'un instrument plus gros, ni de leçons privées. Heureusement, mon maître d'école a deviné ce que je pouvais faire, et grâce à lui un couple m'a donné le piano qui les encombrait ; plus personne n'en jouait. On a trouvé un petit local à l'école, dont j'avais la clé. Tu te rends compte, enfin un instrument à moi. J'ai travaillé dur, toute seule, surtout d'oreille. Au moins six mois. Regarde !

Elle s'était mise en tailleur, et avait placé ses mains pour jouer sur le rocher.

— Début de Aïda !

— Bravo, tu es doué ! Un jour, peut-être un an plus tard, le cagibi est ouvert, le piano est loin. Soit disant qu'ils me l'avaient seulement prêté, ils étaient venus le reprendre pour leur fils qui le voulait dans son salon, pour faire chic. D'abord j'ai cru à un vol, mais ils me l'ont expliqué, une fois que je suis allée sonner à leur porte, pour avoir des explications. Tu vois, je n'y serais pas allée, personne ne m'aurait rien dit. Alors là, je suis devenue comme folle. Je suis entrée chez eux, j'ai fait descendre de leur étagère tous les bibelots à portée de main, tu aurais vu ce carton ! En plein dans le mille. Une tornade, la Ruth. Bref, il paraît que je les ai menacés de mort avec un couteau.

Après, j'avais un dossier, je ne pouvais plus rien faire de bien, et quelques mois plus tard, j'étais aux Tilleuls... où il y a un piano et un synthétiseur ! Gerber m'a forcée à prendre des leçons de solfège : j'ai râlé au début, lui disant que cela couperait tout mon « génie », mais je crois que finalement il avait raison.

— Tu as déjà joué de l'orgue ?... Non, alors viens !...

Ils s'étaient habillés et étaient partis vers l'église dans laquelle Sandro avait vu entrer le curé. Bref conciliabule pour avoir l'autorisation de jouer,

deuxième conciliabule pour savoir où était la clé de la console, et une demi-heure plus tard, Sandro jouait une série de morceaux, religieux tout d'abord, pour apprivoiser l'oreille du curé, plus laïques ensuite, pour finir par des arrangements franchement paillards. Ruth, collée contre le buffet, sentait en elle des bouffées de sons, de vibrations, lui donnant envie de hurler avec les tubes ou de pleurer d'émotion. Puis Sandro l'a priée d'essayer, et il était en train de découvrir avec émerveillement le don de cette fille, capable de jouer à deux voix un air entendu il y a peu, quand le visage de Jean le fait sursauter. Le camp, la marche, tout avait été oublié. Il n'y avait eu que cette artiste en herbe, méconnue, et belle fille en plus, que cette communion par la musique, où les mains, les jambes des deux personnes appartiennent peu à peu à un seul corps, à un seul esprit, répondant aux ordres de ce seul maître : le petit air entendu il y a peu !

Au bout d'un moment, Sandro revient à lui. Ruth, elle, n'a pas encore reconnu forme humaine dans cette tête devant elle. À la fin de sa pièce, elle regarde Jean sans le voir, un sourire angélique la transfigurant.

— C'était beau, hein !



Même avec des gros souliers, Sandro ne résiste pas à la vue d'orgues ...

— Merci, Maestro !

Et elle embrasse Sandro avec légèreté sur la nuque en lui faisant une caresse sur la tête.

— Je sais que je fais un sacrilège en vous arrachant à votre instrument, mais il faudrait songer à nous rejoindre. Le souper va être bientôt fini !



Le repas est terminé, les sacs avalent eux aussi leurs dernières provisions. Étienne avait com-

mandé des œufs frais, en pensant les transporter soigneusement emballés dans les bols personnels. En fin de souper, il avait vu le marchand sortir avec un gigantesque panier métallique, rempli d'on ne sait quoi, et le tremper dans la fontaine villageoise. La femme du marchand avait cuit les soixante œufs commandés pour qu'ils ne se cassent pas en route. Petit geste touchant à un client qu'on sert pour le plaisir, en sachant pertinemment qu'on ne le reverra jamais !

Le départ se fait en rangs de deux, en poussant une chanson bien connue, accompagnée de l'harmonica. Ceux qui partent agitent les bras, faisant écho aux habitants qui disent au revoir de la place et des fenêtres. Et pendant dix minutes encore, ces derniers entendront les accents des jeunes marcheurs, grimpant vers ce qui va être leur dernier col. Ils contemplent la place du village vide de jeunesse. À l'accoudoir d'un banc, seul flotte un ruban de laine rouge attaché là comme souvenir...

* * * * *

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Sous le signe de l'eau

Mercredi 20, jour du dernier col que l'équipe passe vers neuf heures du matin. Tout au long de la montée, chacun discute des probabilités de voir la mer du sommet ; beaucoup sont sûrs de l'avoir presque à leurs pieds. Arrivés en haut, ils sont déçus : une grande plaine s'étend au delà de la zone de collines, mais de mer, pas de trace. Peut-être, là-bas, sous la brume de beau temps... Chacun avait un peu oublié qu'il reste encore à parcourir une bonne centaine de kilomètres à vol d'oiseau. La première déception passée, le moral leur revient : le but n'est pas visible, mais ils réalisent pour la première fois la proximité de la victoire. Cent kilomètres à pied, pour beaucoup de non marcheurs, est une distance effrayante. Pour eux, c'est presque la porte d'à côté, à peine l'entraînement général de trois jours ! Leur volonté d'arriver se raffermie et la conviction de réussir s'impose à tous.



Christophe marche depuis un moment avec Philippe.

— C'est vrai Philippe que t'es fils de pasteur ?

— Oui, pourquoi ?

— Salut, tope là, collègue. Cela à l'air de t'avoir moins marqué que moi ! Moi j'ai mal supporté. Au début, par exemple, la prière à table était un moyen de rigoler. Avec ma frangine, on devinait l'humeur du père d'après la longueur du bénédicité. Rapide : attention, mauvaise humeur. Long, plein de louanges à avoir trois fois le temps d'entendre les gargouillis de notre ventre : c'est le jour de demander une faveur ! Ce qui était marquant, c'était aussi qu'il refusait de bénir un plat réchauffé. Pour moi, le Ciel a été assez vite lié à des notions culinaires ! Puis, à l'adolescence, cela s'est gâté. Je n'ai plus pu supporter la notion du mal, de la mort, de la souffrance. J'ai demandé à mon père pourquoi son Dieu ne pouvait rien contre cela ? Il m'a répondu par des histoires de liberté personnelle qui ne m'ont pas du tout satisfait. Alors j'ai tout lâché.

Philippe sourit, car l'épisode du repas lui en rappelle plusieurs du même genre.

— Tu vois, Christophe, c'est une des grandes questions que se posent les gens de toute la pla-

nète, quelle que soit leur religion. Certains y répondent par le fait que la vie ne peut exister que s'il y a mort, que si nous ne connaissions l'ombre, nous ne pourrions apprécier la lumière. Radio-Zinzin te dirait que l'arrêt au sommet du col est spécialement doux et agréable parce que tu t'es coltiné la montée ! Juste avant de partir, j'ai entendu raconter un conte sur ce sujet. Il disait à peu près ceci : « Dans un pays était planté un arbre, très grand, très beau. Chaque année, il était chargé de fruits agréables à voir, et toute la population venait les admirer. Mais personne n'en mangeait, car un oracle avait annoncé qu'une moitié de l'arbre donnait des fruits mortels, et l'autre des fruits merveilleusement nourrissants. Personne ne se risquait à y toucher, de peur de mourir. Survint une grande famine. Les gens tombaient comme des mouches, ils en étaient réduits à manger les écorces, et l'arbre portait toujours ses fruits rouges et tentateurs. Finalement, un vieux, à deux doigts de mourir d'inanition, prend le risque de se servir. Il choisit soigneusement une des deux parties de l'arbre, détache un fruit, le consomme, et immédiatement retrouve une forme et une santé merveilleuses. La foule venue assister à l'expérience se rue sur cette manne, et la population est sauvée. Le lendemain, les fruits ont repoussé. Maintenant

qu'ils savent le bon et le mauvais côté de l'arbre, ils décident de couper les branches dangereuses. Le lendemain matin l'arbre gît, mort. Le reste des beaux fruits est au sol, en voie de putréfaction, les feuilles sont sèches, et la population ne pourra plus jamais profiter des dons de cet arbre merveilleux, qui ne pouvait vivre sans sa partie mauvaise ! »



Au début de l'après-midi, ils arrivent au bord d'un ruisseau. Il descend, bleu et blanc d'écume, sur une roche lisse, légèrement concave, et se jette avec fougue dans une grande vasque naturelle. L'ordre est à peine donné de s'arrêter que Luc, Peter, Claire et Jean trempent déjà comme des glaçons dans cette eau limpide mais ne faisant certainement pas plus de douze degrés. Appuyé le dos à

la chute, Luc sent sur ses épaules meurtries par le sac mille picotements d'aiguilles, dues à l'eau froide ou à des grains de sable le bombardant. C'est à la fois douloureux et délicieux.

Et il reste là, entre deux mondes, contemplant le ciel, les arbres, son équipe dont les voix lui parviennent à peine dans le tumulte du torrent, l'intérieur du corps encore chaud par la marche et l'extérieur complètement congelé ! D'autres veulent les rejoindre, mais ils ne font qu'une tremette hygiénique. Guillaume touche l'eau d'un orteil prudent et le retire vite. Étienne, lui, fuit carrément ce liquide ; il se repose sur un tas de sacs, à l'ombre d'un grand érable. Sandro, Christophe et Ruth ont continué, soit disant pour des commissions, en réalité pour réserver un restaurant dans le prochain village, à dix kilomètres de là.

La baignade terminée, ils suivent ce cours d'eau dans un bois frais, sur un chemin de terre battue, doux aux pieds et absorbant totalement le bruit de la marche. Par intervalles, une passerelle de bois enjambe le ruisseau et les conduit sur la rive opposée. Il fait bon ; la luminosité, dans les verts, est parfaite et Luc se sent en état de grâce. Les dangers de rester pris en montagne sont passés, et il n'a pas eu à utiliser le jour supplémentaire mis en

réserve pour un tel cas. Il pense que c'est le lieu et le moment de le convertir en jour de pause, événement nouveau dans un camp AMCE ! Il avait prévu d'utiliser ce jour à visiter une vallée voisine, très sauvage, et décrite dans un livre dont Sandro leur avait lu des extraits lors d'une veillée. Mais il faut se rendre à l'évidence : par les hasards de leurs déambulations, ils ont pénétré au Paradis, et ce serait vexer le Ciel que de refuser une telle offre. Pendant que le groupe attend quelques occupants des toilettes-broussailles, il prend discrètement l'avis de son état-major, ravi de cette idée, indique qu'on ira manger à trois kilomètres d'ici, suggère une idée de farce et donne une consigne formelle de silence sur l'opération ! Guillaume repart en tête, l'air de rien. Au bout de quelques centaines de mètres, Luc le rejoint, l'air inquiet.

— Tu n'as pas l'impression que nous sommes sur le mauvais chemin ? Cela ne me semble pas très juste !

— C'est pourtant bien le tracé de la carte, mais tu as raison, cela devrait partir à gauche. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Oh, il faut de toute façon continuer et retrouver les autres et les commissions, au village. Puis

on verra. Ces cartes, c'est vraiment de la cochonnerie !

Cette dernière phrase est juste. Depuis plusieurs jours les incidents dus aux mauvaises indications sont nombreux, heureusement vite corrigés. Mais dans la plaine qui vient, il va falloir compter sur plus de route goudronnée que prévu, sous peine de se perdre.

Ils arrivent dans un petit village, planté au milieu des châtaigniers, entouré de prés pentus fauchés à la main. Des ruelles étroites, quelques murs rehaussés de blanc, un ou deux très beaux fers forgés, et ils débouchent sur la place du village où règne une grande paix, rythmée par les glouglous saccadés de la fontaine. Assez vite, le bruit d'un piano jouant une de leurs rengaines les attire vers une petite auberge. « Par là, il y a de la Ruth dans l'air ! », pense Jean.

Sur une terrasse abritée par quelques platanes, des ouvriers en maillot de corps boivent l'apéritif. D'une grande fenêtre ouverte, vient la musique, maintenant endiablée, et assez vite Ruth est entourée de tout le groupe admiratif, faisant cercle dans une grande salle où le couvert est mis à leur intention. Anne confie à Maria :

— Je subodorais bien une farce, avec cette histoire de cartes. Luc ne peut s'en empêcher les jours de repas au restaurant !



Le repas se déroule dans la joie. Les estomacs, rendus spécialement réceptifs par la baignade glacée, sont de vrais gouffres. Avant le dessert, Luc annonce, la mine un peu déconfite, que renseignements pris il faut remonter à la recherche du chemin non trouvé, peut-être jusqu'au lieu de la baignade. Il leur conseille de faire un plein spécial pour cet effort supplémentaire et nocturne. À une telle annonce, tout groupe « normal » aurait crié, discuté, cherché un moyen de transport pour éviter ce calvaire démoralisant : revenir en arrière sur dix kilomètres. Mais ici, pas un ne bouge, pas de protestation des syndicats concernant une interdiction des heures supplémentaires. Pour l'instant, on mange bien, c'est pas souvent qu'on a du dessert... Après, on verra, et on marchera ! Au moment des cafés Jacques, continuant à se méfier, vient voler la carte de Guillaume. Dix minutes après, il arrive triomphant vers Luc :

— Nous sommes sur le bon chemin, Chef, j'ai regardé attentivement le tracé. On ne s'est pas trompé !

Pris de revers entre la fin du vin rouge et le café, il faut réagir vite et bien !

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est que nous avons changé d'itinéraire, sur le conseil de Peter et de Valérien. Pour ne pas nous perdre complètement, nous devons passer dans cette vallée, là, par un chemin qu'on n'arrive pas à trouver !



Le départ s'effectue vers les vingt heures, dans la joie. Certains flairent le piège dans ce demi-tour, mais ne peuvent le cerner. D'autres y entrent à pieds joints : ils ont sorti leur équipement de nuit, orné le mollet de la bande lumineuse, pris la lampe de poche à la main. Le ventre plein, ils sont prêts à marcher toute la nuit. Cela va être marrant de refaire le chemin en sens inverse, va-t-on le reconnaître ?

Au bout de deux kilomètres, pas loin du coin prévu pour le jour de repos, Luc arrête la tête du groupe, cherche désespérément des yeux un sentier qui devrait grimper, ici à droite, à la verticale, où se trouve une falaise (une limite de commune mal dessinée fait très bien l'affaire sur la carte). Il montre la carte à Michel, qui doute : c'est évident, la carte est fausse, il faut remonter jusqu'au lieu de baignade. Ils repartent. Luc se met à souffler, l'air

épuisé. Finalement il crie grâce, et siffle pour arrêter le groupe. Assis sur une grosse pierre lisse, il a l'air vraiment en piteux état. Quelle aubaine, le Chef en mauvaise posture, l'Invulnérable abattu. Et les rires fusent :

— Voilà ce que c'est de trop boire ! On fait la fête et on ne peut plus suivre !

Immédiatement, c'est la curée. Pas méchants, non, si vraiment c'était grave, ils compatiraient. Mais pour l'instant, comment résister au besoin de se défouler, de détruire l'idole qu'on charge inconsciemment de sept cents kilomètres de douleurs, de vingt matins de réveils sadiques, d'une quantité folle de montées déprimantes et d'on ne sait combien de « Sac au dos ! » Justine entonne un canon composé il y a peu, bientôt suivie de toute l'équipe, en rond autour de Luc qui reprend son souffle péniblement :

*Le Chef est mort, le Chef est mort !
Le Chef est mort, le Chef est mort !
Il ne dira plus sac au dos, levez-vous ;
Il ne dira plus sac au dos, tous debout.
Sac au dos-co-dos, sac-co-da-co-da ;
Sac au dos-co-dos, sac-co-da-co-da.*

Le Chef est mort, le Chef est mort !
Le Chef est mort...

Le chant semble ressusciter Luc. Il se lève, se met à chanter avec les autres, qui ne réalisent pas tout de suite le miracle (ou la supercherie). Steeve, lui, vif comme il est, a saisi. Il trouve un petit coin d'estomac où il peut encore loger de l'air, et dans un magnifique rot modulé fait sortir le mot :

— Pi-ge-ons ! oh yée !

Luc annonce alors cette nouvelle fabuleuse, que certains prennent pour un nouveau canular :

— Un jour d'arrêt dans cet endroit idyllique. Vous l'avez bien mérité !

Je laisse à chacun imaginer une fin personnelle à cette charmante soirée !



Parler d'un jour de repos ? C'est évoquer le bruit des cascades, qui a bercé les dormeurs toute la nuit, et qui continue à l'aube, un peu masqué par le chant des oiseaux. C'est décrire les rayons du soleil, traversant dans la fraîcheur du matin la voûte verte des grands arbres, et venant frapper d'un éclat lumineux l'eau qui vire du vert foncé au bleu turquoise. C'est planer sur le camp épars, sur les nattes jaunes souvent veuves de leur propriétaire qui a roulé dans la mousse, sur les sacs de couchage rouges ou bleus, sur les sacs à dos tout aussi colorés. C'est rencontrer le regard heureux de ceux qui sont déjà réveillés à une heure aussi matinale, le cheveu en broussaille, victimes d'une habitude de réveil personnelle : ils regardent amusés, attendris, leurs camarades retournés dans le sommeil de l'enfance. Ils sont là, assis, n'ayant besoin de rien, ayant oublié tout stress, en plein bonheur.

Luc fait partie de ces matinaux. Il apprécie ce moment de paix au delà de toute expression. Un petit signe de la tête à ceux qui sont réveillés, surtout pas de paroles, tout le charme serait rompu. Et il passe en revue chacune et chacun de ses protégés, ses enfants en cet instant. Ici une tête devenue l'innocence même dans le sommeil. Là seulement deux boucles qui dépassent, plus loin un

dormeur paisible, sur le dos, les deux mains jointes sur le ventre. Une joue tachée par un coup de main terreuse donne à cet autre un air de clown au repos. Et par-dessus tout cela, un grand calme, très différent du silence, une paix conduite par le rayon de lumière avec, sous ses ordres, les dormeurs, le ruisseau, les oiseaux et le bruissement léger des feuilles.

Le déjeuner est prêt, et chacun, pour une fois réveillé sans contrainte, vient se servir. Légèrement pour certains et pour d'autres comme si le gros repas d'hier soir n'avait pas existé. Puis des menus travaux s'organisent : lessives qui enlèvent le gros de la crasse, l'odeur, mais pas le gris des habits ; nettoyages personnels, raccommodages en tous genres. Puis Luc apporte plus de cent cartes postales, avec des adresses autocollantes, pour remercier les donateurs qui financent une partie du camp. Il leur impose ensuite une heure de composition de textes ; il est essentiel de disposer d'un réservoir d'impressions diverses, pour les conférences de l'hiver, pour les journaux. Lors des premiers camps, Luc demandait des articles, les participants promettaient, et loin de la vue, loin de la plume ! Sur le conseil de Jean, dans un refuge en Islande, il avait institué ce moment d'écritures obligatoires. Depuis, bon an mal an, sur la tren-

taine d'essais produits chaque fois, il peut conserver trois ou quatre réussites.

Thomas, bien que réveillé en douceur ce matin, prépare un petit article dans lequel il dénonce toute l'horreur du réveil d'un marcheur de l'AMCE :

Le réveil

On a coutume d'entendre des plaintes du genre : « Marcher c'est dur, on a mal aux pieds, on a soif, on veut s'arrêter ! »... fadaises que tout cela ! Le plus pénible c'est le Réveil. Imaginez que vous dormez paisiblement, du sommeil du juste, sur vos deux oreilles, quand, dans une semi-conscience, vers cinq heures du matin, vous appréhendez déjà le dur et inexorable moment du réveil en essayant de vous y préparer mentalement. Mais, la fatigue étant plus forte que l'angoisse, vous vous rendormez en profitant du bref sursis de soixante précieuses minutes avant que le pas alerte de M. Massa ne résonne dans vos oreilles en guise de prologue à la fatalité...

Alors, à 6 h 00, vos oreilles ne peuvent qu'entendre (malgré les tympans instantanément déchirés) « Allez-debout-c'est-l'heure-on-se-lève-apportez-les-brûleurs-les-casseroles-dépêchez-

vous-rangez-les-sacs-de-couchage-pliez-les-nattes-allez-hop-debout ! » Évidemment, lorsqu'on a l'habitude de se réveiller gentiment et progressivement au doux son de la radio ou en profitant de l'agréable sensation que procure l'état de semi-somnolence qui accompagne les réveils normaux... ça change !

Jusque-là, vous n'étiez qu'une victime parmi la masse, mais si vous avez l'imprudence de rester « posé » dans votre sac de couchage en regardant d'un air incrédule les autres s'activer, la chasse aux dormeurs pourrait bien se personnaliser... Je m'explique : en fait, tant que la majorité baille et s'étire vous ne risquez rien : mais si vous faites partie de la minorité des ex-dormeurs et des futurs-réveillés contemplatifs (étant donné que dans toute bonne démocratie la minorité a tort), vous apercevrez M. Massa se dirigeant vers vous l'œil malicieux avec un petit sourire qui-veut-tout-dire au coin des lèvres (comme il sait si bien le faire), sachez que vous avez atteint le point de non retour... Notre grand chef adoré va bondir sur vous et votre sac de couchage et vous rouer de coups en essayant tout de même de ne pas vous estourbir (méthode scientifique censée réchauffer et stimuler le patient) jusqu'à ce que vous claironniez que vous êtes réveillé (e). Après quoi il

s'en ira « soigner » un autre marcheur ou marcheuse (y va s'gêner tiens !) victime d'un sommeil trop lourd ou d'une oisiveté néfaste.

N. B. À part quelques petites exagérations, ce texte est une authentique tranche de vie quotidienne plus vraie que n'importe quel « reality show ».

Une fois ces corvées accomplies, beaucoup vont descendre au village, en touristes, histoire de voir si ce matin, il est aussi charmant que hier soir. Ils laissent le camp, transformé en damier de culottes et chemises séchant au soleil, à la garde des plus mordus de la baignade ou du repos intégral. Puis le repas de midi arrive assez vite. Pendant la sieste qui suit ou lors du dernier bain, une maladie sous forme de démangeaison atteint sauvagement la plupart de nos marcheurs. Luc et Sandro en sont atteints les premiers, eux pourtant si résistants grâce à l'essence de sarriette qu'ils prennent à chaque alerte ; puis Guillaume, Étienne, Justine, Ruth... Il s'agit d'une sorte de prurit du dos et de la plante des pieds, qui ne laisse pas ses victimes tenir en place ; elles rangent leurs affaires, emballent tout, s'habillent, et vers quatre heures, sont prêtes à partir pour se détendre, histoire de ne pas

passer une journée sans marcher. Vous avez compris que toute l'équipe a eu une poussée « d'amcélite », ou fièvre de la marche, contre laquelle seuls trente kilomètres à pied sont efficaces. Et en effet, ils vont tous partir comme soulagés, gardant dans leurs bagages un souvenir léger, chantant et doux à leur cœur : un jour de repos. Encore quelques petits chemins dans les bois, le temps de rencontrer un groupe d'idéalistes reconstruisant un mas en ruines hors de toute route carrossable, et ils arrivent à vingt-deux heures au bord d'une rivière. Dans ce pays un orage est vite arrivé et les adultes pensent à la possibilité d'une crue. Tous montent donc sur la digue qui sépare la rivière de la plaine, et chacun se couche sur sa largeur d'exactly deux mètres. Guillaume fait l'inventaire des lieux où ils ont eu dormi : « ... un pont, un abri antiatomique, un escalier. Non, digue, cela ne figure pas encore au catalogue. À inscrire ! » Et il sourit en voyant la rangée de sardines multicolores, vrais montants humains d'une échelle de pierre, posée entre les graviers de la rive et la forêt sauvage de l'ancien lit.



Vers quatre heures du matin, Sandro et Luc se réveillent en même temps aux premières gouttes de pluie.

— Debout, il pleut, équipez-vous pour marcher, ne perdez rien !

Heureusement, ce n'est pas un orage violent, mais une dépression s'approchant lentement ; il y a une bonne heure que Luc écoute, ne dormant plus que d'une oreille. Assez vite, les sacs sont prêts, chacun est en shorts, et les pèlerines recouvrent tout ce qui est précieux, mis à part les souliers, qui, eux, vont déguster.

Donc départ, sans déjeuner bien sûr, vu l'heure et surtout les conditions météo. La troupe se résume à un défilé de capuchons, encadrés par les chapeaux de Guillaume, d'Étienne et de Luc. En effet, pour lire la carte, voir autour de soi et entendre les dangers (voitures par exemple), il est bon d'avoir les yeux et les oreilles dégagés. Une heure passe. Les pèlerines sont bien étudiées ; elles ont été spécialement créées pour eux, sont totalement imperméables et suffisamment vastes pour qu'ils ne transpirent pas trop dessous. Mais elles conservent malgré tout agréablement la chaleur du corps, avec un peu d'humidité, juste ce

qu'il faut pour continuer à se croire dans son sac de couchage et finir de dormir en marchant !

Une deuxième heure a passé. Le groupe approche d'un village. Il faudrait songer à manger à l'abri, car maintenant la pluie tombe bien, pas forte, mais régulière. Philippe dénicher on ne saura jamais comment une salle de commune, ou de catéchisme, et bientôt tout le groupe est à l'abri, devant un poêle chauffé à rouge par une vieille dame compatissante, assez large d'esprit pour allumer un feu en plein été ! Étienne et Fabienne surgissent tout à coup avec du pain frais, du beurre, du lait, de la confiture, et des croissants, petits pains fourrés et autres délices très mauvais pour le creux énergétique que leurs sucres rapides risquent de créer, mais délicieux pour les âmes en peine !

Le reste de la matinée se passera le long d'un canal, à plat. Les kilomètres vont défiler très rapidement, le paysage n'étant vu qu'à travers le hublot que forme l'ouverture du capuchon. Les souliers deviennent aussi intéressants : ils recueillent une bonne partie de l'eau que la pèlerine laisse couler le long des mollets, sans parler de celle qui remonte naturellement par les coutures. Nous nous abstiendrons pudiquement d'évoquer ceux dont les propriétaires sautent à pieds joints et vo-

lontainement dans les flaques. Ces appendices de la marche deviennent de véritables aquariums dans lesquels les pieds flottent le plus naturellement du monde. Au début, les premières infiltrations font frissonner par leur fraîcheur, puis l'eau est chauffée par le corps, et, tant qu'on n'enlève pas le soulier, la sensation est fort agréable, pour certains en tous cas. Mais gare aux cloques. Il semble que celle-là a été oubliée dans la liste du début de cet ouvrage : la cloque – mouillasse. Le pied, devenu mou en surface, s'use fort facilement ; c'est ce que recherchent les belles dans leur baignoire avec une pierre ponce. Mais quand la pierre ponce frotte pendant huit heures d'affilée, le résultat dépasse tous les espoirs. Ce soir, Steeve montrera un pied flétri, aux peaux blanches se détachant de toutes parts, et il l'utilisera comme arme pour dégoûter les filles.

À midi, nouveau refuge dans une grande salle villageoise, toute neuve. C'est chaque fois une grande émotion, pour Luc, de découvrir combien les gens peuvent être gentils et accueillants à la vue des jeunes, aujourd'hui vraiment attendrissants avec leurs mèches dégoulinantes collées au front. La salle est vaste, avec une cuisine équipée, et Sandro n'est pas arrivé qu'il prépare déjà une soupe. Dans une autre casserole cuit une immense

quantité de pâtes. Les pèlerines s'égouttent, on sort même les sacs de couchage pour se mettre au chaud, et chacun attend avec béatitude le moment de manger.

Sandro engage la conversation sur la pluie :

— Eh, Chef, tu t'es racheté, question météo. Tu nous as sauvé de la pluie, et tu ne t'es pas trompé comme en Corse !

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Racontez ! demandent immédiatement dix voix, nouvelles à l'AMCE.

Sandro sort le petit cahier des recueils de textes choisis, et commence la lecture :

— On était en Corse, un jour de repos au bord de la mer :

Waterloo maritime

On est là pour passer une super journée baignade et rigolade, sans Grand-Chef qui se met à beugler « Sacs au dôôôôôô !! » chaque fois qu'il voit que tout le monde a réussi à s'installer confortablement pour une pause bien méritée. Et c'est parti pour les jeux d'eau et de sable, dans le décor carte postale d'une crique immaculée, piscine naturelle aux flots émeraude – turquoise – indigo et tout ce que vous voudrez ; les plages

dans « James Bond », en comparaison, font figure de gadoues. Bref, le paradis instantané où on reçoit les fruits du purgatoire vécu sur le goudron, les cloques, arrêts d'urgence dans les buissons et autres joies de la marche vivifiante !

Il y a bien ce ciel bleu foncé avec de gros et splendides cumulus, mais ça n'est certainement pas pour nous, puisqu'on a commencé à se baigner, et de toute façon, avec nos belles pèlerines, on n'a peur de rien, et surtout pas d'une petite pissouillette de rien du tout. Et puis notre grand chef Massa n'est pas un imbécile ; il sait lire dans les cieux et les nuées et les épais livres de sciences, et surtout il a la FOI : « Non, non, vous verrez, cela ne sera rien, nous sommes sur la frange, la bordure, continuez à vous amuser dans l'eau, on risque à peine quelques gouttelettes, la queue d'un orage, oui, oui, ça va passer plus loin, c'est d'ailleurs scientifique, puisque le greco vient heurter le ponente qui, soumis à l'influence du sirocco, repousse la tramontane vers les côtes de Madagascar ! » (Il n'est pas question ici d'un combat naval, mais des vents de la grande bleue).

Bref si vous avez suivi la démonstration, le ciel bleu est entretemps devenu bleu-noir, bleu-noir-noir, puis très noir plus du tout bleu : inutile de

dire que ces fantaisies picturales s'accompagnent de gouttes de pluies toujours plus grosses et nombreuses. Alarme générale !



Mais non ! aucun orage ne se prépare...

Branle-bas de combat, tout le monde sort de la flotte, ramasse ses effets en pagaille et pique une fuite éperdue en direction du phare, seule construction de l'île. Tout le monde... sauf quelques âmes romantiques et attardées encore confiantes dans le dernier bulletin de la marine nationale. Les appareils de photo dissimulés à la fureur des éléments n'ont pas pu immortaliser Serge : au moment où la tourmente se déchaîne, au lieu de maudire Neptune, Éole, Jupiter et leurs comparses enragés, ce héros digne des époques mythologiques, ce jeune dieu stoïque au visage de bronze s'assied sur un rocher avec la plus grande dignité et se met en peine, méthodiquement, d'enfiler ses chaussettes, sans bien sûr qu'aucun grain de sable, élément particulièrement répu-

gnant, ne vienne s'infiltrer entre ses orteils délicats et immaculés... quelle belle leçon de détachement devant l'adversité mesquine de la nature en fureur !

Plus loin, on lutte toujours pour tenter de gagner le phare où l'on trouvera peut-être de quoi s'abriter : c'est la Bérézina, la tempête dans un aquarium en folie, l'apocalypse hydrologique ; la prochaine fois que votre voiture empruntera un tunnel de lavage, essayez d'ouvrir tout grand les fenêtres et le toit, ça vous donnera une petite idée de nos sensations... Arrivée, tout de même, sur l'esplanade où on trouve une baraque déglinguée, et une fois que nos quarante pingouins dégoulinants et transis ont réussi à tous s'introduire dans un local de quatre mètres sur quatre où ça cocotte ferme le vieux poisson crevé, les célestes arbitres, qui ont assez rigolé, sifflent la fin des hostilités tempétueuses, la pluie cesse, quelques timides rayons de soleil réapparaissent, et on reprend confiance dans les possibilités de survie sur cette île abandonnée. Les effets rescapés étalés maintenant sur la terrasse évoquent dans un silence marmoréen ces terribles drames de la nature bouleversée par quelque raz de marée ou avalanche poudreuse...

Voilà donc comment, après avoir échappé aux perfidies du maquis, des ronces venimeuses, des cochons sauvages, de l'eau frelatée, des menaces activistes, du goudron en fusion, notre expédition connut les transes des passagers du Titanic ; mais grâce à notre bonne étoile permanente, cette saga maritime s'acheva dans le plus heureux des dénouements, et l'expédition aux îles Lavezzi nous laissera le souvenir d'une balade rocambolesque où l'on ne pensa même pas à s'ennuyer de ne plus avoir à marcher...

— Super, Sandro, quelle belle envolée ! Mais, il n'y a pas d'autres textes sur la pluie ? Maintenant qu'on est à l'abri, c'est agréable de parler d'eau. Chef, que proposes-tu ?

— J'aime beaucoup celui d'Anne, sur l'Islande. C'était un peu comme ici, mais en plus froid, et à l'étage d'une petite cabane. Vas y, Anne, ne te fais pas prier. Pour moi on a là un de nos tout beaux textes.

Anne commence, de sa voix douce et un peu chantante :

Un havre de paix

Nous voilà donc dans une bergerie servant d'abri aux marcheurs de passage. Il y fait bon. Les pèlerines sèchent, et chaque goutte qui tombe égrène un souvenir. Dans la chaleur de cet îlot perdu dans ce désert de cailloux et ces démesures, tel un phare au milieu de la mer, les images défilent :

des mots, des vies, des regards portés sur l'Islande,



des heures de marche rythmées par les seuls poteaux balises tremblant sous les rafales.

Cette cabane est comme un rivage où les rapides rivières laisseraient le cours de nos souvenirs s'égarer vers d'autres rivages. Dans cet abri, nous sommes loin de ces montagnes qui nous agressent par leur vent, leur froid, leurs nuages.

Nous évoquons cette paisible prairie de verdure claire, parsemée de petites fleurs d'un rose si tendre...

Un long silence accompagne cette deuxième lecture. Ils ne sont pas en Islande, mais dans le Midi. Leurs pas ne les ont pas conduits dans des terres aussi sauvages, mais l'évocation les touche ; ils entendent le vent rugir, ils sentent le froid les mordre et chacun poursuit le texte dans sa tête en regardant les pèlerines s'égoutter, égrenant déjà les souvenirs de ce camp bientôt fini...



Ils ont continué à marcher sous la pluie, tout l'après-midi. On dirait que Luc a du plaisir à être mouillé. Il rayonne, chante, secoue les plus déprimés, dit à qui veut l'entendre que cette pluie est bonne, que dans notre civilisation on n'a plus l'occasion de se mouiller, qu'à la moindre occasion on s'abrite ou on prend sa voiture. Les kilomètres continuent à défiler, sur le goudron. Tous les participants ne partagent pas cette joie de l'eau, et Simon, pour qui ce camp est dur, ne trouve pas que la pluie en améliore les conditions. Il s'approche de Philippe et lui adresse la parole :

— J'aimerais te raconter ce que ce camp a été pour moi. Oh, je partais bien avec des doutes,

j'avais peur dès le départ de ne pouvoir suivre. Je vais y arriver, mais cela a été dur. Je savais que je n'étais pas un spécialiste de l'endurance, et c'est ce dont j'avais peur. Mais l'attaque est venue d'ailleurs. J'ai eu mal aux pieds, aux muscles, mais pas plus que d'autres. Non, c'est la tête qui n'a pas suivi, le moral. Mon meilleur copain, Valérien, court devant, comme un lapin, et moi je me traîne derrière. Je ne sais plus pourquoi je suis là : à peine assis, il faut repartir, à peine endormi, je dois me relever.

Et M. Massa qui me demande ce qui ne va pas. Et moi qui ne sais que répondre, n'ayant qu'une envie : rentrer en moi pour dormir, dormir. Heureusement, Ruth m'a pris un peu en charge ces derniers jours ; alors j'ai mieux suivi, un peu en automate, mais accompagné. Le but approche : dans deux jours, ce sera fini ! Alors, loin le sac, loin le goudron, à moi les joies du repos et de la mer !

Philippe accompagne cette confiance en posant la main sur l'épaule de Simon, qui le regarde en retour avec un demi-sourire :

— Moi je trouve que c'est déjà une sacrée avance dans la connaissance de toi-même que cette découverte de tes limites. Tu partais avec la peur du

physique, tu rentres vainqueur à ce niveau, mais avec un nouveau plan de bataille sur toi-même : le moral ! Et, par rapport à l'expérience telle que tu l'imaginais au départ, quel bilan ?

— Je crois que j'ai un peu retrouvé confiance en moi. L'histoire des œufs m'a aidé. Et aussi d'être entre jeunes. Les adultes, vous êtes là, mais vous nous laissez vivre ; et en discutant un peu, je me suis rendu compte que chacun, ou en tous cas beaucoup, ont un bagage aussi lourd que le mien. Seulement, certains le supportent mieux que d'autres...

Ils sont arrivés à la hauteur d'un groupe de maisons, une séries de villas jumelles à deux étages, récemment construites dans un centre de vacances. La pluie a cessé, mais inutile d'essayer de dormir dans un bois. Depuis une bonne heure, Luc et Sandro inspectent les lieux, préparant une retraite abritée s'ils ne trouvent rien en avant. Ils s'arrêtent devant un de ces petits locatifs, paré de fort beaux balcons sous lesquels le béton est sec. Sandro va en parlementaire auprès des habitants qui regardent arriver cette troupe éclairée par la lumière rasante d'un gros soleil rouge guignant sous les nuages. Sandro fait signe de la main. C'est bon, et la perspective d'une belle soirée s'offre aux

yeux de tous : un abri, au sec, des gens avec qui causer, bref le pied !

Assez vite un garage est libéré de sa voiture par un propriétaire sympathique, pour mettre le matériel en sécurité : des bouteilles descendent, le café se prépare, et un merveilleux apéritif improvisé s'organise. En échange, les vieux conteurs de l'AMCE, traduits par Sandro et Mathieu, dévident la saga par petites doses, pour le plus grand bonheur des locataires... et des participants qui aiment entendre souvent ces hauts faits.

Philippe, sous prétexte de faire la vaisselle des casseroles dans un appartement, sera séquestré et ne devra sa liberté qu'à Sandro monté à son secours et devant comme lui payer pour leur libération une rançon lourde en verres de grappa.

* * * * *

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Plus qu'un jour

Samedi 23, huit heures du matin. Ronald Gerber est assis à la table de... son bureau ? [Non ! Attrapé !]... de son salon, lui aussi en plein soleil. Il savoure un déjeuner tranquille et il est en train de jouir des délices d'un croissant beurré à peine trempé dans son thé, quand le téléphone sonne. Cela doit être Luc Massa. Il prend le récepteur, et, tout en répondant, contemple les cercles faits par le beurre dans son thé.

— Bonjour... Oh oui, il fait beau... Comme prévu, je prends le train ce soir, et serai au bord de mer à quatre heures du matin. À cinq heures je vous attendrai au point convenu... Attendez, je prends la carte... Oui, à cette croisée, aux coordonnées que vous m'indiquez. Cela va, pour tous ?... Ah, une nouvelle qui vous soulagera : nous avons retrouvé la trace de Josué. Il n'a pu s'empêcher d'écrire à sa demi-sœur pour triompher de son coup. Il lui en a fait voir de toutes les couleurs, mais je crois qu'elle est le point d'ancrage de sa vie. Le service de la

jeunesse de là-bas le suit discrètement. Ils essaient de le laisser organiser sa vie, voir ce qui peut en sortir. Il n'est pas franchement mauvais et, qui sait, cette expérience sans coups ni heurts a peut-être été positive ? Il semble en tous cas en être très fier. À demain. Profitez bien de ce dernier jour !



Aujourd'hui, toute l'équipe fonce en avant. Demain, à cette heure, ils seront arrivés ! Et tout en marchant, ils font le compte à rebours. Arrivée dit penser à la maison. C'est quand même confortable, la maison. On peut s'asseoir à table, la nourriture arrive, on mange ; éventuellement il faut faire la vaisselle. Alors ces ados, souvent un peu en bagarre avec leurs parents, se mettent à voir la famille sous un angle plus positif, ils ont même envie de la revoir. Valérien aussi pense à sa chambre, aux Tilleuls, aux posters qu'il voit de son lit en écoutant un disque à pleine puissance. Et qui dit maison, confort, pense repas.



Chacun prépare soigneusement ce qu'il va dire au téléphone pour annoncer la réussite du groupe et son succès personnel. Ce coup de fil sera du genre :

— Salut Papa, nous sommes arrivés. Je suis sale, mais pas crevé. C'est très beau. On rentre demain soir. Tu diras à maman que j'aimerais bien manger du riz aux champignons, avec beaucoup de sauce et un peu de viande, de la salade verte et du soleil d'Hawaï. Oui, oui, tout le monde va bien. À bientôt !

La composition du menu va prendre quelques kilomètres, avec des discussions entre groupes de marcheurs sur ce qu'ils aiment le mieux. Puis la conversation dévie sur ce qu'ils vont faire des jours de vacances qu'il leur reste. Barbara déclare :

— Ce qui est sûr, c'est que je vais dormir longtemps le matin, et être bien, toute seule dans mon lit, sans agression, sans devoir marcher !

Luc, qui est dans les parages, a entendu. Il avance un peu plus vite pour la rejoindre et lui répondre :

— Tu te fais des illusions ! Tu penses que quatre semaines ensemble ne laissent pas plus de traces que cela ! Tu vas premièrement te réveiller tous les jours à six heures précises, regarder autour de toi, et pleurer comme une Madeleine parce que tu te retrouves seule dans ta chambre !

— Jamais ! Ne pense surtout pas que je vais te regretter ! fait-elle, un peu provocatrice.

Et le plus drôle, c'est qu'elle lui avouera, quelques mois plus tard, qu'en effet elle s'était réveillée comme prévu, avait déprimé d'être seule, et, assise sur son lit, avait presque trépigné en tapant des deux poings sur son duvet, vexée de voir que Luc avait une fois de plus raison et la connaissait bien mieux qu'elle ne voulait se l'avouer.



Assise un peu à l'écart du groupe, sur un tronc calciné, Ève suce son crayon en cherchant l'inspiration pour sa dernière lettre à Hélène. Son cahier commence à être bien rempli et elle sourit en feuilletant les pages. Ses shorts, autrefois blancs, commencent à être innommables. Comme

elle écrase les moustiques avec des mains tout aussi douteuses, le haut de sa personne commence à être fort joliment mâchuré. Ayant trouvé par quoi elle va commencer, elle se met au travail avec application.

Samedi 23,

environ 40 kilomètres du but

Chère et fidèle compagne de voyage,

C'est une fois de plus à la pause de midi que je t'écris, et certainement pour la dernière fois avant l'arrivée, car les événements se précipitent, l'ambiance change, chacun sent l'odeur de la mer toute proche !

Nous sommes présentement arrêtés devant une petite fontaine débitant un filet d'eau. Luc a failli avoir une crise de nerf. Plusieurs marcheurs ont jeté leur eau sous prétexte qu'elle était chlorée (ce qui est vrai, c'est infect, surtout si tu mets du citron dedans, cela produit une de ces réactions !), et le Chef regardant le débit de la fontaine, a bien vite réalisé qu'il était insuffisant pour remplir en une heure et demie la dizaine de gourdes vidées. Si je ne t'explique pas que nous sommes en plein désert, tu ne comprendras rien !

Depuis dix heures, nous sommes dans une zone totalement brûlée. Accident ou incendie volontaire, pour avoir le droit de construire plus tard là où il y avait une forêt, personne ne le sait. Nous avons marché pendant trois heures entre des troncs calcinés, sous les rayons d'un soleil redevenu de plomb. Cette région de collines est maintenant morte, avec juste par endroit de petites repousses vert tendre contrastant avec le noir des troncs. Un léger gazon recouvre le sol par endroit, suite peut-être aux pluies d'hier.

Et comme, d'après la carte, il reste deux bonnes heures avant le prochain village où trouver de l'eau, tu comprends un peu mieux les cris de Luc. Pour moi, je me cite une parole de la Bible, que je ne croyais pas savoir par cœur, mais qui m'est revenue spontanément :

*Je ferai jaillir des fleuves sur les coteaux pelés
et des sources au milieu des ravines,
je transformerai le désert en étang
et la terre aride en fontaines.*

C'est fou ce qu'un texte mis en situation parle beaucoup plus ! Dans un tel paysage, sous une si grande chaleur, ayant soif et la langue en carton,

nous ne plaisantons pas comme d'habitude. Nous ne parlons que pour dire le nécessaire. Le reste de l'énergie est utilisé pour lutter contre l'envie de prendre la gourde dont l'eau secouée par la marche fait un bruit tentateur dans la poche latérale du sac, juste à portée de main ! Dans le silence, chacun commence à faire le bilan du camp : ai-je bien fait de venir, irai-je au prochain ? – Oui, oui, tu as bien entendu, les plus fous, pensent déjà à la suite – et chacun est un peu triste de voir cette grande marche à l'agonie, pour laquelle nous nous préparions depuis six mois. Les anciens, nous nous posons aussi la question des « invités » des Tilleuls. Ils sont devenus des nôtres, quel sera leur avenir ? David et Christophe en ont un peu causé avec moi, je les ai trouvés sereins, comme lavés intérieurement. Ils veulent retourner aux Tilleuls, pour un certain temps, en tous cas pour y dormir. Ils disent que cette marche restera pour eux comme un grand pan de ciel bleu qu'ils verront en cas de besoin, simplement en fermant les yeux. J'ai trouvé très beau. Pour les autres, je ne sais pas.

J'espère qu'on pourra les inviter lors de nos réunions mensuelles des membres de l'AMCE, les samedis, lors d'une grande bouffe.

Je te quitte ici, Chère Hélène. Tu m'as beaucoup aidée, car je suis un peu solitaire. J'ai apprécié ta discrétion, et surtout ta disponibilité. Chaque fois que j'avais besoin de toi, tu étais là. Merci, et sois à l'arrivée !

Ève qui te doit beaucoup

Fabienne, elle n'a pas eu besoin de causer avec Ève. Elle a Mathieu. Leur brouille n'a été que d'une nuit, et encore, et depuis, ils ne se quittent pour ainsi dire plus. Mais l'angoisse de la fin du camp la submerge peu à peu.

— Et après, Mathieu, que va-t-il se passer. Ici, nous sommes ensemble, nous vivons dans un monde fermé, finalement assez artificiel. Après... Je sais que le bonheur existe, je crois que je l'ai appris à ce camp, et j'aimerais te garder. Mais qui vas-tu être, à l'extérieur. Comment vis-tu, en famille, à l'école, avec les copains. Et moi, m'imagines-tu avec mes goûts de disco, mes tenues excentriques que j'aime malgré tout ?

— Ben, on se verra, je m'habituerai, cela ira bien !

— J'ai l'impression que tu ne réalises pas bien. Je me sens dans la situation de cette femme qui épouse un homme d'une autre civilisation ; dans

son pays à elle, tout va bien, il a l'air dans la norme ; mais si elle va vivre avec lui, dans sa famille à lui, elle découvre un étranger, qui n'est plus celui qu'elle aime, qui même lui fait horreur. J'ai peur de te perdre ainsi !

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à tout cela. Si on veut se revoir, il faudra recréer un domaine commun, puis en sortir, prudemment. D'après ce que tu m'as dit tous ces jours, je pense qu'on pourrait se revoir pour faire de l'alpinisme. Je te guiderais, au début, et après on ferait une équipe. C'est un idéal aussi beau que celui de la marche !...



Après quelques heures de route, ils vont se reposer dans un parc public, du goûter au souper. Ils pensaient dormir un peu, mais les fourmis, intéressées par cette viande odorante, ont empêché la plupart de fermer l'œil. Pour cette dernière partie du trajet, chacun fait l'inventaire de son sac, se change s'il lui reste encore un vêtement propre, histoire de ne pas l'avoir porté pour rien, et jette à la poubelle les habits crasseux. Puis ils vont à nouveau marcher de dix-neuf heures à vingt-deux heures et prendre un peu de repos. Le lever est prévu à deux heures du matin. Pourquoi si tôt ? D'une part pour échapper à la chaleur et surtout

pour arriver au bord de mer au lever du soleil. Luc pensait pouvoir arriver à une demi-heure de la plage, dans un bois de bord de côte, mais cela n'a pas été possible.

Par petits groupes, les marcheurs s'organisent pour la nuit, enfin, pour le bref repos. Luc va s'endormir assez rapidement, ayant éliminé mentalement le bruit de bavardages et surtout celui des moustiques.

Un peu plus loin, Anne et Maria sont couchées l'une près de l'autre.

— Demain matin, c'est la fin ! Si tu savais comme j'ai apprécié que tu ne me poses pas de questions sur moi. Je crois que c'est à cette discrétion que j'ai reconnu en toi une vraie amie. Mais nous ne pouvons pas nous quitter sans que je t'aie parlé. Parce que, même si nous nous revoyons, et je l'espère de tout mon cœur, cela ne sera plus la même chose, et la confiance ne sera pas plus facile...

— Mais tu n'es pas obligée de te confier à moi !

— Si, j'en ai besoin. Car je veux que tu saches ce que tu m'as apporté. Je suis en manque total d'amour. J'ai aimé un homme marié, comme une folle, puis il a fallu arrêter...

— Un salaud qui a profité de ta jeunesse !

— Je ne crois pas qu'on puisse dire cela. Dans son genre il était aussi paumé que moi ! Dès que je l'ai vu, à douze ans, j'en ai été amoureuse. Il m'a aidée à avancer pendant plusieurs années, une sorte de bouée de sauvetage, puis il s'est laissé prendre au jeu. Le tuteur qui devait soutenir la jeune plante s'est mis à bourgeonner et à fleurir !

— Mais tu ne voyais pas la différence d'âge, cela ne te dégoûtait pas ?

— Pas au début, et notre amour a été de toute façon platonique. Puis je me suis rendu compte que cela ne menait à rien. Entre sa femme et moi, il l'a choisie, elle, je crois qu'il avait été clair dès le début à ce sujet. Alors je me suis effacée, en devenant presque folle à me repasser ces années dans la tête. Depuis, je n'ai plus voulu aimer un autre homme. Je suis entrée plus ou moins volontairement aux Tilleuls, c'était là où la maison psychiatrique, car mes jours étaient en danger. À côté de toi, j'ai retrouvé la joie de vivre, de rire, j'ai cessé de tourner en rond, j'ai de nouveau un projet. Je le dois à Gerber, aussi, qui a pris le risque de nous laisser partir, ce qui n'était pas forcément évident !

— Et après, comment vois-tu la suite ?

— Cette relation m'avait vieillie. J'ai retrouvé mon vrai âge, avec toi, avec les autres. Je suis prête à m'assumer, à nouveau, à reprendre mes études. Je crois que je n'aurai plus besoin des Til-leuls. Et surtout, je veux que nous restions amies, et j'ai aussi envie de revoir les autres, les garçons y compris, cela c'est nouveau, et bon signe ! Allez, dormons un peu si nous pouvons, j'aimerais profiter pleinement de l'arrivée.

* * * * *

CHAPITRE VINGTIÈME

Déjà la fin

Sandro n'arrive pas à dormir. Ces maudits moustiques ! Il n'en a pas trop envie non plus ! La présence des jeunes, autour de lui, le stimule, et lui fait penser à ces camps de ski, dans sa jeunesse, où une bonne partie de la nuit était utilisée non à dormir, mais à refaire le monde. Demain, ce sera presque fini : la plage, les magasins, puis lundi le train, où chacun dormira sans rien regarder, occupé à récupérer la fatigue accumulée pendant le raid. Il regarde autour de lui ; comme par hasard, le groupe qui l'entoure est le plus agité. Christophe lui fait signe, et sous le clair de lune, son sourire malicieux est encore plus comique :

— On se lève ?

Sandro aime beaucoup Christophe. Ils ont de nombreux points communs, dont celui de cacher la tristesse ou une angoisse par des calembours ou des boutades. Ils se mettent à discuter de ce qu'ils feront à l'arrivée, au retour, plus tard. Ils pensent que les autres ne les entendront pas, car ils se sont

mis un peu à l'écart du groupe. Enfin, ils ne vont pas le croire longtemps car, comme par enchantement, arrivent Guillaume, Philippe, Peter, Étienne, Florence, Ruth, Jacques, Raoul et Steeve. Et quand Peter et Steeve sont quelque part, difficile de garder l'incognito. De sérieuse, la conversation devient légère, puis les plaisanteries éclatent, et bientôt c'est une bande de lutins hilares que ceux qui dormaient croient voir un peu plus loin, dans le clair de lune. Luc se réveille, peigné de travers. Il s'approche de la bande en véritable trouble-fête :

— Vous êtes pas fous ! Vous pouvez pas dormir comme tout le monde, à la place de faire un boucan pareil ! J'ai dû faire un effort mental pour éliminer de ma pensée les moustiques, les problèmes d'arrivée, et voilà que je suis réveillé par les bruits du camp. C'est le comble !...

— Chef, premièrement : ton effort mental, que nous reconnaissons tous avec respect, a certainement duré au moins trente secondes, temps maximum qu'il te faut pour t'endormir ; deuxièmement : tu sens tellement fort et tu as la peau tellement épaisse que les moustiques, découragés, ont assez vite compris où était leur avenir, sur nos peaux propres et tendres. Troisièmement, écoute :

(et il entonne, accompagné du chœur et de l'harmonica de Ruth) :

*Eh oui ce soir on sortira, Da li la la la,
Et un pastis-se l'on boira, Da li la la la,
En r'gardant passer les nanas, Da li la la la,
Longtemps à la terras'on restera, Da li la la la
C'est tout...*

Mais un autre reprend :

*C'est plus Massa qui command'ra, Da li la la la,
Et on sera-a très contents, Da li la la la,*

...

La rime nocturne n'est pas très bonne, mais Luc ne peut résister à la boutade et se déride. De toute façon il est bientôt deux heures, et tout le camp est réveillé, sauf quelques enragés du sommeil. Pour la dernière fois, Luc crie, pour la forme, avec un peu de tristesse et de mélancolie :

— Debout, rangez le matériel, on part dans un quart d'heure, déjeuner à six heures, au bord de la mer !



La mer, il faudrait quand même en parler ! Pour les habitants des montagnes qu'ils sont, riches en possibilités d'évasion à la verticale, mais singulièrement limités dans le plan horizontal, la mer est plus qu'une vaste étendue d'eau où il fait bon se tremper. Elle représente l'infini, le lieu d'où partir découvrir des pays encore vierges, des îles où débarquer, avec celui ou celle qu'ils aiment. Ils y projettent un monde nouveau, beau et à leur mesure. Valérien, malgré ses dix-sept ans, n'a encore jamais vu la mer. Cela semble impossible à notre époque, mais ses parents sont des amoureux de la montagne et ils y ont passé toutes leurs vacances : puis, à l'âge qui lui aurait permis de naviguer seul, les problèmes sont arrivés, et l'occasion ne s'est pas présentée. À la fois il se réjouit et il est un peu inquiet. Il pense à cette arrivée depuis le départ et se demande s'il ne sera pas déçu. Perdu dans sa méditation, il rétrograde et se trouve bientôt à côté de Jean qui flâne avec persévérance sur ces derniers kilomètres.

— C'est comment, la mer ?

— Cela peut être, tout d'abord, un bruit dans les branches des pins, un vent doux qui chante au-dessus de ta tête ; ou une plaine sans horizon, avec de petites maisons, une lumière douce, un ciel

bleu délavé et une forte odeur de sel dans l'air ; c'est aussi un phare que l'on voit de loin ; ou une falaise sur laquelle on débouche, sous un ciel bleu foncé ; ce sont des nuages, à l'infini, que l'on prend pour de hautes montagnes enneigées ; ce sont enfin des goélands et des mouettes qui crient sur nos têtes depuis un long moment. Puis elle est là. Bleu foncé, verte ou grise, écumante ou calme, ne faisant qu'un avec le ciel ou partageant l'horizon en deux secteurs bien distincts. Mais toujours, pour moi, la mer est un choc, une envie d'évasion, et j'ai besoin de communier avec elle en m'y trempant, quelle que soit la température de l'eau !

— J'ai peur d'être déçu, parc'qu'elle représente pour moi l'espoir. L'espoir d'la fin d'une époque de révolte, la sortie d'un long tunnel où je m'sens coincé, sans avenir. J'rêve souvent, la nuit, d'un boyau où j'étouffe, luttant désespérément pour sortir ! Tu vois, si ça réussit, ce camp, ben la mer, ce s'ra l'endroit où j'irai en pèl'rinage, pour voir l'cadavre de celui qu'j'étais, comm'le gars Pinocchio regardait la marionnette qu'il était avant de devenir quelqu'un de bien !

— Tu sais, le rêve du tunnel, c'est le signe du passage, du changement. Moi je pense, Valérien, que tu es enfin en train de naître pour de bon !



Ruth marche à côté de Sandro. Elle a envie de découvrir la mer à ses côtés. Ils ne disent rien, et parfois, elle accompagne le cheminement de sa pensée d'un petit coup d'harmonica, juste une ou deux notes ponctuant leur réflexion. Elle est reconnaissante à Sandro de lui avoir révélé sa vraie nature de musicienne. Elle savait ce qu'elle aimait, mais ne croyait pas pouvoir en faire quelque chose. Tout au long des discussions, il lui avait montré quel chemin elle pouvait prendre. Et au lieu d'en rester stérilement à l'instant de la perte du piano, elle sent qu'elle avance enfin dans le temps. Pour elle, cette marche physique est le déroulement de son univers intérieur. Le piano, c'est là-bas, dans l'église. Elle a pu en faire le deuil et chaque pas vers l'arrivée l'éloigne de cet instant maudit. À la mer, elle va se rencontrer, toute neuve et pleine d'avenir.

— Tu te souviendras de moi, après le camp ?

— Bien sûr ! La vie va nous séparer, il ne faut pas se faire d'illusions, mais je me souviendrai de toi. Tu m'inviteras à ton premier concert ! Et chaque fois que je penserai au camp, je me souviendrai forcément de toi. Ruth, « Amitié », tu sais que c'est le sens de ton nom ?



Ronald Gerber est au rendez-vous. Et avec une surprise : Gabriel a tenu absolument à assister à l'arrivée. Il est fêté par toute l'équipe, comme le serait un petit frère encore trop jeune pour se mesurer à l'épreuve. Les salutations terminées, il est accaparé par Valérien et Christophe, qui ne le lâcheront pas avant le terminus. Ils ont tant de choses à se dire. Gerber va marcher en compagnie de Philippe, Jean et Sandro, pour apprendre de leur bouche les événements qui manquaient au puzzle de ses informations.



Au sortir de la forêt de pins maritimes, qui chantent dans la brise matinale, Luc aperçoit la mer, encore loin. Toute l'équipe a couru en avant,

pour aller s'asseoir à cinquante mètres de la falaise, et assister au lever du soleil. Lui freine, il essaie de faire arrêter le temps. La fin d'un raid. Une fois de plus. Certes il est content d'être arrivé, d'avoir à nouveau gagné son pari. Mais il est aussi affreusement triste. Un rêve n'est pas fait pour s'arrêter, et pourtant il en voit le bout, là, à six cents mètres. Fini « La mer à pied ». Assez vite, ses jeunes marcheurs vont se transformer à nouveau en citadins, ils vont retrouver leurs habitudes et leur liberté, et l'illusion d'être un seul corps va s'envoler, dans cinq cents mètres. Il se retrouvera affreusement seul, pendant quelques heures, puis il s'en sortira, un peu orphelin mais enrichi d'amitiés supplémentaires.

« Dans quatre cents mètres, la rupture. Qu'il est beau, ce soleil. Qu'est-ce que tu cherches, Luc ? La jeunesse, l'éternité, l'impossible ? Tu les as frôlés tout au long du camp, au cours de ces treize ans de quête. Mais le temps, tu ne peux l'arrêter. Même si tu ne marchais plus, ce gros soleil continuerait à monter. Regarde, il est déjà complètement sorti de l'horizon. Trois cents mètres. Le bruit du ressac couvre la voix des marcheurs, mais tu les vois se lever et gesticuler pour t'accueillir. Avance, Luc, avance, tu ne peux revenir en arrière ! »

Deux cent cinquante mètres. À travers ses larmes, il plonge une fois de plus dans le néant. Il n'est plus le Chef, mais redevient enfant, presque fœtus, à la limite de la vie et de la mort, flottant sur cette lueur rouge du soleil, dans l'odeur de l'iode et des pins. Deux cents mètres, cent mètres, cinquante mètres.

— Hourra ! Vive le Chef, vive nous ! Nous avons réussi !

Ce n'est qu'arrosé d'un champagne transporté en cachette depuis des kilomètres par les grands que Luc revient à la vie. Il sourit faiblement, se secoue, retrouve lentement sa peau de Chef. Un discours, une rengaine, chacun s'embrasse, se félicite. Puis en ligne, tous ensemble, ils font les quelques pas qui les séparent de la falaise.

Connaissant Luc et ses moments de grande tristesse, toute l'équipe l'entoure avec tendresse. Ils regardent avec lui l'immensité de la mer, plombée sous le soleil levant et d'un bleu profond partout ailleurs. Étienne et Guillaume s'approchent de lui et lui posent la main sur l'épaule :

— Chef, nous avons fait un très bel entraînement,...

— ... un peu plus long que les autres...

— ... mais, quand y aura-t-il un vrai camp de marche...

— ... pour aller *loin vers l'infini* ?



POSTFACE

Contexte

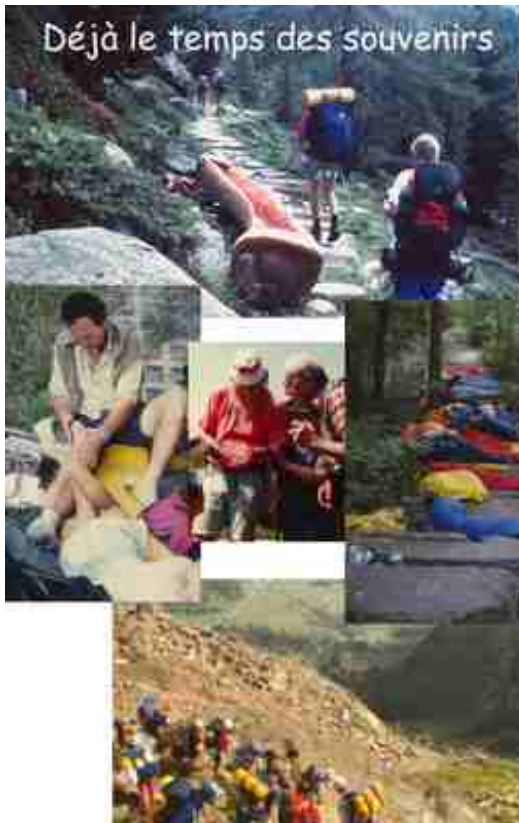
Ce livre parle d'une expédition à pied imaginaire entre la Suisse romande et la Méditerranée, avec passage en Italie, pas loin de la frontière française. Le récit est basé sur des situations réelles. Les participants sont d'une part des membres d'une association (réelle) de jeunes marcheurs créée par l'auteur et d'autre part des jeunes en danger social, pensionnaires (fictifs) des Tilleuls. Cette partie fictive du roman, a été expérimentée par l'auteur avec des jeunes un peu « durs ». Toute ressemblance avec des personnages réels est due au fait que rien n'est plus semblable à un marcheur qu'un autre marcheur. Chaque acteur est une recomposition à partir des deux cents participants aux divers camps.

L'auteur croit très fort en la valeur salvatrice de la marche, ou chacun(e) est responsable de soi-même, de ses affaires, de son sommeil ; elle est auto-correctrice : toute « infraction » est pénalisée

de suite par de la fatigue ou des dysfonctionnements ; assez vite on fait le lien entre ses actes et sa possibilité de réussir le défi ! Mais, pour vraiment mettre sur de nouveaux rails certains jeunes en danger, il faudrait une marche d'au moins 6 mois, genre Bari – Oslo, ou la traversée est-ouest du continent américain ! Ce roman montre que, quelle qu'en soit la forme ou la durée, il faut un *Chef* coordinateur de toutes les énergies et gestionnaire du temps.

Il faut encore noter qu'en 1993 l'usage des téléphones portables n'était pas courant et que l'utilisation de détecteurs de déplacements, en usage de nos jours pour les prisonniers en liberté surveillée, était inconnue du grand public, donc de l'auteur. Les montres-émetteurs du roman se voulaient une création !

Déjà le temps des souvenirs



Ah, si j'avais participé !

J'essaie d'imaginer qui tu peux bien être, ô lecteur inconnu. Ah ! j'y suis ! Tu aurais pu faire partie de la même classe ou de la même équipe de foot, et lorsque tu aurais vu ton meilleur copain céder à la publicité envoûtante du Chef, tu te serais longuement esclaffé : « Mon pauvre ! Plus de vingt jours, huit cents bornes à pincés, faut être complètement cintré ! Et en plus tu vas te coltiner comme accompagnants des *Profs* !!! pendant les *Vacances* !!! Et aussi, t'as pas visé ton allure lorsque tu viens à pied au collège avec un sac de *Montagne* sur le dos, dans lequel tu as ajouté trois bottins de téléphone et 2 bûches de chêne pour faire le bon poids ? Woaw ! le look. C'est pas triste ! » Et puis tu serais parti en vacances « normales », si tu vois ce que je veux dire, pendant que l'*Autre* s'obstinait dans son égarement mental... et puis tu serais tombé sur des articles de journaux, pas seulement locaux ; tu aurais ricané à la lecture de tous les détails sur les cloques, la pluie interminable, la bouffe chiche ou monotone et puis tu aurais vu ton pote sur une photo du groupe, tout en haut d'un col ; ils avaient l'air de rigoler comme des bossus,

et tu aurais commencé à avoir des doutes. Tu te serais secrètement demandé : « Et si, moi, j'avais été avec eux, je me demande bien *SI...* ».

Puisse ce livre éclairer ta lanterne sur le sens de certaines vocations, même éphémères, et t'aider à monter un jour dans le bateau d'une telle aventure. Après tout, peu importe ton identité, honorable lecteur, même si tu n'as pas connu directement un de ces excentriques randonneurs ou de leurs accompagnants de profs qui, un jour, ont eu l'idée saugrenue de régénérer leurs vacances désespérément vides en compagnie d'écoliers tout aussi désœuvrés, quitte à remettre en question des valeurs pédagogiques fondamentales à la suite de remarques du genre : « Ben, M'sieu, quand on vous voit en classe, on n'aurait pas pensé que vous êtes « comme ça ! »

Nous vous souhaitons du plaisir et du dépaysement en suivant nos aventures. Mais au fait, ce que raconte ce livre, c'est vrai ou c'est inventé ? En voilà une question farfelue. La vie est souvent fiction, la fiction ne fait que raconter la vie.

SANDRO (enfin, presque lui)



Sandro



Jean

Que faisais-je dans cette galère ?

Mais que fait donc dans cette galère un quinquagénaire à la silhouette un peu confortable ? La question prend une acuité toute particulière lorsque la marche se prolonge dans le crépuscule, qu'il faut monter les tentes sous la pluie qui menace et faire cuire la pitance sur de faibles brûleurs. Il avait juré qu'après Thonon-Nice on ne l'y reprendrait plus. Pourtant, deux ans après, le voilà parti pour Strasbourg, puis pour l'Islande, puis pour...

Même seul, le marcheur n'est jamais isolé ; le soleil, le vent, le chaud, le froid, le paysage, le revêtement du chemin qu'il parcourt, la montée qui n'en finit pas, la descente sur la pente caillouteuse, les inconnus avec lesquels il échange quelques mots au passage, tous ces éléments lui tiennent compagnie, nourrissent ses réflexions et ses rêveries.

Marcher en compagnie d'une bande joyeuse et rigolarde d'adolescents sous l'autorité de leur chef Luc Massa ajoute à l'exercice une richesse supplémentaire. Année après année, le quinquagénaire que je suis observe avec sympathie la troupe,

initialement disparate, se constituer en un ensemble homogène et se modeler une identité propre. Au fil des entraînements, et culminant dans le camp, se tissent des liens d'amitié, se forge le sens de la solidarité et se trempent dans l'effort les volontés autrefois vacillantes.

Pour assurer la réussite de ces aventures il faut un organisateur compétent qui planifie longtemps à l'avance. Il faut aussi, et surtout, une autorité. Une autorité, contre laquelle les jeunes gens peuvent se mesurer et qui s'impose à eux, parce qu'elle ne doit rien à l'arbitraire et tout à la compétence et à la personnalité entraînante du chef.

Commander c'est convaincre. À ses qualités d'organisateur et de chef, Luc Massa ajoute un sens aigu de la communication. Quelle patience faut-il parfois déployer pour qu'un(e) adolescent(e) arrive à se convaincre de l'inanité de ses revendications libertaires ! Ce don de la communication, Jean-François Reber le possède aussi. Il le concrétise aujourd'hui sous la forme d'un récit alerte qui permettra au lecteur de vivre de l'intérieur un camp de l'AMCE. L'amitié et la solidarité qui s'y cultivent, l'effort que l'on fournit pour se dépasser soi-même représentent des ac-

quis dans lesquels l'adolescent pourra puiser pour former sa personnalité d'adulte.

JEAN (ou son semblable)

Écriture : Bercher, janvier – mars 1993

Compléments : Echallens, janvier 2014

Annexes

Kilomètres-effort

C'est une façon de calculer tenant compte des déclivités.

On part de l'idée qu'on grimpe en moyenne 400 m à l'heure et qu'on descend 600 m à l'heure. En 1 heure, on parcourt 4 km à l'horizontale (tous ces calculs sont des moyennes générales pour un groupe chargé).

Distance horizontale totale + équivalent de la montée et descente – partie horizontale sous la déclivité = km/eff.

Par 100 m : 15 min. de montée + 10 min de descente = 25 minutes, qui seraient faites à l'horizontale (env. 2 km), moins 1 km à l'horizontale déjà comptés dans les km totaux, donnent en finale + 1 km. Donc on rajoute 1 km par 100 m de montés et descendus.

Ex : 450 km, 16'000 m donnent $450 + 160 = 610$ km/eff. (Thonon-Nice) ([retour au texte](#))

Marches

Les camps (13 avec des jeunes)

(Année, Trajet, Temps, Km, Km/eff, Nb. Part).

1985 : Thonon-Nice, 16 j, 450, 610, 30.

1986 : Scuol-Schwyz, 10 j, 195, 290, 21.

1987 : Lausanne-Strasbourg, 12 j, 320, 340, 33.

1988 : Islande (Touristique) , 21 j, 3 j. désert, 40.

1989 : Echallens-Locarno, 13 j, 290, 390, 30.

1990 : Corse, 13 j, 230, 250, 40.

1991 : Lausanne-Venise, 21 j, 700, 865, 15.

1992 : République. tchèque, 15 j, 210, 230, 36.

1993 : Echallens-Bourges, 15 j, 400, 420, 35.

1994 : Genève-Bordeaux, 21 j, 650, 700, 25.

1995 : Désert Marocain, 12 j, 170, 170, 40.

1996 : Rimouski-Campbellton, 10 j, 200, 210, 12.

1997 : Montreux-Rorschach, 12 j, 300, 350, 18.

Marches en couple ou seul (les dernières par jours séparés selon les disponibilités)

(Année, Trajet, Temps, Km/eff).

1999 : Chiasso-Bâle, 10 j, 400.

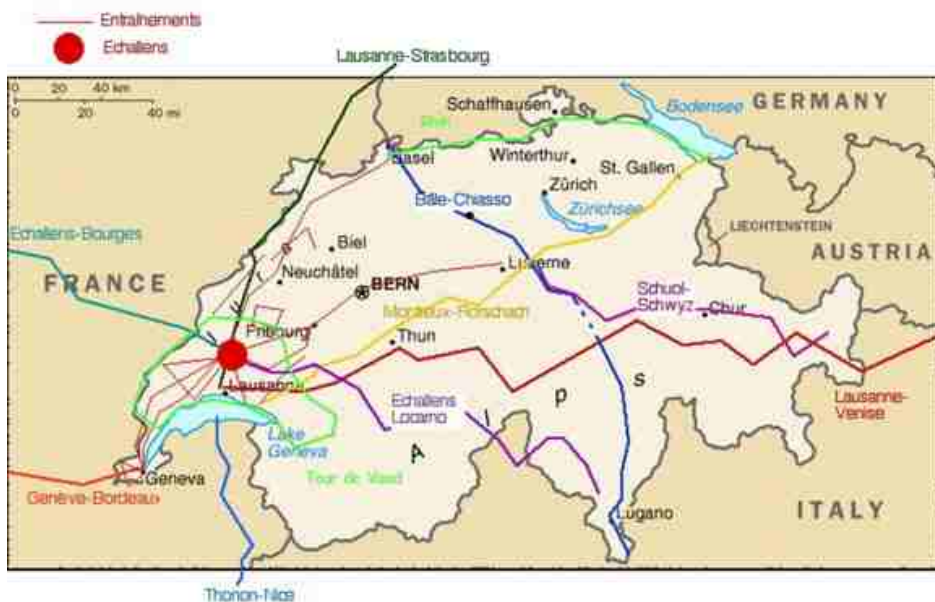
2004-2005 : Remontée de la Loire, 30 j, 1200.

2006-2009 : Tour du canton Vaud, 25 jours, 800.

2011-2013 :Rhin (Bâle-Source), 16 jours, 480.

Trajets principaux de J.-F. Reber

Carte des trajets faits par JF REBER



Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2014.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Jean-François, Anne C., Françoise.

— Sources :

Ce roman a fait l'objet de plusieurs éditions :

— une édition originale hors commerce publiée en 2003 par l'auteur, © J.-F. Reber 2003.

— une seconde édition.

— la présente édition numérique publiée en février 2014 par Les Bourlapapey, Bibliothèque numérique romande, www.ebooks-bnr.com, sous licence [CC BY-NC-ND/2.5/ch](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/ch) ([Attribution-Pas d'utilisation commerciale-Pas de modification](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/ch)) J.-F. Reber, 2014.

La maquette de première page a été réalisée en janvier 2014 par Laura Barr-Wells en utilisant une photo de J.-F. Reber, *En marche vers l'infini*, prise en 1991. Les photographies et illustrations de ce recueil a été faites par J.-F. Reber. Les citations en italiques (poèmes, textes plus ou moins lyriques, etc.) sont extraits de textes écrits par des participants lors de chaque camp.

— Dispositions :

Ce livre numérique est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles, dans le respect de sa licence. Vous êtes tenus d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.booksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et

<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>

nue

L'AUTEUR



La jeunesse de J.-F. Reber s'est passée, jusqu'à 13 ans, à Bulle, une petite ville au pied des Alpes Fribourgeoises (à quelque kilomètres de Gruyère) : *« avec belles randonnées pédestres familiales, car on n'avait pas de voiture »*. Établi à Payerne, il fait ses études à Lausanne. Marié, en 1965, à 23 ans en Nouvelle-Calédonie (Pacifique), il y passe trois ans et travaille comme enseignant et co-directeur responsable d'un internat de 180 élèves. Professeur au Collège secondaire d'Echallens (dans le Canton de Vaud) durant 34 ans, il enseigne mathématiques, sciences et informatique. Il a passé une année à l'école de Rimouski (Québec) à titre d'enseignant détaché et a aussi été formateur de maîtres à Kinshasa, au Mali et au Zanskar. Il a 6 enfants dont 3 adoptés, (*« ou du même genre »*, précise-t-il) dont une adulte au Burundi.

« J'ai eu envie d'aller à la mer à pied (1984). Ce qui m'a mené à 13 expéditions avec des élèves vo-

lontaines, entre 1985 et 1997. À la retraite depuis 2003, je marche toujours avec plaisir. »

Pour les 20 ans de l'écriture de ce roman, il vous propose une réédition enrichie de l'édition 1993 par l'ajout de quelques chapitres, suite aux marches ultérieures à la création de cet ouvrage.

Contacts et Conférences : J.-F. REBER – Ch. Du Marais 14 – CH 1040 ECHALLENS jfrgarmin@gmail.com